



Ce qui cherche à prendre forme

Déplacer les frontières intérieures

Actes de colloque



Étude de la
pratique artistique, UQAR



Ce qui cherche à prendre forme

Déplacer les frontières intérieures

Actes du colloque
des finissantes et finissants
du microprogramme de 2^e cycle



Étude de la
pratique artistique

Université du Québec
à Rimouski (campus de Lévis)

26 et 27 mai 2018

Ce qui cherche à prendre forme

Déplacer les frontières intérieures

Actes de colloque

Coordination de l'édition : Madeleine St Jean

Coordination technique : Gaëtane Dion

Auteurs : Suzanne Boisvert, Danielle Boutet, Virginie Chrétien, Gaëtane Dion, Françoise Falardeau, Louise Gauthier, Diane Laurier, Louis Linteau, Johanne Maheux, Julie Morin, Catherine Morneau, Marlène Ouellet, Daniel Petit, Diane Pintal, Paule Pintal, Marie Rioux, Michelle Rochette, Germaine Salomé, Chantal St-Pierre, Madeleine St Jean, Louise Vachon

Photos de la page couverture (de g. à dr.) : René Bellefeuille, Gaëtane Dion, Julie Morin, Daniel Petit, Léo-Patrick Morey

Conception visuelle et infographie : Gaëtane Dion

Révision : Gaëtane Dion, Diane Pintal, Michelle Rochette, Madeleine St Jean, Germaine Salomé

Correction d'épreuves : Michelle Rochette

Impression : Rapido Livres

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN copie imprimée : 978-2-9814863-2-5

ISBN copie PDF : 978-2-9814863-3-2

IMPRIMÉ AU CANADA

Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, du contenu du présent ouvrage est strictement interdite sans le consentement des auteurs.

Table des matières

Préface	9
Enseigner et accompagner	11
Ce qui cherche à prendre forme – Déplacer les frontières intérieures	15
Territoires et dimensions symboliques	17
1. Diane Pintal	18
2. Marie Rioux	30
3. Julie Morin	40
4. Françoise Falardeau	52
5. Marlène Ouellet	64
6. Michelle Rochette	76

Les rencontres nécessaires.....	89
7. Johanne Maheux	90
8. Paule Pintal	102
9. Louise Vachon	114
10. Louise Gauthier.....	126
11. Daniel Petit	138
L'idée de passage.....	151
12. Chantal St-Pierre	152
13. Catherine Morneau	164
14. Louis Linteau	176
Dialogue avec l'invisible	189
15. Gaëtane Dion.....	190
16. Madeleine St Jean	202
17. Germaine Salomé.....	214
Notes et références bibliographiques	226
Notes biographiques des artistes	234
Notes biographiques des professeures	238



PHOTO : LÉO-PATRICK MOREY

Préface

Lorsque les étudiantes et les étudiants en étude de la pratique artistique m'ont demandé de préfacier leur publication, je me suis dit : mais que dire de plus que le contenu de ce livre? Ces artistes, dont vous avez en main les textes et les images, ont travaillé ensemble pendant deux années, sur quatre sessions depuis l'automne 2016. Leur contribution à ce livre sont le résultat d'un travail approfondi de réflexion, d'introspection, d'échanges avec les autres, de questionnements et de prises de conscience, qui a entraîné chacun d'eux, chacune d'elles, dans une aventure artistique et intellectuelle profondément transformatrice.

Le travail de ces artistes s'est fait en groupe dans le contexte du programme court de 2^e cycle en étude de la pratique artistique, donné à l'Université du Québec à Rimouski. Il s'agit là d'un programme unique dans le contexte universitaire québécois – et j'oserais m'avancer pour dire qu'il est unique tout court. Son originalité doit beaucoup au fait qu'il se donne au sein d'un département en étude des pratiques psychosociales plutôt qu'un département d'art. Cela nous a permis, effectivement, de concevoir une formation radicalement différente de ce à quoi on est habitué, axée davantage sur l'étude de la pratique de l'artiste par l'artiste elle-même, ou lui-même, que sur l'art en général. Cela nous permet des éclairages différents du travail créateur et de la démarche artistique, avec une approche de l'apprentissage en groupe de codéveloppement, dont les outils viennent de l'étude des pratiques, l'andragogie et la pédagogie humaniste (dans ses grandes traditions françaises et américaines).

Ce programme offre une formation avancée à des artistes en exercice. Autrement dit, ces artistes connaissent leur métier, elles et ils sont déjà à l'œuvre dans leur atelier. Notre rôle n'est pas de leur enseigner encore d'autres techniques ou d'autres théories, mais plutôt d'étudier la pratique qui est là, qui évolue toute la vie, qui parfois pose problème et demande à se transformer. Et comme toutes les pratiques sont différentes, singulières, alors nous comprenons qu'on ne peut pas enseigner des matières définies à tous : nous aidons plutôt à réfléchir, à nommer, à reconnaître ce qui fait l'unicité de la pratique d'une personne, dans le but d'actualiser plus encore les potentiels de cette pratique.

Le programme est aussi basé sur l'idée forte, et toute contemporaine, que la démarche de l'artiste est aussi, sinon plus, intéressante encore que son œuvre. Il y a toujours, en effet, un immense univers de sens, d'intentions, d'intuitions, d'idées « flyées », de connaissances (pas uniquement artistiques), bref un univers original, singulier, qui remplit autant l'atelier que l'esprit de l'artiste – et se déploie progressivement d'une œuvre à l'autre. C'est tout le monde de l'art qui réalise aujourd'hui que cet univers vibrant est aussi intéressant, sinon plus, que les œuvres elles-mêmes et que les artistes ont tout intérêt à apprendre à le partager. Vous entendrez les échos de cet univers à travers ce livre, vous en verrez les contours... Vous aurez accès à cette pensée. Le plus intéressant, selon moi, c'est à quel point cette pensée artistique nous parle, en fin de compte, de notre condition humaine, de notre sensibilité, de la vie, et du monde dont nous sommes partie prenante.

L'étude de la pratique artistique est justement le champ d'études où nous apprenons à conscientiser et à exprimer cette dimension, cet univers qui guide la création. Le programme en étude de la pratique artistique cherche à aider les artistes dans leur recherche, à s'orienter – si je puis dire – dans cet univers intérieur d'où ils et elles puisent leur inspiration.

– Danielle Boutet

Professeure, directrice des études supérieures en psychosociologie
Coordonnatrice du programme court en étude de la pratique artistique, UQAR

Enseigner et accompagner

Accompagner un groupe d'artistes est une tâche qui demande délicatesse et grande écoute. Il s'agit d'être totalement présente à l'univers singulier de chacune et chacun, suffisamment silencieuse pour laisser place aux mots qui se disent, se dynamisent dans l'espace convivial de réflexions en action; suffisamment sensible pour repérer ce qui « cherche à prendre forme » dans ce qui ne se dit pas forcément, du moins pas encore. Cette expérience inspirante, que j'ai eu le privilège de vivre aux côtés de Virginie Chrétien et de Danielle Boutet (respectivement à la session d'hiver et celle de l'automne 2017), me confirmait une fois de plus que « l'œuvre à faire » se déroule aussi dans la salle de classe, parmi tous ces imaginaires réflexifs et collaboratifs, dans une atmosphère dépourvue de toute compétition ou de comparaison. C'était de toute beauté de constater comment chacune et chacun laissait sa marque, sa couleur, son esprit dans les réflexions des autres membres du groupe, malgré les différences importantes de pratiques, de styles, de visions artistiques. Mais peut-être est-ce précisément pour cela que les échanges étaient si riches? Toute ma gratitude aux professeures qui m'ont fait confiance et aux membres de cette cohorte qui m'ont accueillie à bras ouverts. J'ai beaucoup appris avec vous.

– Suzanne Boisvert, chargée de cours

Depuis les tout premiers balbutiements de ce programme unique, j'ai la chance d'engager une réflexion toujours renouvelée avec mes collègues et les étudiantes et étudiants de chaque cohorte. Depuis 2014, nous avons tenu quatre colloques différents correspondant respectivement à quatre cheminements en cohortes. Responsable de bien orienter, coordonner et promouvoir chaque édition de cet événement de fin de programme, il m'importe de contribuer à examiner autrement la notion de pratique artistique par une approche réflexive singulière.

Au printemps 2018, la cohorte lévisienne partageait avec la cohorte rimouskoise le thème général du quatrième colloque qui se déployait en deux temps et lieux. Elle se distinguait avec son sous-thème *Déplacer les frontières intérieures* mais plus encore par le double du volume d'étudiantes et d'étudiants qui la constituait (17) par rapport à Rimouski (9). Pour favoriser la création de liens, mettre en relation les conférencières et conférenciers et structurer l'horaire des présentations, la formation de quatre groupes thématiques affinitaires a été proposée spécifiquement pour Lévis : *Territoires et dimensions symboliques*, *Les rencontres nécessaires*, *L'idée de passage* et *Dialogue avec l'invisible*. Comment ces intitulés ont-ils émergé? En scrutant plus profondément la recherche de chacune et chacun, nous avons cherché à faire ressortir les sujets, idées transversales ou recoupements qui, une fois mis en lumière, seraient susceptibles d'enrichir davantage les communications individuelles mais aussi le colloque dans sa globalité.

Quelle magie de voir tous ces liens prendre forme et de vivre l'expérience d'un colloque! Heureusement, les actes ici rassemblés permettent de témoigner de tout cela et de laisser une trace remarquable.

– Virginie Chrétien, chargée de cours

L'univers de la connaissance est parsemé de paradigmes qui se succèdent les uns aux autres. Si bien que, pour un temps donné, voilà qu'un cadre de référence explique le monde aux chercheurs de sens. Le mien est celui de la compréhension. En fait, le paradigme compréhensif s'appuie sur le fait qu'il est possible à toute personne d'accéder au vécu et à l'expérience de l'autre grâce au principe d'empathie. Dans le contexte qui nous préoccupe, cela suppose une certaine capacité à s'immerger dans le monde subjectif de l'artiste, de participer à son expérience afin de saisir le sens qu'il donne à sa pratique artistique.

Pourquoi écrire ceci alors qu'on me demande de témoigner de mon expérience d'accompagnement en regard de chacune et chacun des artistes cohortistes? Parce que c'est très exactement ce qui se produit tout au long de ce processus qui me lie à l'autre; pour comprendre sa pratique artistique, je me mets en quelque sorte à sa place. Ses œuvres de même que ses écrits, vues et revues, lus puis relus, agissent telle une passerelle me donnant accès au cœur de sa pratique.

Si je me sens privilégiée d'être conviée à entrer dans son espace intérieur de création, je suis toujours émerveillée devant ce phénomène qui fait en sorte que je puisse m'y installer par moments, jusqu'à ce que j'y habite pour un temps. Sa voix, ses mots, ses œuvres, ses pensées se font entendre, résonnent puis raisonnent dans ma tête, et ce, jusqu'à ce qu'une expérience intersubjective naisse. Alors, à ce moment précis, il y a une véritable rencontre. Enfin, mon horizon du monde en regard de la pratique artistique se fusionne avec l'horizon de l'autre. Et cette intersubjectivité dans laquelle je plonge consiste en une expérience si intense que j'en ressors toujours renouvelée. Je remercie les artistes de m'avoir fait confiance. Ils ont su partager, avec une générosité hors du commun, ce qui éclate leur individualité.

– Diane Laurier, chargée de cours



Ce qui cherche à prendre forme

Déplacer les frontières intérieures

Qu'ont en commun les expressions suivantes, lorsqu'il est question de scruter la pratique artistique : « *Les trajectoires de l'œuvre à faire* », « *L'atelier intérieur : explorations de lieux de présence* » et, « *Ce qui cherche à prendre forme* » ? Au-delà d'avoir été les thèmes des colloques des trois dernières cohortes en étude de la pratique artistique, elles font référence à ce même phénomène; celui qui tente de cerner, par quels modes la démarche de l'artiste opère, à partir du moment où il éprouve un saisissement créateur, qu'une image surgisse et se fixe dans son esprit jusqu'à ce qu'il la réalise en l'actualisant dans la réalité. Ces expressions, lorsqu'elles se situent dans le champ de la recherche-crédation, guident l'artiste pour réfléchir sa pratique sous deux perspectives : celle de la production artistique et celle de la production discursive.

Plus particulièrement, l'actuel thème de cette publication : *Ce qui cherche à prendre forme*, s'inspire d'une idée maîtresse de cette formation dégagée au tout premier cours du programme. En effet, alors que les artistes étaient aux prises avec la saisie d'expériences prototypales, ces expériences qui, comme le disait Danielle Boutet, en se révélant, les mettent en contact avec leur génie singulier déjà présent en eux-

mêmes, la notion de « forme-pensée » s'est dégagée pour mieux traduire l'état de l'artiste lorsqu'il cherche à donner forme à sa pensée créatrice.

Ce qui cherche à prendre forme, est à la fois lié au sens, à l'existence, de même qu'à l'instant. Il convoque et mobilise l'ensemble des ressources de l'artiste et puise souvent ses référents à mêmes les images qui sourdent de l'enfance. Il est une expérience totalisante.

Ce qui cherche à prendre forme s'inscrit dans le vivant. Entre le rêve et la raison, instruisant l'artiste sur lui-même, car issu des profondeurs insondables de sa pensée, il lève le voile sur une part de mystère. Constituant, selon Sir John Eccles (1993)¹, l'une des activités humaines les plus profondes, il forme l'artiste et relève d'une nécessité intérieure, celle de se remettre au monde et que possiblement, ce qui a pris forme puisse également renouveler le monde dans lequel il vit.

Voilà ce à quoi vous convient les artistes par le biais de leurs écrits dans le cadre de cette publication.

Les artistes finissants répartis en deux cohortes ont souhaité orienter leurs communications différemment, en approfondissant une dimension particulière de ce thème; à Lévis, *Déplacer les frontières intérieures* et à Rimouski, *Révéler l'imperceptible*. Ce livre regroupe le propos des finissantes et finissants du groupe de Lévis.

Déplacer les frontières intérieures explore l'idée que si l'art ne peut pas changer le monde, il peut toutefois entièrement changer une personne (Éric-Emmanuel Schmitt dans *Faire œuvre utile* de Émilie Perreault, 2017²) et c'est cela qui le rend si phénoménal. Si la philosophie tente de comprendre la vie, l'art lui, en célèbre toute l'intensité, dans un mouvement allant de sa magnificence à son caractère parfois tragique (Bertrand³, 2001).

– Diane Laurier, chargée de cours

Territoires et dimensions symboliques

Reliure de
l'Atlas de l'imaginaire
27 x 31 cm
Papiers et collage
Diane Pintal, 2018

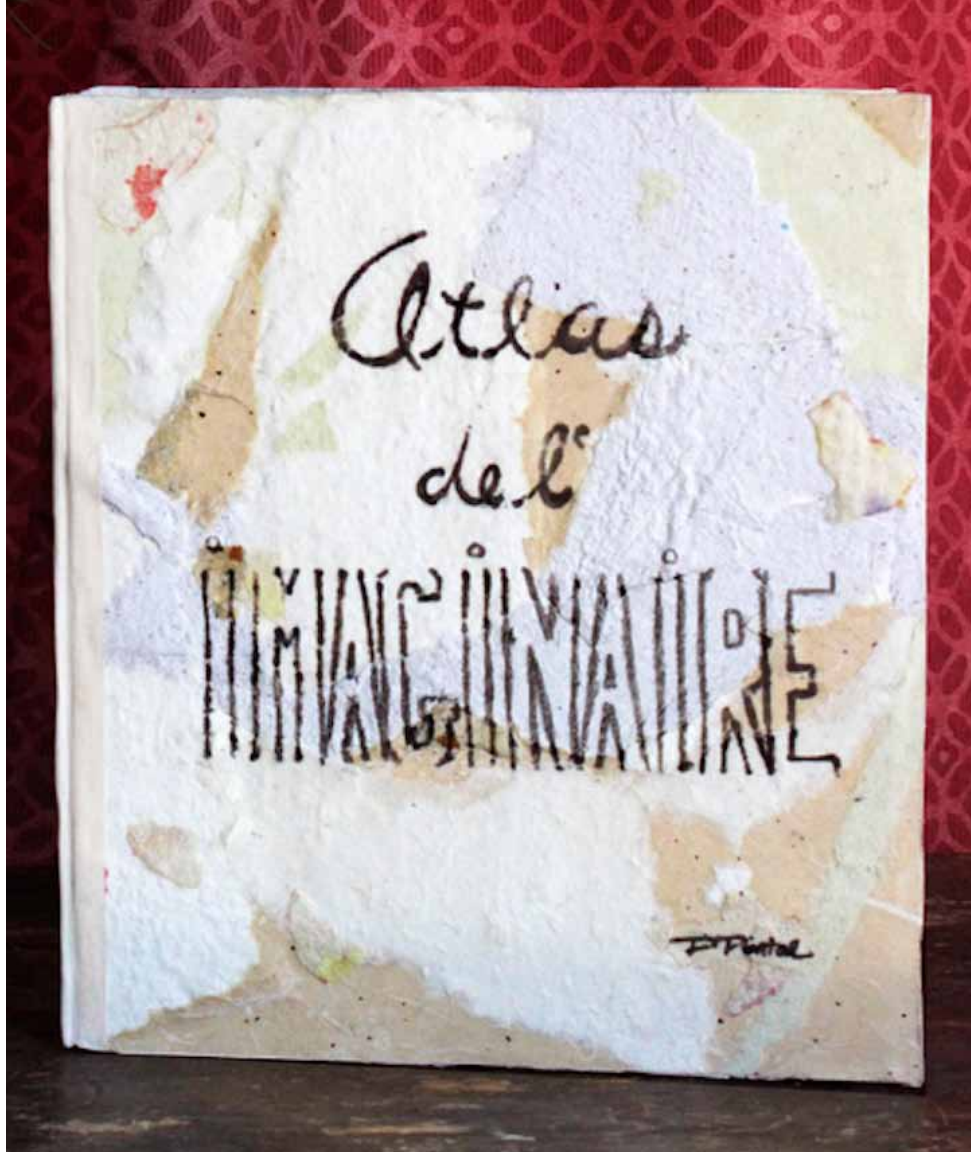


PHOTO : JÉRÔME LAPIERRE

De la pratique artistique à la cartographie de ma géographie intérieure ou l'Atlas de l'imaginaire

par Diane Pintal

Je m'adonne à la pratique des arts visuels depuis de nombreuses années. J'entretiens cette heureuse addiction comme si je cultivais un jardin secret. Dans le silence de mon atelier, j'éprouve un sentiment de bien-être et d'harmonie avec le monde. À cet égard, notre professeure Danielle Boutet présente la pratique artistique comme étant une « activité créatrice qui permet de vivre une expérience d'une nature et d'une intensité qui ne se trouve nulle part ailleurs¹ ». La formation dispensée dans le cadre du programme en étude de la pratique artistique (EPA) m'a ouvert les portes de tout un univers de connaissances et de réflexions sur l'Art. C'est ainsi que mieux outillée, j'ai entrepris ce projet de recherche-crédation, orienté vers la production d'un *Atlas de l'imaginaire*. Je vous invite donc à m'accompagner dans un voyage un peu spécial, au cœur de l'imaginaire en général et du mien en particulier. J'espère que vous vous y retrouverez un peu et que vous vous y sentirez à l'aise.

Selon le philosophe John Dewey² l'impression de bien-être que je ressens dans l'atelier serait reliée à un sentiment d'unité et d'accomplissement qui provient de la réconciliation du corps, de l'esprit et de la psychologie en relation avec notre environnement naturel et culturel.

Dans le cadre de cette recherche-création, je tente de cerner de quelle façon cette quête d'accomplissement s'incarne dans la pratique artistique ainsi que le rôle qu'y jouent l'imaginaire et l'imagination. Tout au long de cette démonstration, je vous présenterai quelques cartes/tableaux et planches explicatives tirées de cet Atlas que j'ai entrepris de réaliser.

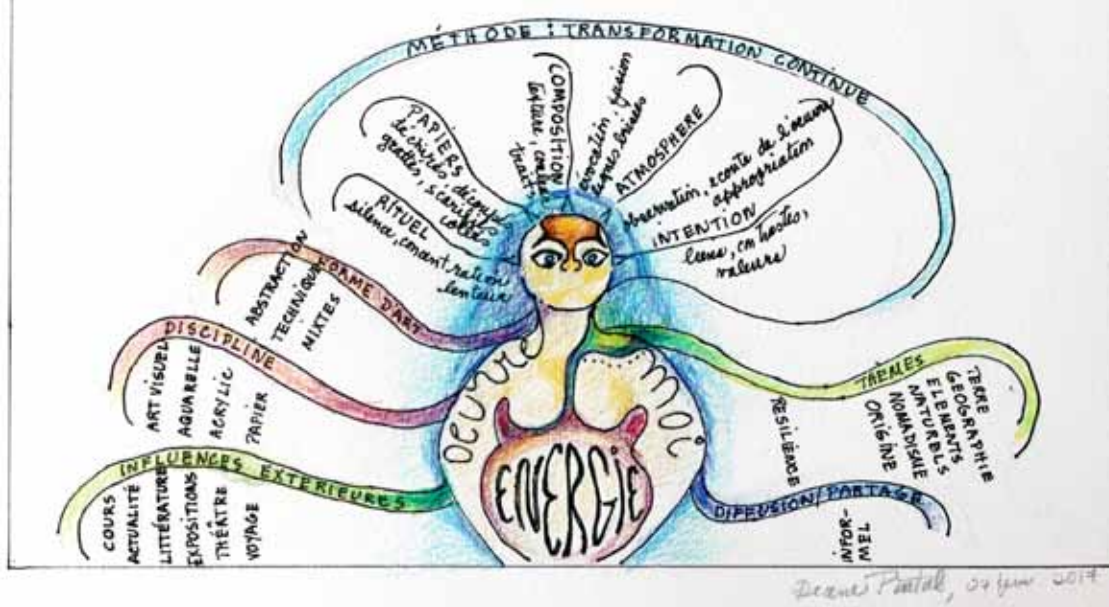
La pratique artistique, l'imaginaire et l'imagination

Avant tout chose, il m'apparaît important de définir les notions clés de ma recherche-création qui sont la pratique artistique, l'imaginaire et l'imagination.

Pratique artistique : Danielle Boutet décrit la pratique artistique comme un processus dynamique fait d'interrelations entre les intentions de l'artiste, ses motivations, ses sources d'inspiration, les moyens qu'il utilise pour les mettre en image et les partager avec les autres. Cela permet de dire que la pratique artistique s'intéresse au processus de travail et donc à la relation intime qui s'établit entre l'artiste et son œuvre.

C'est cette relation que j'ai voulu illustrer en confectionnant une carte mentale de ma propre pratique artistique.

Au cœur de cette arborescence, j'ai placé la figure de l'Anima qui représente, selon le psychanalyste Carl Gustav Jung, l'image symbolique du Soi en quête d'accomplissement. J'y ai ensuite greffé une série de rameaux, correspondant



aux principales composantes de ma pratique, afin de bien mettre en évidence l'interdépendance de parties de ce système.

Pratiquement, cette carte mentale révèle que je privilégie l'utilisation des techniques mixtes (aquarelle, acrylique, collage), que ma méthode de travail se caractérise par un processus de construction continu et que ma principale source d'inspiration est la Terre, sa géologie et les phénomènes naturels et culturels qui la modèlent.

Au sujet de la Terre comme source d'inspiration, je dirais, à l'instar du géographe Luc Bureau³ que mon rapport avec elle en est un d'identification, de solidarité et d'interdépendance entre l'humain et la Terre. Il s'agit là d'une expérience d'immersion intense et sensible qui se vit justement dans le monde de l'imaginaire.

L'imaginaire : Or l'imaginaire, toujours selon Danielle Boutet, est « ce lieu intérieur, ce territoire intime d'où émerge l'œuvre⁴ ». Il s'agit d'un univers infiniment subjectif, propre à chacun d'entre nous.

Plus précisément, l'imaginaire est une zone de transition, un lieu de passage entre les mondes extérieur et intérieur, entre la réalité et l'inconscient. Il se compare à un espace au sein duquel se croisent les archétypes, nos remémorations, croyances, apprentissages ainsi que nos rêves. Cet univers entretient une relation active et continue avec le monde extérieur, par l'intermédiaire des sens, des instincts, des perceptions et des émotions.

L'imaginaire peut ainsi se comparer à une membrane sensible, organique,

- qui lance ses sondes dans l'inconscient et dans le réel,
- et qui canalise les énergies conflictuelles provenant simultanément des profondeurs géologiques de la Terre et de l'agitation du monde extérieur.

Reliure de
l'Atlas de l'imaginaire,
en cours de réalisation
Papier
Diane Pintal, 2018



PHOTO : JÉRÔME LAPIERRE

Dans le cadre de ma pratique, j'associe cette idée de membrane à l'image de la croûte terrestre, de son relief et de ses étendues d'eau. C'est cette analogie que je cherche à traduire lorsque je confectionne les supports de mes tableaux. Je les recouvre en effet d'une mosaïque de papiers différents, minces ou épais, lisses ou granuleux. Déchirées ou froissées, ces pièces de papier sont ensuite juxtaposées, superposées et collées.

Les surfaces ainsi confectionnées agissent à la manière d'une membrane imparfaite, repoussant ou accueillant les pigments, diffusant ou absorbant l'eau, révélant différents visages de la Terre.



Reliure de l'*Atlas de l'imaginaire*, en cours de réalisation
Papier
Diane Pintal, 2018

PHOTOS : JÉRÔME LAPIERRE

C'est à partir d'une telle mosaïque de papiers que j'ai fabriqué la reliure de l'*Atlas de l'imaginaire*.

L'imagination : Après avoir décrit l'imaginaire comme un univers de tension continue et d'éparpillement de stimulations, j'aborde finalement le rôle de

Passage
57 x 80 cm
Aquarelle,
pastel gras, collage
Diane Pintal, 2012



PHOTO : JÉRÔME LAPIERRE

l'imagination. L'imagination est une faculté qui s'impose en tant qu'élément productif et organisateur⁵ : productif parce qu'elle ne se contente pas d'évoquer des images, mais qu'elle les interprète et les enrichit; organisateur puisqu'elle effectue la synthèse de nos perceptions et intuitions et les relie entre elles de façon à ce qu'elles deviennent intelligibles. Elle possède le pouvoir de réaliser ces opérations de l'esprit, dans la subjectivité de chacun.

En ce qui concerne plus spécifiquement le rôle de l'imagination dans le domaine des arts visuels, je ne saurais faire mieux que de citer Fernande Saint-Martin, théoricienne des arts visuels et sémiologue. Celle-ci décrit les interventions de l'imagination en parlant « des médiums à peindre qui, lorsqu'ils parcourent la toile, accentuent les écartements et les liaisons, les formes, le mouvement ainsi que les contrastes⁶ ».

J'ai tenté de traduire dans un tableau intitulé *Passage*, l'idée que je me fais du processus de construction et de transformation continu, ponctué d'essais et d'erreurs, qui caractérise le travail de l'imagination. J'ai voulu rendre compte de ma propre expérience lorsque, guidée par l'imagination, je cherche à construire, à l'intérieur du chaos apparent, un espace organisé, le plus équilibré et le plus satisfaisant possible.

Le projet de création : l'*Atlas de l'imaginaire* ou la cartographie de ma géographie intérieure

Différentes motivations sont à l'origine de ce projet de création d'un *Atlas de l'imaginaire*.

C'est probablement ma formation de géographe qui m'a conduite à m'intéresser à la richesse des relations entre l'art et la cartographie. Diverses lectures ont fini de me convaincre. Ainsi, le philosophe Gilles Tiberghien compare la puissance évocatrice des cartes à celle des œuvres d'art⁷. De son côté, Frédéric Jourdain ajoute que ces deux types de représentation sont des machines à faire rêver, puisqu'elles font « circuler les significations et se prêtent à toutes sortes de projections mentales, poétiques aussi bien qu'esthétiques⁸ ».

C'est ainsi que, associée à un désir de renouvellement de ma pratique, a surgi l'idée de cartographier les territoires de ma géographie intérieure et de les regrouper

à l'intérieur d'une sorte de livre d'artiste, dont la facture s'apparenterait à celle d'un atlas géographique. J'entame à peine ce projet de création. Je suis toutefois en mesure de vous présenter les deux premières réalisations.

Pochette de la carte (à g.)
Page frontispice
de la carte (à dr.) intitulée :
L'imaginaire et les environs
Diane Pintal, 2018



PHOTOS : JÉRÔME LAPIERRE

La première carte/tableau s'intitule *L'imaginaire et les environs*.

Elle est précédée à l'intérieur de l'atlas, par une planche descriptive sur laquelle se retrouve le paratexte de l'œuvre.

J'ai opté dans ce cas-ci pour une citation du psychanalyste Didier Anzieu qui se



Carte/tableau :
***L'imaginaire
 et les environs***
 60 x 49 cm
 Collage, acrylique
 Diane Pintal, 2018

lit comme suit : « Le ciel descendit de ses hauteurs, il se ramassa, se condensa, acquit de la pesanteur. Il s'approcha de la Terre, l'environna, s'unit à elle. Elle lui promit la stabilité et la germination. Il garantit de la pourvoir en oxygène et en rêves azurés⁹. »

En ce qui concerne la carte/tableau elle-même, intitulée *L'imaginaire et les environs*, les références à la cartographie sont regroupées dans le cadre. En phase avec l'univers représenté, une série de références géographiques disparates, partant du



PHOTO : JÉRÔME LAPIERRE

Page frontispice de la carte
intitulée : *Mers inconnues*
Diane Pintal, 2018

méridien, passant par l'équateur, jusqu'au pôle nord, visent à mettre l'accent sur la dimension virtuelle de l'imaginaire.

La deuxième carte/tableau porte le titre de *Mers inconnues*.

Elle s'inspire des cartes portulans utilisées entre le treizième et le dix-neuvième siècles. Celles-ci s'attachaient à représenter l'espace maritime, les côtes, les dangers, les lignes de vent, etc.

Ces cartes sont associées à l'image des grands explorateurs qui s'engagèrent sur l'océan pour découvrir le monde. Il m'a semblé important d'inclure, dans *l'Atlas de l'imaginaire*, une représentation de cette soif de découverte, rivée au cœur des humains et des artistes, et qui nous encourage encore aujourd'hui à repousser les limites du monde connu.

Conclusion

La réalisation de ce projet de création en est un de longue haleine. Je n'en suis qu'au début de ce voyage d'exploration au cœur de l'imaginaire. D'autres cartes/tableaux et textes d'accompagnement viendront enrichir cet Atlas et tenter de rendre compte de la diversité des mondes qui m'habitent. Qu'ils soient civilisés ou sauvages, fertiles ou stériles, lisses ou accidentés, les mondes des émotions, des remémorations, des croyances, des idéaux et bien d'autres encore m'inspirent et me poussent à créer.

C'est par l'intermédiaire de ce type de cartographie de l'intime, que je tenterai d'évoquer leur présence dans ma vie.

En confectionnant cet Atlas, en y rassemblant des œuvres existantes et d'autres à venir, je souhaite léguer aux êtres qui me sont chers, une trace de mon passage sur la Terre.



Carte/tableau : *Mers inconnues*
 55 x 75 cm
 Collage, acrylique
 Diane Pintal, 2018

PHOTOS : JÉRÔME LAPIERRE



(Ci-dessus)
 Carte/tableau :
Mers inconnues (détails)
 Collage, acrylique
 Diane Pintal, 2018



Exploration en terrain inconnu

par Marie Rioux

Ce programme en étude de la pratique artistique m'a permis de ralentir le rythme de ma production et de réfléchir à celle-ci. Écrire, documenter mon travail, l'énoncer devant un groupe... Ce fut l'occasion rêvée de commencer une expérience que j'anticipais.

En fait, malgré l'appréciation générale du public à l'égard de mon œuvre, je sens le désir d'explorer d'autres formes d'expression. Je souhaite élargir mon vocabulaire plastique et parcourir d'autres avenues...

Au cours des dernières années, je ressentais une certaine insatisfaction dans la production de mes œuvres. Bien que la magie s'opère sur la





toile, l'œuvre peut quelquefois me sembler incomplète. Comment faire pour produire le choc, l'effet qui m'enflamme? Quels moyens techniques et quels supports pourraient me permettre d'obtenir concrètement l'effet souhaité, soit de communiquer et de faire ressentir ma perception du monde plus directement?

Au cours de la session d'automne 2017, je devais effectuer une recherche sur un sujet qui m'intéressait. Le hasard a fait en sorte que mon attention s'est portée sur l'art vidéo. L'idée de mon projet de recherche a germé en visionnant les œuvres de Jocelyne Alloucherie et de Diane Obomsawin, toutes deux d'horizons différents et venues tardivement à ce médium.

Ce changement majeur dans ma façon de faire et de produire l'œuvre allait-il modifier ma récente assurance face à mon instinct créatif et ma spontanéité? Ce médium va-t-il distraire mon paradigme ou au contraire apporter le renforcement que j'y recherche?

La première étape de ma recherche consiste à adhérer au centre d'artistes La Bande Vidéo. La Bande Vidéo est un centre en arts médiatiques qui offre aux artistes des outils de production et de diffusion et qui les encourage à porter une réflexion sur leur travail.



Consciente de sortir de ma zone de confort, je me fais confiance à nouveau. Le livre *L'art vidéo et autres essais* de René Berger m'aide à mieux comprendre ce médium. Certaines définitions que l'on y retrouve m'interpellent et particulièrement celle où l'auteur suggère que « les installations vidéos semblent explorer la psychologie des profondeurs¹ » ou encore celle-ci où l'auteur affirme « qu'elles substituent des constructions rationnelles par des constructions irrationnelles, créant ainsi une nouvelle représentation, la perception de l'artiste² » et finalement cette dernière où il souligne que l'installation vidéo « permet dans son temps propre, dans son existence propre de dilater l'espace présent³ ».

Ayant conservé des photos d'œuvres aujourd'hui détruites, car j'en étais insatisfaite, l'idée me vient de les faire revivre autrement. J'en découpe certaines parties qui me semblent pertinentes et les insère dans une nouvelle œuvre en devenant que je souhaite projeter sur un immense écran. Et, à l'aide d'un logiciel spécialisé, en anime les éléments discordants m'étant chers.

Curieusement, j'observe un décalage en contemplant ces œuvres passées. Mon intérêt à les faire revivre est disparu. Ayant déménagé ma production de Québec à Montréal à l'automne, il s'opère à mon insu un changement déterminant dans ma création. Maintenant, je prends le métro au lieu du traversier pour me rendre à mon





atelier. Mon regard ne se perd plus dans l'immensité du fleuve et du ciel, mais se pose plutôt sur la foule diversifiée circulant dans le ventre de la ville.

Je prends pleinement conscience de cette évolution il y a quelques semaines en entreprenant de modifier un grand tableau m'ayant satisfaite auparavant. Il ne reflète plus ma nouvelle réalité. En l'observant, je ressens une pulsion et je choisis de le transformer sans trop réfléchir en peignant un grand cercle comme un tunnel. J'y ajoute une foule

à l'extérieur. De nouvelles images s'immiscent bien malgré moi, bousculant les anciennes, élargissant le territoire des possibles.

Le plaisir reprend sa place, l'excitation l'accompagne. Je souhaite toujours explorer un médium différent de la peinture, et c'est le bon moment. J'envisage de créer une œuvre projetée sollicitant diverses techniques.

À ma première rencontre de travail avec le technicien de La Bande Vidéo, je ne connaissais ni règles, ni étapes nécessaires à l'élaboration d'une œuvre vidéo. Je dois me familiariser graduellement avec le logiciel *Final Cut*.

Apprivoiser l'art vidéo ne m'est pas facile étant habituée à improviser ou à contourner physiquement et non virtuellement les obstacles afin d'atteindre mon but.

Malgré ces défis techniques, ce nouveau savoir-faire laisse entrevoir la possibilité d'une multitude d'expériences visuelles. Les atmosphères se métamorphosent plus simplement. De nouveaux éléments se substituent aux précédents reflétant sur l'œuvre en devenir mon récent changement de vie. Je ressens cette nouvelle excitation. De multiples scénarios envahissent mon esprit, se bousculent et changent constamment. Je crois que pour provoquer un effet intense, une œuvre doit peut-être caresser plus d'un de nos sens. Inévitablement la vue, pour contempler et se perdre, l'ouïe permettant d'entendre la voix du cœur, et enfin l'odorat marquant les bornes de la mémoire. Au stade de novice, je rêve déjà d'introduire des sons et des odeurs.

Je décide de filmer des escaliers roulants. Ceux du métro de la ligne orange, cette voie prise tous les jours pour me rendre à l'atelier. Après certains essais, je filme le dimanche pour n'avoir personne dans l'escalier. Je veux avoir le loisir d'introduire au montage mes propres personnages ou autres formes inhérentes à mon vocabulaire artistique. Ce nouvel environnement s'ajoute irrémédiablement à la mémoire des plus anciens espaces existants conservés en moi. Les grands territoires qui m'inspiraient, pour le moment, ne m'intéressent plus à moins d'y intégrer une foule.

Mon projet prend forme... Toutefois, je m'autorise la même liberté d'improviser, de me tromper et de recommencer que lorsque je peins. J'ai besoin de cette indépendance pour créer.





À la deuxième rencontre à La Bande Vidéo, parallèlement à l'exploration de ce médium, la construction de mon œuvre me préoccupe plus spécifiquement. Je choisis de projeter en arrière-plan une image intemporelle, lieu de tous les possibles. Hâtivement, le cercle s'impose, présent déjà ces dernières années dans la composition de mes tableaux. Ce cercle, telle une loupe, permet de porter attention à une petite partie d'un ensemble. Ou il nous distrait de celui-ci. Ce cercle peut aussi représenter l'entrée d'un tunnel imaginaire

nous menant vers un ailleurs lumineux. À travers l'inventaire photographique de mes œuvres, j'en sélectionne trois pour la suite. Après plusieurs tentatives en superposant et modifiant considérablement celles-ci, je parviens à un résultat qui me plaît.

Ensuite, il faut réfléchir au format et à la surface de ma projection. En essayant d'incorporer une séquence de mon escalier roulant, la solution m'apparaît. Je figure la scène et le support où se déroulera mon récit.

L'intérêt de l'escalier roulant, c'est la descente de celui-ci, avalé par le sol. Uniquement cette séquence...

Je conçois donc une ébauche. Deux projecteurs : un en direction du mur sur lequel je vois un grand cercle lumineux sur fond noir, contenant l'image choisie; le deuxième projetant en direction du plancher. J'imagine alors la séquence retenue de mon escalier mécanique comme trame de fond. Je rêve à de nombreux scénarios plus fous les uns que les autres... Je fixe mon attention sur l'un d'eux en particulier. Celui-ci

m'interpelle sans arrêt. J'ai envie de créer un territoire irréel et statique inséré dans ce cercle où j'aperçois un avion en vol. Je multiplie la séquence de l'escalier créant ainsi un mur mobile à l'extérieur de mon cercle. Mon personnage doit emprunter le plancher mécanique (tournant en boucle) afin d'accéder à cet endroit imaginaire. L'humain a une forme asexuée, forme privilégiée dans mon œuvre. J'estime qu'elle englobe toutes nos ambivalences et que face à la précarité de la vie, l'essentiel n'est pas dans les différences, mais plutôt dans les sentiments. Je multiplie cette même forme humaine dans le but d'instaurer une foule anonyme.

Le logiciel utilisé me permet d'explorer différentes combinaisons possibles. À la troisième rencontre à La Bande Vidéo, je regarde le travail réalisé jusqu'ici. Je suis impressionnée par cette projection sur grand écran dans la noirceur. Encore une fois, de nouvelles idées me submergent. Je peux marcher dans mon œuvre, elle m'enveloppe. Je m'imagine habiter ce lieu onirique suspendu dans le temps. Grâce à une construction appropriée, l'installation vidéo me permet de vivre pendant un moment cette illusion qui se déroule dans son temps propre.

À la sortie de cette rencontre, je sens la nécessité d'augmenter ma réserve d'éléments filmés afin d'avoir plus de possibilités créatrices une fois rendue au montage. Je tourne donc dans la rue les craquelures du trottoir parce qu'elles retiennent mon attention. Marchant lentement, caméra en main, je filme l'ombre de ma silhouette qui se découpe sur ce pavé égratigné. Je suis fascinée par les ombres, celles-ci étant le double incorporel de la réalité, une magie de la lumière. Elles dévoilent uniquement l'esprit de sa source. D'autres éléments accrochent aussi mon regard, les feux de signalisation. Je préfère ces derniers la nuit lorsqu'il passent au rouge. La vue de ce contraste lumineux, artificiel, baignant dans l'atmosphère sombre et monochrome a toujours suscité en moi un vif intérêt. J'imagine l'intégrer à mon travail en processus.

« Je peux marcher dans mon œuvre, elle m'enveloppe. Je m'imagine habiter ce lieu onirique suspendu dans le temps. »

– Marie Rioux

« À ce moment de
mon existence, libérée
des contraintes et des
codes établis, je reviens
essentiellement à mes
intérêts fondamentaux. »

– Marie Rioux

Par la suite, après plusieurs tentatives lors du montage, je glisse sous le grand cercle la séquence filmée de feux d'urgence créant ainsi une pulsion lumineuse sous l'image statique. J'exulte! Je joue avec différentes nuances monochromes, et je décide de remplacer mon personnage en filmant mon technicien en mouvement. Je m'initie à la rotoscopie sur une tablette graphique pour que je puisse garder l'essentiel de cette silhouette. Je décide également que le début et la fin de ma vidéo seront identiques.

À travers l'apprentissage de cette nouvelle technique artistique et en contemplant le travail effectué, je m'aperçois que mon paradigme n'a pas changé mais tout simplement évolué, progressant sans cesse. L'apparition du cercle dans mes toiles précédentes et le choix de ce symbole dans l'élaboration de mon œuvre vidéo renforcent cette hypothèse personnelle que la vie sur terre est circulaire. À ce moment de mon existence, libérée des contraintes et des codes établis, je reviens essentiellement à mes intérêts fondamentaux.

Cette marche en terrain inconnu m'excite et provoque mon univers créatif. Cette recherche ne fait que débiter et continuera en parallèle de mon travail actuel de peintre, ceux-ci se nourriront l'un et l'autre. J'intégrerai sons et odeurs à la première et poursuivrai diverses expériences. Quelles que soient les techniques utilisées, je suis une « créateur » avant tout destinée à créer pour survivre.





Julie Morin à l'œuvre.

Au cœur de ma pratique : nature et nature humaine

par Julie Morin

Laissez-moi vous introduire, ne serait-ce qu'un instant, dans mon monde de création. Afin de me présenter, j'ai choisi ces deux objets témoins : ma boîte d'artiste et ce cœur de pomme en pâte de verre. À un premier niveau, la boîte, pour la pratique artistique et, le cœur de pomme, le produit de cette pratique. Cet ancien sac d'école devenu ma boîte d'artiste m'accompagne depuis le début de ma carrière en tant qu'artiste et aussi comme enseignante en art. Le cœur de pomme, quant à lui, peut représenter cette carrière en éducation, pleine de rebondissements et surtout de connaissances acquises et transmises; carrière qui s'achève pour me consacrer à une pratique artistique plus soutenue. Ce programme d'étude de la pratique artistique me permet cette transition.

J'ai toujours été fascinée par mon environnement, la nature, et la nature humaine. Elles font partie de mon quotidien et la curiosité qu'elles suscitent m'interpelle. J'aime observer et voir différemment. Ma façon de témoigner de mes observations se fait par le dessin, la peinture et le travail du verre. Ma présente recherche porte sur ma pratique et les liens que je tisse avec celle-ci. Pour cette recherche, j'ai choisi



Boîte d'artiste de Julie Morin
avec cœur de pomme
en pâte de verre.

d'explorer le thème de la pomme et du cœur de pomme, sujets que je traite ponctuellement. Ils deviennent un prétexte à une observation plus poussée.

Ce que je cherche, c'est pourquoi un sujet ou une thématique peuvent-ils avoir une si grande signifiante et quelle est-elle? Je souhaite mettre en lumière les aspects qui tissent la trame de mon univers pictural. Selon le philosophe Alain Séguy-Duclot, « C'est par une déréalisation de la forme, au sens d'une remise en cause de son appartenance à une existence ordinaire, par un travail spécifique opéré sur sa matérialité¹... », soit celle de lui prêter une autre intention ou une autre fonction que celle qu'on lui connaît. C'est de cette façon que j'entrevois mon projet et ma recherche.

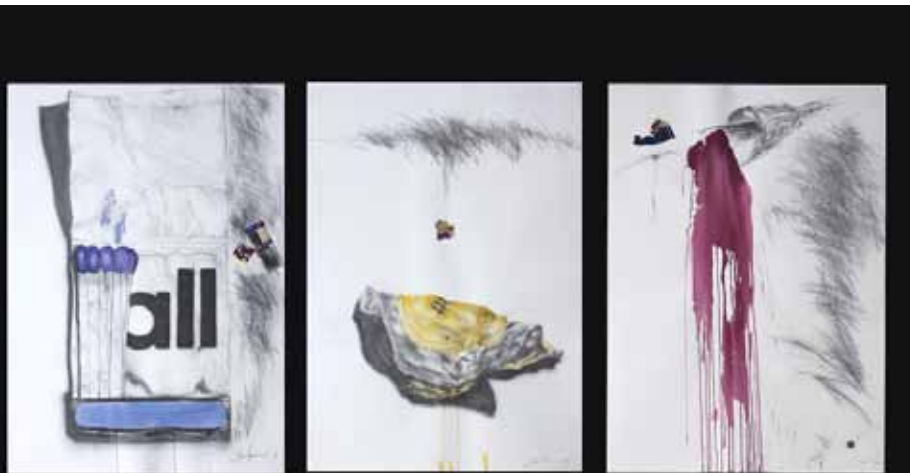
Hard-rock
Julie Morin

Lorsque j'ai amorcé cette réflexion pour le projet en recherche et création, une image, celle d'un triptyque réalisé il y a près de 20 ans, m'est revenue. Je m'arrête à cet ensemble parce qu'il retient mon attention et je me pose la question suivante :

comment ce corpus d'œuvres qui resurgit aujourd'hui peut avoir une influence sur ma production actuelle? Qu'est-ce que ces sujets signifient à mes yeux et à celui du récepteur?

Je vois le lien possible entre cet ensemble et ce que je fais actuellement comme celui d'engager un dialogue entre la forme, sa symbolique dans l'histoire et ma symbolique personnelle.

Ma recherche s'est orientée vers deux pôles différents :



1. la symbolique de la pomme et du cœur de pomme pour approfondir les divers sens qu'ils revêtent;
2. le travail artistique des peintres comme Marcelle Ferron, Joan Mitchell, Lee Krasner avec qui j'établis des comparaisons sous certains aspects en regard de ma propre pratique artistique. J'y reviendrai.

Mais avant tout, je souhaiterais révéler un autre aspect de ma quête qui se situe plutôt au cœur de ma pratique, soit le geste pour réaliser le grand format. Je dois m'investir totalement dans ma peinture. Le rapport au corps exige le geste amplifié de même qu'une présence immersive dans l'œuvre à réaliser. Peindre est l'acte par lequel je me réinvente à chaque fois.

Aussi, si je veux établir une métaphore de la forme, c'est pour aller au-delà de sa représentation formelle. Elle devient alors le témoin de mes pensées, de mes émotions, de mon questionnement. Je ne veux pas aller vers la figuration traditionnelle. Il s'agit ici de développer un registre où l'abstraction rencontre le figuratif. Le contact avec la nature m'amène à réfléchir, car la nature est ma source d'inspiration et sa représentation va au-delà de la figuration que je cherche à rendre plus poétique pour entrer en relation avec ma nature.

Maintenant, revenons au premier pôle de ma recherche, la symbolique de la pomme. Mes recherches s'orientent en partie sur la symbolique de la

Calamity Jane

Julie Morin



PHOTO : JULIE MORIN

*Cinq pommes*³
Paul Cézanne, 1877-78



pomme à travers l'histoire, mais en partie seulement puisque je dois aller plus loin afin de comprendre aussi où mène celle du cœur de pomme, surtout à travers ma propre histoire. La pomme revêt plusieurs sens qui, bien qu'ils semblent opposés, se rejoignent en fait par le symbole universel de la connaissance. Si l'on retient l'analyse de Paul Diel (*Dictionnaire of symbols*²), la forme ronde de la pomme symbolise les plaisirs terrestres. Une « divine mise en garde » soutient que l'homme ne doit pas s'abandonner à ces plaisirs qui le font régresser jusqu'à un côté matérialiste opposé à une vie axée sur la spiritualité. Cette mise en garde met en lumière ces deux directions opposées et la pomme est le symbole de la connaissance qui place l'homme devant l'obligation de faire un choix.

En psychanalyse, les pommes sont généralement considérées comme un symbole typique de sexualité. Jung prétendait qu'elles sont le symbole de la vie, un symbole ancien de fertilité.

Symbole de l'amour, symbole cosmique, symbole d'éternité, symbole de la connaissance et symbole de la chute de l'homme, la pomme a en effet plusieurs sens. Sous une toute autre perspective et, par-dessus tout, elle est le cadeau traditionnel que l'élève offre à son maître et devient par extension le symbole de la profession enseignante!

Bref, selon la théorie des quatre pommes, la pomme a révolutionné quatre fois l'imaginaire du monde occidental :

- une première fois en étant à l'origine du bannissement d'Adam et Ève du paradis terrestre;

- une seconde fois en déclenchant la guerre de Troie (selon la mythologie grecque après que Pâris eût offert à Aphrodite la pomme convoitée aussi par Héra et Athéna), la pomme de la discorde;
- une troisième fois lorsque Newton eut l'intuition des lois de la gravité en rapprochant le mouvement de la lune et celui d'une pomme qui tombe de l'arbre;
- et enfin une quatrième fois avec Cézanne, dont les pommes révolutionnèrent la peinture moderne.

Avec le surréalisme, la pomme devient autonome. Elle est objet de peinture. Ce n'est plus une pomme, c'est une représentation

de pomme, presque abstraite, libre d'offrir toute sa symbolique sans autre ornement. La pomme sert avec ironie « les belles réalités⁴ » et, par son décalage de sens, elle permet cette interrogation du spectateur. C'est ce dernier aspect qui retient mon attention.

Ma façon de traiter le sujet de la pomme à travers ma pratique est d'amener le spectateur ailleurs en prêtant une intention à l'œuvre : un titre évoque une image, une image évoque un



PHOTO : JULIE MORIN



La chambre d'écoute⁵
René Magritte, 1958

(À g.)
L'insoutenable légèreté
Julie Morin

titre avec des références au monde et à ses réalités. Pour moi, le paratexte est important. La représentation de la pomme et de son cœur prend un autre sens. Je crois en fait que c'est cette déréalisation que j'opère sur le sujet.

(À g.)
*City Landscape*⁶
Joan Mitchell

(À dr.)
*Polar Stampede*⁷
Lee Krasner, 1960

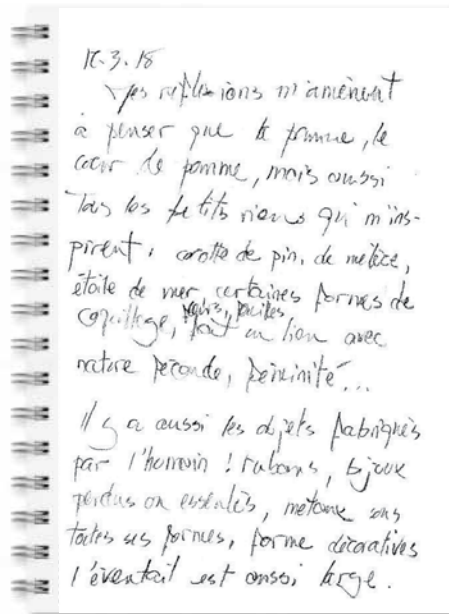
Abordons maintenant le deuxième pôle de ma recherche. Celui-ci s'intéresse au travail des artistes comme Marcelle Ferron, Joan Mitchell, Lee Krasner, des esprits libres qui, inspirées par la nature, arrivaient à la représenter dans des œuvres dites « instinctives » relevant de l'expression pure, des œuvres abstraites empreintes de force et de puissance créatrice. Ces artistes ont fait partie de la génération des expressionnistes abstraits des années 40-50. C'est en m'inspirant de ces peintres que je veux tourner ce regard vers ma propre pratique artistique

PHOTO : JULIE MORIN





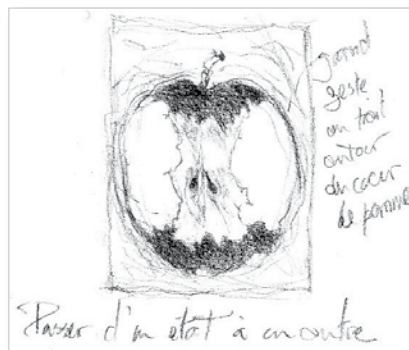
PHOTOS : JULIE MORIN



et trouver à l'intérieur de moi comment je peux réinterpréter à ma façon les thèmes qui me sont chers.

Pour y arriver, j'ai choisi de poser un regard sur ma production actuelle, par l'observation de mon travail dans un carnet d'artiste dans lequel j'inscris mes idées et mes pensées. Elles peuvent être de nature ethnographique, phénoménologique, philosophique ou tout simplement pratique. C'est la poïétique ou le processus de la création de l'œuvre qui se déploie dans ce carnet d'artiste.





Par la suite, j'amorce la réalisation de toiles grands formats à l'acrylique, médium que je veux pousser dans la création d'atmosphères au même titre que le pastel, médium avec lequel je travaille depuis longtemps.

Je trace de nouveau un croquis et, spontanément, la forme de la pomme apparaît autour du cœur de pomme. Puis, je note la phrase suivante : « Passer d'un état à un autre... ». Je délaisse un temps la grande toile, je réfléchis beaucoup trop à ce que je dois faire.

PHOTOS : JULIE MORIN



Parallèlement, je travaille sur une série de toiles plus petites et plus abstraites (voir page ci-contre). Celles-ci me donnent l'espace nécessaire à la création pure. Je ne pense pas. Je colle rubans, petits objets, j'applique la peinture et en cela je suis beaucoup plus à l'aise de travailler ainsi. Là est ma quête.

Je retourne à mon carnet d'artiste, le feuillet. Par hasard, je m'arrête sur cette page qui retient mon attention : « Capter l'essence des choses ». Cette phrase m'est venue de façon spontanée lorsque j'ai réalisé ce croquis. Elle prend tout à coup une importance que je n'avais pas soupçonnée... Et pour capter cette essence, je veux aller vers un élan plus spontané, plus libre, plus gestuel, c'est ce qui m'importe. Le geste prend toute sa place : empâtements de peinture, couleurs affirmées, lignes en mouvement, dégoulinures... c'est l'élan qui me manquait et je m'abandonne à laisser le mouvement aller sur la toile. Je peins sans penser, et je pense sans peindre.

Je veux ainsi arriver à créer des paysages abstraits dans des œuvres grands formats qui me poussent à dépasser mes limites physiques d'abord, mais aussi psychiques. Briser le geste habituel pour arriver à « m'éclater » sur la toile, cela implique tout le corps et une exagération du geste. L'investissement est total et m'apporte une grande joie, une grande satisfaction, celle de l'expérience optimale. Je passe d'un état à un autre. J'entre en relation avec ma nature. C'est une transition qui s'amorce. Passer du savoir explicite au savoir implicite. Pour moi, c'est le côté plus abstrait qui le permet. Cela me pose un défi, mais en création le défi permet d'avancer. « Les contraintes

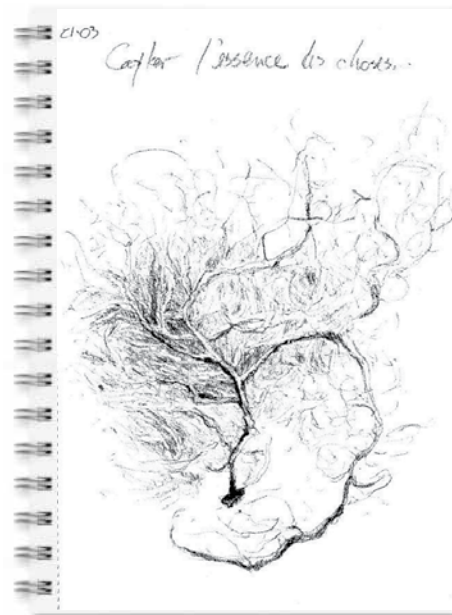


PHOTO : JULIE MORIN

créent quelquefois des réponses⁸ » selon Marcelle Ferron. Je veux aller au cœur de mon savoir implicite, dans mon atelier intérieur, là où je vis presque continuellement. Explorer la profondeur et l'atmosphère de l'image, la forme figurative, au-delà de ce qu'elle représente, exprime mes états d'âme, ma sensibilité.

« Les contraintes
créent quelquefois
des réponses »

– Marcelle Ferron

Mes réflexions m'amènent également à penser que la pomme, le cœur de pomme, mais aussi et par extension tous les petits objets et artéfacts trouvés çà et là qui m'inspirent (une étoile de mer, un coquillage brisé, un pétale, un bijou orphelin...) et dont je magnifie l'image font un lien avec la nature, mais ils ont aussi une chose en commun : leur vécu, l'usure du temps qu'ils portent ou encore leur impossible vie. Le passage du temps sous-jacent à ces sujets devient un fil conducteur. Il tisse la trame de cet univers que je construis. Il en va de même pour le cœur de pomme. Il symbolise le temps qui passe, me porte et m'amène ailleurs, au cœur de mes pensées. Ce savoir implicite fait état de la fragilité de la vie et de son côté éphémère. J'arrête le temps, je m'arrête dans ce monde que je crée.

Pour conclure, je citerai les paroles de Claire de Torcy, car elles me rejoignent bien : « [...] persuadée que le dialogue avec la nature est nécessaire, la pomme pourrait être non seulement le symbole de cette nature qui ressource l'artiste et l'inspire à travers les âges, mais aussi figure du temps⁹. »

Maintenant que la pomme est croquée, qu'elle a révélé ses secrets, je m'apprête à troquer le sac d'école pour la boîte d'artiste, détachée du cœur de pomme. Celui-ci aura été le prétexte qui m'a finalement amenée à ce but : créer avec un esprit plus libre.



Point
Julie Morin, 2018

Françoise Falardeau devant
sa toile à peindre, 2018



Naître et renaître de mes personnages : nouvelle intégration de Soi par l'autoportrait

par Françoise Falardeau

« Dehors le vent souffle fort,
il essaie d'ouvrir la porte
moustiquaire de l'atelier. »

Assise dans l'atelier devant une toile à l'échelle humaine, d'un blanc immaculé, je médite... réfléchis... intériorise... Une partie de moi cherche à créer et à prendre forme.

Dehors le vent souffle fort, il essaie d'ouvrir la porte moustiquaire de l'atelier. Habituellement, celle-ci ne bouge jamais. C'est comme si quelque chose voulait entrer. Le vent semble souffler maintenant au rythme de ma respiration, des images enfouies émergent. Il devient incontournable d'ouvrir la porte de mon atelier intérieur et de me laisser imprégner des souvenirs de mon cycle de vie.

Le grésil martèle la vitre tout comme mes souvenirs s'entrechoquent dans ma tête. À l'extérieur, j'entends les voitures qui filent à vive allure pour me rappeler que le temps passe et qu'il ne revient pas. Une partie de moi vagabonde sans jamais trouver la quiétude du moment, le bien-être. Je tente de fuir l'instant, pourquoi? Para-



PHOTO : FRANÇOISE FALARDEAU



À la recherche du temps perdu
25,4 x 50,8 cm. Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2013

Bercée par la lune
50,8 x 45,7 cm. Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2014



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

doxalement, j'ai aussi cet espoir de métamorphose, de pouvoir guérir ces blessures intérieures et de renaître. Entre le non-dit et ma créativité, il y a un abîme. J'aimerais me réapproprier le Soi et trouver le chemin qui me conduira vers une liberté créatrice. Malgré les obstacles, il y a toujours le désir de me réaliser, de m'actualiser. Je veux retrouver dans mon parcours de vie et mon cheminement artistique cette force créatrice qui me guidera vers une renaissance. Cette introduction quelque peu intimiste m'est apparue nécessaire afin de traduire l'intention que je poursuis dans cette communication.

Aujourd'hui, tout en voyageant dans les temps de ma vie, je propose d'observer ma production artistique récente sous l'angle symbolique et parfois même psychanalytique. Aussi, pour mener à bien cette recherche-crédation, j'ai cru pertinent d'utiliser les méthodes issues de l'approche des histoires de vie puisque la recherche et la construction de sens seront abordées dans une perspective autopoïétique en utilisant une trame chronologique. Ceci, afin que ce qui cherche à prendre forme se révèle. Je vous conduirai progressivement vers la manifestation d'une pratique artistique actualisée, qui explore les thèmes de la naissance et de la renaissance par l'intermédiaire de l'autoportrait.

1958 – venir au monde. Issue d'une famille nombreuse, la maison était constamment occupée, j'aimais me blottir « contre moi-même ». Je restais ainsi, un peu à l'écart, afin de me réfugier dans mes rêves, dans mon imaginaire. En toute innocence, je pouvais refaire le monde à ma manière. Tout était possible. Je m'inventais des histoires pour me sentir bien, je pouvais y vivre et rêver. Ce refuge a été le point de départ de mes premiers rapports avec mes personnages. Ce lieu si profondément intime et sacré n'appartient qu'à soi et



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

Détails de tableaux
Huile sur canevas et aquarelle
Françoise Falardeau, 2017

ne peut être visité. Malheureusement, il y a eu profanation. Un intrus a transgressé l'interdit. Mon nid douillet a été vandalisé. Je n'étais plus bien d'y vivre. La petite fille a fermé la porte à clef. Elle oublie et se réfugie ailleurs pour mieux se protéger pour mieux survivre. Cette blessure m'a empêchée de me construire. Un malaise caché au fond d'un tiroir, d'une vie. Mes souvenirs enfouis dans mon subconscient, je suis devenue fugueuse de ma conscience. J'ai dû quitter mon refuge. Il ne me restait peu de confiance et peu d'estime de soi. Je devais un jour renaître.

Je comprends maintenant que le regard triste de mes personnages témoigne de cette période de vie. Derrière les yeux de ces personnages se cache l'innommable. Ces regards dressés entre le Soi et le monde. Tournés vers l'intérieur et l'extérieur,

Dessins
61 x 46 cm
Aquarelle, encre, fusain
sur papier marouflé
sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2017



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

« La sensation, c'est
ce qui est peint. Ce
qui est peint dans le
tableau, c'est le corps,
non pas en tant qu'il
est représenté comme
objet, mais en tant
qu'il est vécu comme
éprouvant
telle sensation. »

– Gilles Deleuze

ils ont contribué à ma catharsis qui consiste à se délivrer d'une douleur encore inavouée.

1970 – Renaître. L'adolescence est une période où j'ai voulu affirmer mon identité. Ne connaissant ni le lieu, ni le comment pour l'exprimer, j'ai cru que les paradis artificiels me donneraient les réponses aux questions que je me posais sur mon existence et que ce « voyage » serait le meilleur endroit pour vivre. Mon énergie psychique a tourné au ralenti. J'ai cru, à tort, que cet état euphorisant pouvait être le meilleur des mondes et que tout ce que je cherchais s'y retrouverait. Après plusieurs années de cette « non-vie », je me suis rendu compte que je passais à côté de mes rêves et de celle que j'aurais voulu être. Il était donc devenu impossible de trouver dans cet esprit et ce corps absents la vraie façon de me connaître. En fait, je ne pouvais y trouver le « lieu » où je serais bien. Je devais découvrir le chemin pour intégrer différentes parties de mon être.

Gilles Deleuze, philosophe, nous dit : « La sensation, c'est ce qui est peint. Ce qui est peint dans le tableau, c'est le corps, non pas en tant qu'il est représenté comme objet, mais en tant qu'il est vécu comme éprouvant telle sensation¹. »

J'associe cette étape de vie dans ma pratique artistique à la fragmentation de mes personnages. Je déforme la figure humaine de ses plus chères prérogatives de beauté et de symétrie. Les visages parfaits sont transformés et deviennent les empreintes de mon mal de vivre.

1978 – Renaître pour une troisième fois. Curieuse, avide de savoir, je désirais rattraper le temps perdu. C'est ce qui a sauvé mon âme. Plus active, tous mes sens ont repris vie. Il va sans dire que le plus grand défi a été de croire en moi et d'aller là où, enfant, je rêvais d'être. Hantée par le sentiment de culpabilité, de honte, de cacher deux périodes de ma vie (l'enfance et l'adolescence), confrontée par les préjugés, il était plus facile de me réfugier derrière un masque. Ce masque qui a symboliquement, selon *Le dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, une fonction protectrice pour permettre à la personne de conserver son anonymat, son identité. Ce masque m'a permis de faire face à la vie en société, de présenter une image relativement maîtrisée de moi. La femme parfaite, mère, épouse, travaillante pour ne rien dévoiler d'un mal-être. À nouveau, cette vie comportait une autre dimension. Cette nouvelle identité m'empêchait d'entreprendre une démarche artistique en toute liberté, de trouver la part authentique et véritable de mon « Être ». Je me sentais une autre fois à côté des autres, du monde. Je devais continuer à définir le chemin entrepris.



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

Souriez !! (à g.)

122 x 91,4 cm
Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2014

La perle turquoise (au centre)

91,4 x 30,5 cm
Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2014

Accroche-cœur

40,6 x 51 cm (en haut à dr.)
Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2013

Félinité (en bas à dr.)

40,6 x 51 cm
Acrylique sur panneau de bois
Françoise Falardeau, 2014



PHOTO : FRANÇOISE FALARDEAU

Je ferai un rapprochement avec mes personnages aux formes bistournées et désincarnées. Je les habille de belles couleurs vives posées en aplats sur fond blanc leur donnant l'apparence de vivre dans un monde intemporel. J'entoure d'une mince ligne noire ces formes et couleurs qui vont au-delà de la simple esthétique. Ces couleurs ont une charge énergétique si puissante qu'elles se subsistent aux mots. En voulant établir un dialogue avec ces personnages, ma conscience m'amenait à venir au monde une autre fois.

27 mai 2018 – Renaître ici aujourd'hui pour une quatrième fois... après deux ans de cheminement. Inspirée par les connaissances acquises dans le cadre du programme court de l'EPA et des lectures qui m'ont nourrie spirituellement, entre autres, l'essai-feuilleton – *La dynamique instaurative dans la recherche-crédation – la création de soi par soi*, écrit par Danielle Boutet, professeure à l'UQAR et chercheure en pratique des arts, où elle dit : « L'artiste qui étudie sa propre pratique travaille ainsi sur sa propre conscience. [...] la réflexion sur nos actions augmente non seulement le pouvoir et l'efficacité de ces actions, mais aussi le sentiment d'être de l'artiste qui les accomplit : ce sentiment d'être soi, d'être là, d'être présent, d'être... quoi?! ». J'ai non seulement augmenté ma vigilance attentive et intensifié mon sentiment d'exister, mais j'ai acquis ce que nomme

John Dewey, psychologue et philosophe : « le sentiment d'intelligibilité et de clarté³ » de ma pratique. Un « tout global³ » où je peux dépeindre toute ma singularité.

Dans l'instant présent, je déverrouille mon atelier intérieur qui a été fermé et abandonné trop longtemps. Je l'ouvre, y pénètre et lui refais une beauté. Un espace où les souvenirs peuvent refaire surface. Une chambre pour me blottir contre moi, en me déroband au regard des autres, un lieu où je pourrai dialoguer en toute liberté avec mes personnages. La réappropriation de cet espace me donne le droit maintenant d'extérioriser mes expériences de vie et de faire témoigner « les événements » marquants en de nouvelles explorations et nouvelles aventures, de les transposer en images, leur donner vie visuellement et les partager socialement.

Je réalise aujourd'hui que mon intuition possède une intelligence émotionnelle qui se veut aussi un point d'ancrage d'où la création a le pouvoir d'émerger. Voulant donner sens à ce que je désire transmettre, afin de rendre l'invisible visible. Je comprends maintenant que je peux faire confiance à mes intuitions, ce monde abstrait et émotionnel, ce que John Dewey, appelle « la réalité plus profonde³ ». Dans mon processus de création, les symboles apparaissent d'instinct dans mes tableaux. Ces symboles qui sont porteurs de messages universels trouvent toujours leur juste place puisqu'ils traduisent bien mes affects et appuient mes réflexions. Ici, le processus créatif ne peut être plus près de la vie, de la sensibilité de l'artiste. Selon Jean-Luc



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

Si c'était le début... (page de g.)
91,4 x 61 cm
Huile sur canevas
Françoise Falardeau, 2017

Psyché (à g.)
36,8 x 26,7 cm
Encre et aquarelle sur papier
Strathmore 140 lb
Françoise Falardeau, 2017

Tara – La grande sagesse
(au centre)
61 x 30,5 cm
Huile sur canevas
Françoise Falardeau, 2016

Œil d'Horus (à dr.)
91,4 x 61 cm
Huile sur canevas
Françoise Falardeau, 2016



Ânk – Le talisman protecteur

76 x 38 cm

Huile sur canevas

Françoise Falardeau, 2016

Nancy, philosophe, « [...] le portrait ne conquiert sa dignité artistique qu'à la condition d'être dans la tradition, le portrait de l'« âme » ou de l'intériorité, non pas plutôt que de l'apparence extérieure [...] »⁴. J'arrive au moment où, en toute sérénité, je vous présente *Cycle de vie*, une œuvre synthèse où se révèle ma transformation existentielle qui cherche à prendre forme.

Pour commencer cette œuvre, j'ai fait le choix de couvrir le canevas d'un bleu lumineux. Le bleu étant la profondeur des couleurs. Le regard peut s'y enfoncer sans rencontrer d'obstacle. Il est le chemin de l'infini où le réel se transforme en imaginaire.

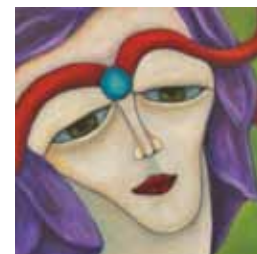
Je décide d'ajouter une fenêtre à l'arrière-plan. Elle jouera son rôle de mise en relation avec le dedans et le dehors, avec le passé et le présent. En l'habillant de vert, je désire évoquer la vie, l'humain, le printemps, le calme, et l'apaisement des tensions. Le retour aux sources. Cette ouverture m'offre un nouveau regard sur la vie, je peux maintenant aller à la rencontre de mon personnage.



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

Je le façonne en brisant le corps parfait. Influencée par les expressionnistes allemands par la forme, la couleur et surtout leur liberté d'expression, je lui redonne une nouvelle morphologie et une nouvelle aura.

Mon intuition m'appelle à peindre sa peau de blanc. Ce blanc qui réfère à l'image du commencement, du recommencement. Il est lié au passage de la mort à la vie. En psychanalyse,



il peut signifier le rétablissement des connexions entre la conscience et les résidus refoulés de l'inconscient. Ce qui fait naître ma volonté d'une réconciliation avec le désir de vivre autrement.

Je coiffe mon personnage de violet, cette couleur qui apaise les tourments. Elle annonce aussi une avancée dans ma transformation psychique.

Je le pare d'un point indigo représentant le chakra du troisième œil qui symbolise le centre d'énergie de la clairvoyance et de l'intuition.

J'entoure mon personnage d'une spirale. Chaque spire constitue une étape de ma vie qui appelle la suivante. Symboliquement la spirale est le chemin qui résout les conflits. Elle m'invite à retrouver mon équilibre, comme si mon évolution intérieure se devait de repasser toujours par le même point, à un degré d'initiation à chaque fois différent. Je la colore de rouge pour signifier la fin d'une résistance, la réhabilitation de mes pulsions refoulées.

Il m'était impératif de représenter le ventre par le SOI. Symboliquement, le SOI est représenté par le point central qui représente l'égo – le MOI, le SOI enveloppe à la fois le cercle et le point. Le ventre établit le passage du profane au sacré et permet la croissance spirituelle. Il représente le travail entrepris pour ma renaissance et ma transformation.

J'appose les mains sur le SOI... celles-ci m'apaisent, me réconfortent, elles m'aident à guérir et me protègent. Les mains sont aussi soli-



PHOTOS : FRANÇOISE FALARDEAU

daïres de l'esprit, elles sont même son instrument, de sorte que la pensée, l'inspiration ou le désir trouvent matérialisation à travers l'acte exécuté par la main. C'est ainsi que je me livre... me libère... me construis... et m'invente... je prends conscience de ma singularité... Je me délivre.

« L'œuvre d'art
peut être le lieu
d'une expérience
méditative, aussi bien
au moment de sa
création que de sa
réception. »

– Philippe Filliot

La suite – Renaître une cinquième fois. Le voyage entrepris dans les temps de ma vie depuis deux ans, a dévoilé peu à peu des éléments d'autocensure présents depuis trop longtemps. Cette transformation libératrice a ressuscité le besoin de dialoguer avec mes personnages, de m'exprimer en passant par mon univers et de croire en ma singularité. Cette prise de conscience m'encourage à contrer la culture du silence et appelle la prise de parole. Je désire maintenant intégrer à un nouveau corpus mes histoires de vie pour une nouvelle intégration de Soi par l'autoportrait. Un projet qui pourra sûrement faire œuvre utile. En poursuivant ma démarche artistique en continuant d'aller au-delà de l'esthétique, je deviendrai une créatrice d'expérience, afin de convier le spectateur à une prise de conscience ou une introspection. Je termine sur les mots de Philippe Filliot, professeur à l'Université de Reims, également professeur de yoga : « L'œuvre d'art peut être le lieu d'une expérience méditative, aussi bien au moment de sa création que de sa réception⁵. »



PHOTO : FRANÇOISE FALARDEAU

Cycle de vie
152,4 x 76,2 cm
Huile sur canevas
Françoise Falardeau
2018

Marlène Ouellet à
l'œuvre dans son
atelier, 2018



L'abstraction pour immortaliser la mémoire d'un village oublié

par Marlène Ouellet

Tout va vite aujourd'hui. Que ce soit dans ma vie personnelle ou dans ma vie professionnelle, tout est prévu, les activités, la date, l'heure. Je cours. C'est ce constat qui m'a amenée à prendre une décision importante au plan de ma pratique artistique et qui ouvre mon propos dans le cadre de ce colloque en étude de la pratique artistique.

Il y a trois ans environ, quelque chose m'a interpellée dans ma pratique en peinture. Comme une urgence, la nécessité de peindre sans restriction, en donnant libre cours à mes sentiments actuels, s'est imposée. Je n'avais plus l'énergie et le désir de peindre avec minutie détails, proportions et juste perspective. Je voulais ardemment que mon travail pictural passe par la liberté du geste, qu'il soit plus intuitif et plus spontané.



Contraste
Acrylique sur toile
40,6 x 122 cm
Marlène Ouellet, 2015

Puis, plus je lisais sur eux, plus je regardais leurs œuvres, plus je comprenais leur pratique artistique et ce qui s'y dégageait. En résonance à ma propre peinture, c'est alors que j'ai enfin pu mettre des mots sur ce que représente pour moi la peinture abstraite, c'est-à-dire :

- peindre d'un geste libre,
- me renouveler,
- avoir de l'audace en me compromettant,
- croire en moi.

Ce qui m'a aussi interpellée, c'est cette citation du pionnier de l'art abstrait, Wassily Kandinsky, qui « [...] conseillait aux peintres de suivre leur « nécessité intérieure » et de rejeter les formes concrètes en faveur d'un langage de rythmes et d'harmonies abstraites¹ ». Pour

C'est à ce moment que le besoin de faire de l'abstraction s'est fait sentir. Mais pourquoi la peinture abstraite résonnait-elle déjà en moi? D'abord, le travail de certains peintres me faisait vibrer : Nicolas de Staël, Pierre Soulages, Gerhard Richter et Paul-Émile Borduas.



PHOTOS : MARLÈNE OUELLET

Chics-Chocs (à dr.)
Acrylique sur toile
76 x 76 cm
Marlène Ouellet, 2017

Kandinsky, l'abstraction dévoilait une réalité cachée, fondée sur le mouvement.

Depuis ce moment, l'opposition entre le noir et le blanc, les textures, les masses et les contrastes sont les éléments plastiques qui traduisent mes désirs et reflètent mon exploration. C'est ce que je souhaite faire de ma pratique artistique, mais comment atteindre cette nécessité intérieure?

À cette même période, j'ai participé à un atelier de création dans lequel j'ai projeté de façon inconsciente sur du papier toilé des images mentales de mon enfance. Quelque chose en dedans de moi me guidait. J'ai alors remarqué que de manière inconsciente et sans idées préconçues, mes origines refaisaient surface.

Je fus très étonnée du résultat, sans comprendre pourquoi ces souvenirs revenaient soudainement. Je suis ressortie de cette fin de semaine de création avec le sentiment d'avoir trouvé ma quête. Cet atelier fut pour moi un déclencheur qui a permis de préciser ma démarche actuelle.

Je suis née dans un endroit où les gens vivaient libres dans un immense territoire borné par le fleuve et les montagnes. L'âme de ce village est ce qui m'anime, ce qui a forgé une partie de ma personnalité et de mes valeurs, et qui a contribué à être la personne que je suis devenue aujourd'hui.

Ma quête est de faire en sorte que Saint-Octave-de-l'Avenir, village aujourd'hui fermé, situé en Gaspésie et peuplant les paysages de mon enfance, ne soit pas oublié. Pour ce faire, continuer à le faire vivre en peignant sa mémoire qui cherche à prendre forme.

PHOTO : MARLÈNE OUELLET



Sans titre

Acrylique sur papier toilé
40,6 x 51 cm
Marlène Ouellet, 2015

« Le travail artistique
ne vise pas
seulement la création
de performance
et de produits, il
sert à créer nos
vies en élargissant
notre conscience
donnant forme à
nos dispositions
répondant à notre
quête de sens,
établissant notre
rapport avec les
autres et partageant
une culture. »

– Elliot W. Eisner
(traduction libre de
Danielle Boutet)

Ma question de recherche-création est la suivante : Pourquoi mon esprit se met-il à voir ce dont il se souvient de Saint-Octave-de-l'Avenir et qu'un besoin de transfigurer ces images sur mes œuvres se fait sentir?

Pour tenter de répondre à cette question, j'ai d'abord mené une recherche inspirée des méthodes sociologiques en cueillant des témoignages de gens ayant habité ce village, pour aller puiser dans leurs souvenirs, de même que dans les miens. Par la suite, j'ai peint d'un geste libre et abstrait, mes impressions traduisant et transfigurant ce que j'avais recueilli.

Je vais donc vous présenter en premier lieu mes étapes de recherche et par la suite, vous parler de ma création.

La première étape de ma recherche fut d'apprendre à visiter ce que Kandinsky appelle ma nécessité intérieure, pour mieux me connaître et mieux comprendre les effets de celle-ci sur ma pratique. Pour y arriver, j'ai réfléchi à plusieurs questions formulées tout au long de mon parcours dans le cadre du programme court de 2^e cycle en étude de la pratique artistique.

Elliot W. Eisner, historien d'art et professeur à l'Université de Stanford, disait que « Le travail artistique ne vise pas seulement la création de performance et de produits, il sert à créer nos vies en élargissant notre conscience donnant forme à nos dispositions répondant à notre quête de sens, établissant notre rapport avec les autres et partageant une culture². »

Je m'arrête maintenant sur ce que je ressens. Je visite donc le territoire de ma nécessité intérieure et je me questionne. L'introspection me pousse à élargir ma conscience. Je m'observe et je note ce qui est en train de se passer, tout en apprenant à mieux me connaître.

Comme le dit René Derouin, artiste multidisciplinaire, « je descends à l'intérieur de ma mémoire la plus profonde chercher à être simplement bien. J'arrive maintenant à ce lieu pour élaborer, penser et rêver à mon projet³ ».

La deuxième étape fut d'écrire mes souvenirs dans un livret que j'ai nommé : « Marlène Ouellet, Octavienne ». Une certitude m'habite de plus en plus : la personne que je suis aujourd'hui émane de ma terre d'origine. Je garde d'excellents souvenirs de mes années vécues à Saint-Octave-de-l'Avenir, de 1964 à 1971. Encore aujourd'hui, je ressens le besoin de revoir ces montagnes majestueuses, le bleu du ciel, d'écouter le silence et de respirer l'air pur de ce lieu. Ce village était d'une grande beauté et il sera toujours pour moi le plus beau.

Revisiter mes souvenirs d'enfance m'a fait réaliser que le sentiment de bien-être et de liberté qui m'habite aujourd'hui n'est pas le fruit du hasard.

La troisième, après avoir écrit mes souvenirs, a été de recueillir le témoignage de ma mère qui est née en 1939, dans ce village nouvellement fondé dans le mouvement d'un programme de colonisation amorcé au début des années 30. Je lui ai demandé d'écrire elle aussi ses souvenirs, de sa naissance jusqu'à notre départ en 1971. Que de belles découvertes : ses pensées, ses souvenirs, ses photos.

Je vous partage un de ses témoignages : « Que de bons souvenirs je garde de mes enseignantes. Avec peu de scolarité, elles enseignaient de leur mieux le programme scolaire et elles étaient fières de redonner le meilleur d'elles-mêmes. »

La quatrième étape fut de visionner le film *Chez nous, c'est chez nous*, réalisé en 1972 par l'ONF. Durant l'écoute de ce long métrage réalisé par Marcel Carrière, j'y ai noté les paroles d'anciens habitants, plusieurs décédés aujourd'hui, qui racon-

« [...] je descends
à l'intérieur de ma
mémoire la plus
profonde chercher à
être simplement bien.
J'arrive maintenant à
ce lieu pour élaborer,
penser et rêver à mon
projet. »

– René Derouin

« Doit-on confier la destinée d'un peuple et les problèmes humanitaires, à des gens qui, faute de les avoir durement vécus, ne peuvent ni les comprendre, ni les expliquer? »

– Simone Gagnon Chrétien

taient comment ils se sentaient là-bas et ce qu'ils vivaient face à la fermeture de Saint-Octave. Je vous partage quelques citations représentant l'âme de mon village :

« Seulement une trail pour se rendre. »

« On a vite aimé le paysage. »

« On aime ça la forêt. »

« On était tous des amis. »

« Je suis habitué d'être libre. »

« J'aimais ma vie de même. »

« Il faut se faire un avenir. »

« Je ne suis pas un gars pour me promener sur les trottoirs. »

« On a toujours été vus comme des colons. »

« On peut faire n'importe quoi d'un homme découragé. »

« Après la mort des villages, je comprends bien, il faudra refaire les villages⁴. »

Ensuite, j'ai lu différents ouvrages écrits par des habitants. Que d'émotions à parcourir ces ouvrages pleins d'espoir.

De toutes mes lectures, je désire vous partager un extrait du livre *Saint-Octave-de-l'Avenir, terre de brume et de soleil* écrit par madame Simone Gagnon Chrétien, décédée aujourd'hui. Je la cite : « Pour avoir vécu dans ce coin de mystère quarante années, je puis dire que j'y ai vu successivement, les obstacles, la neige, le soleil, les grands ciels sauvages, les rafales du sud. J'ai aussi vu des paysages d'une beauté sans pareille, des couchers de soleil à vous pénétrer l'âme et plus que tout cela encore « des gens » bien de « chez nous », des personnes de cœur, mais avant tout de foi et d'espérance⁵. » Et à la fin de son recueil, elle pose la question suivante : « Doit-on confier la destinée d'un peuple et les problèmes humanitaires, à des gens qui,

faute de les avoir durement vécus, ne peuvent ni les comprendre, ni les expliquer?⁶ ».

Mes recherches sur Internet, de l'ouverture du village en 1932 jusqu'à sa fermeture en 1971, ont été très enrichissantes. J'ai entre autres découvert qu'en 1929, mon grand-père paternel a fait partie du groupe de pionniers à avoir bûché la route de 18 kilomètres menant au pied des Chics-Chocs. Je suis de la descendance d'un homme acharné et je ne peux qu'en être fière aujourd'hui. Ma grand-mère fut l'une des premières institutrices alors que ma mère fut l'une des dernières. Autant les femmes que les hommes ont marqué l'histoire de ce village.

J'ai aussi parcouru le site de la Corporation des anciens de St-Octave-de-l'Avenir⁷ dans lequel j'ai trouvé beaucoup d'informations sur l'histoire, classées de façon chronologique, pour ensuite revisiter les textes des chansons écrites par Daniel DeShaime⁸, Octavien et auteur-compositeur-interprète, qui tente lui aussi de faire vivre la mémoire de ce lieu.

Mon esprit se met à voir ce dont il se souvient de ce lieu. Le besoin de transfigurer ces images sur mes œuvres se fait sentir, car je souhaite perpétuer autrement cette belle et troublante histoire.

PHOTO : MARLÈNE OUELLET



Force

Acrylique sur toile
76,2 x 76,2 cm
Marlène Ouellet, 2016



PHOTO : MARLÈNE OUELLET

Appel des fidèles
Acrylique sur toile
101,6 x 101,6 cm
Marlène Ouellet, 2018

profondes habituellement refoulées ou recouvertes sous les images toutes faites. Le peintre s'enfonce en lui-même, met des couleurs, trace des lignes et comme malgré lui, des formes reconnaissables se tracent, il projette dans les taches le bien connu⁹. »

Je pars avec une intention profonde et mon geste s'arrête lorsque je vois apparaître cette intention. Par exemple, dans cette œuvre, mon intention de départ était de représenter l'église de mon village qui existe encore aujourd'hui. Je me suis laissée

Durant tout mon processus de recherche, j'ai travaillé dans mon atelier et je suis présentement à créer une œuvre qui représente la mémoire collective que je souhaite immortaliser. Mon esprit étant nourri par tous ces témoignages, le besoin de faire une œuvre représentative m'interpelle.

Aussi, je veux me compromettre en peignant sur un format plus grand. Je cherche à développer une attitude particulière en regard de la toile dans un corps à corps plus physique avec elle. Un échange s'établit dans mon geste libre posé sur cette toile de grand format. Il s'agit de me mettre à l'épreuve afin d'arriver à un geste encore plus grand et plus libérateur.

Maintenant, laissez-moi vous expliquer par quel mécanisme s'opère la représentation des images mentales pour en arriver à une œuvre abstraite. C'est à partir d'une citation du livre de Pierre Bertrand, *L'art et la vie*, que je vais vous décrire mon mécanisme de création. « La création se fait en tâtonnant, sans trop savoir ce que l'on fait. On tente de se mettre en état de disponibilité pour laisser monter les forces

guider par mes émotions, mon image mentale et mon geste. Une cloche qui sonne est apparue et j'ai tout arrêté à ce moment précis. Pour moi, l'œuvre est complète. Comme le dit Wassily Kandinsky, dans le livre *Du spirituel dans l'art*, « La valeur n'est pas esthétique. Une œuvre est bonne lorsqu'elle est apte à provoquer des vibrations de l'âme, puisque l'art est le langage de l'âme et que c'est le seul¹⁰. »

Attachement

Acrylique sur toile

76 x 76 cm

Marlène Ouellet, 2016

Ma recherche-crédation m'a amenée :

- à parcourir la mémoire au travers d'autres yeux que les miens;
- à rendre plus complètes et plus riches de sens mes créations;
- à ne plus peindre pour peindre.

Ma démarche artistique est maintenant consciente.

L'art est pour moi un moyen de prendre le relai et de transmettre les souvenirs qui sont restés gravés dans mon esprit et dans celui d'autres habitants, par le témoignage. Je travaille à partir d'images mentales, de paroles et de sentiments. Par mes œuvres, je souhaite raconter une histoire, teintée de bonheur ou de désespoir.

Comme le dit Pierre Soulages, « C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche¹¹. » Cette citation prend maintenant tout son sens et devient mon leitmotiv.



PHOTO : MARLÈNE OUELLET

« Très souvent, c'est lorsqu'on quitte un lieu qu'il vient à nous manquer, qu'il s'inscrit en creux au fond du cœur. Il est là, mon village. »

– Patrice Michaud

Pour ma part, l'art est au service de la transmission de la mémoire. Par l'abstraction, je veux honorer un passé toujours vivant, réanimer l'âme de mon village d'enfance dévasté.

Il y a en moi un appétit de peindre, en cela je me laisse guider par ma nécessité intérieure. Ce qui est différent maintenant, c'est que je sais que cette nécessité prend sa source dans des couches profondes de ma mémoire où se trouve une autre nécessité : celle d'immortaliser la mémoire collective d'un village, le mien, qui porte curieusement le nom appelant l'avenir...

« Très souvent, c'est lorsqu'on quitte un lieu qu'il vient à nous manquer, qu'il s'inscrit en creux au fond du cœur. Il est là, mon village¹². »



PHOTO : FONDATION DU PATRIMOINE DE SAINT-OCTAVE-DE-L'AVENIR



Suivre l'élan créateur pour franchir mes barrières

par Michelle Rochette

(Sifflement du vent)

(Appels) Michelle, Michelle, Michelle

Ce n'est pas le vent

Le vent qui t'appelle, petite Michelle

Ce n'est pas le vent

C'est la voix de tes élans¹

Suivre l'élan créateur pour franchir mes barrières. Quelles barrières? Pour aller où? Pour faire quoi? Et si je me trompais? Ou si j'avais enfin trouvé?

Élans pour oser dire, oser faire

Oser vivre ce que j'ai en dedans

Accepter d'être d'ombres et de lumières
Accepter d'être... moi? Tout simplement?

« Ça y est! Me voilà carrément imprégnée de ce qui monte en moi : un élan de vie, un de ceux que je veux concrétiser pour m'approcher du but, soit faire de l'art et m'en faire un art de vivre. »

– Michelle Rochette

Dernier colloque. Février 2016. Comme vous présentement, je suis assise dans cet amphithéâtre. J'écoute le parcours d'artistes et ce que dit Danielle Boutet, responsable du programme en étude de la pratique artistique (EPA), au sujet de la démarche artistique et du processus créateur. Ça y est! Me voilà carrément imprégnée de ce qui monte en moi : un élan de vie, un de ceux que je veux concrétiser pour m'approcher du but, soit faire de l'art et m'en faire un art de vivre. Telle est ma quête.

(Roulement de tambour) Palammmmmmm! Je suis acceptée au programme. Youpi! Je suis contente, vraiment contente. Quel cadeau!

C'est donc avec le désir de trouver ma démarche que je le débute en septembre 2016. Je souhaite semer pour récolter une manière de faire, soit une pratique artistique plus soutenue. À ma grande surprise, j'en ai recueilli et en cueille encore, aujourd'hui, une manière d'être ainsi qu'un net accès à mon imaginaire créatif. Merci la vie. Merci l'EPA. Merci chers « cohortartistes ».

Bon! Il a bien fallu que je le développe ce cadeau pour comprendre pourquoi moi, de nature travaillante et engagée lorsqu'il s'agit de répondre à des exigences professionnelles et familiales, je ne retrouve pas le même élan dans ma pratique artistique.

Est-ce que je me refuse ce bonheur? Ai-je peur de cet engagement-là? Est-ce que je manque d'ambition? de discipline? Ces questions me tenaillent depuis longtemps et sous un certain angle, je le pense un peu ... et parfois... pas mal même. Mais, au fond de moi, au fin fond de moi, il me paraît injuste de le penser.

Je me laisse porter.

Je m'encourage avec les mots de l'écrivain et scénariste Steven Pressfield, dans *The War of Art* (vus sur le site Internet de Matin Magique) : « Plus vous rencontrez de résistance, plus votre art / projet / entreprise est important pour vous - et vous ressentirez d'autant plus de gratification lorsque vous parviendrez à vos fins². » Pourquoi alors cette barrière et cette immense résistance?

C'est en réfléchissant à mon parcours des deux dernières années et surtout en m'activant dans le projet de recherche-crédation que je veux révélateur de mon propre élan créateur que des réponses se précisent. Je me retrouve dans un processus où je « m'art-thérapie ».

Dès la première session, je réalise que la pratique du dessin, même si elle me rend fière et



PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE



PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE

m'apporte une reconnaissance des autres, ne me satisfait plus. J'ai besoin d'autre chose. Le décor miniature réalisé dans une boîte de carton à la deuxième session me l'apportera, soit une profonde satisfaction lorsque je crée. Repérer et découper les images dans des revues, guidée par l'instinct de mon imaginaire, est un pur plaisir... une histoire se créant au fur et à mesure de ces trouvailles. Le philosophe Pierre Bertrand a écrit dans *La part d'ombre* : « Si nous aspirons à créer, ce n'est pas d'abord par désir de reconnaissance, mais par désir d'accomplissement³. » Je suis bien d'accord!



Lorsque je présente cette création au groupe, Louis Linteau de cette même cohorte me signale l'absence de porte; seules les fenêtres laissent en voir l'intérieur. Je suis surprise. Je n'avais même pas remarqué. Moi qui pensais être un livre ouvert, je réalise la grande distance qui me sépare de ma réalité intérieure.

La fabrication du décor dans cette boîte m'a tellement plu que je garde ce concept pour mon projet de recherche-crédation. En cours de route, l'idée de le créer dans une tête en 3D, la mienne, s'imposera. Par là, je veux ajouter à mes souvenirs d'enfant un bagage ludique et en vivre l'émerveillement. C'est donc sur cette base que commence mon projet de création retenant comme



PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE

consignes d'utiliser le matériel que j'ai sous la main, de favoriser l'élan créateur plutôt que la perfection et de respecter ce que je vivrai émotivement.

Inscrite à l'Atelier / Galerie Création Trace, j'apprends à manier la broche de cage de poule pour fabriquer la tête.

Au retour à la maison, j'y ajoute les bandelettes de papier. C'est non sans peine et sans peur de l'échec que je la réalise (la tête tombe, je suis toute collée, j'ai peur d'être obligée de recommencer. Je pleure de colère et de découragement... comme une enfant). Je ne pense pas être la seule à passer par ces étapes de frustrations, d'inquiétudes et de doutes qui font partie du processus créateur où, par exemple, ce que je pense génial





PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE

un jour est merdique le lendemain. Cette façon de réagir m'a quand même fait réaliser qu'il se passait quelque chose d'important.

J'en prends note et je continue.

Manquant de broche pour compléter le crâne, je laisse le trou figurant sur le côté gauche. Il servira d'ouverture pour regarder à l'intérieur. Oh! Une porte qui s'ouvre. Étrangement, je réalise plus tard que c'est exactement à ce même endroit que ma tête a cassé la vitre de la portière de ma voiture, lors d'un accident qui m'a éjectée plusieurs pieds plus loin dans la neige, sans séquelles physiques. Cet événement m'a confirmé ma place dans ce monde, moi qui parfois ressentais ne pas la mériter. À cette époque, je vivais avec beaucoup de culpabilité la séparation d'avec le père de mes enfants.



Cette observation me fait reconnaître également toute l'importance que j'accorde au sens des événements que la vie m'envoie.



J'avais imaginé que par ce trou, ainsi que par ceux des oreilles et des yeux, il serait possible de voir tourner un carrousel où petite Michelle habiterait différents décors (forêt enchantée, chambre pleine de poussins, maison dans un tronc d'arbre et balançoire

la projetant au gré de chauds vents et de rires). Faut dire que je suis une grande rêveuse. À ce sujet, Gaston Bachelard, autre philosophe, dans *La poétique de l'espace*, a écrit : « À ces images (en parlant des miniatures), il faut bien cependant accorder une certaine objectivité, du fait seul qu'elles reçoivent l'adhésion, voire l'intérêt, de nombreux rêveurs. On peut dire que ces maisons en miniature sont des objets faux pourvus d'une objectivité psychologique vraie⁴. »



PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE

Il faut dire aussi que le monde des miniatures me fascine! L'installation multimédia *Player Piano Waltz* de Graeme Patterson, artiste canadien, en est un exemple significatif. Devant son œuvre, un élan d'amour m'habite ainsi que la douleur d'en être exclue.

Je voudrais me faire petite et être à l'intérieur. J'écoute la valse qu'il a composée et qui joue à même ce piano mécanique. Des larmes venues de loin coulent chaudement. Toujours selon Bachelard, « il faut comprendre que dans la miniature les valeurs se condensent et s'enrichissent... Il faut dépasser la logique pour vivre ce qu'il y a de grand dans le petit⁵ ». Dans le nouveau décor de ma tête, je veux ressentir grandement la sécurité, la chaleur et la joie d'y vivre.

Finalement, cette idée étant trop complexe pour le temps dont je dispose, je décide de la conserver pour la réaliser ultérieurement. Je troque donc le carrousel pour un collage fait antérieurement et avec lequel je décore la paroi interne de la tête.

J'ai toujours l'intention de faire balancer petite Michelle dans celle-ci. À l'image de ma jeune enfance, je prévois ajouter celle de mes 60 ans.





PHOTO : MICHELLE ROCHETTE

Prenant conscience de l'ampleur de l'écart entre ce que j'ai vécu dans mon enfance et le moment présent, je suis alors envahie de tristesse et de l'impression d'être devant un mur.

Au long de ce parcours créatif et de certaines lectures, dont *Les Vilains Petits Canards* du neuropsychiatre Boris Cyrulnik qui parle de blessures et de traumatismes vécus par des enfants et de leur pouvoir de résilience, revoir mon enfance a réveillé mes blessures.

(Sifflement du vent)

Élans innocents de mes six ans

Vous étiez empreints d'amour

Vous avez récolté honte comme sentiment

Sans en comprendre les débours

Alors, petite Michelle, tu n'as osé dire, osé faire

Osé vivre ce que tu avais en dedans

Tu es devenue plus ombre que lumière

T'empêchant d'être entièrement toi, tout simplement!

Où s'en va ma recherche-crédation? Je vis avec cette histoire de mon enfance et quelques autres de mon passé depuis si longtemps. Je les croyais « affaires classées ». Ça a bien l'air que non!

Le mur tombe. Plus rien ne tient. Je ne vois plus les événements, LA VIE, MA VIE, de la même manière. Toute obligation envahissante ou étouffante devient des non-utiles. Je ressens alors le besoin impérieux de pendre soin de moi... maintenant. Je délaisse le projet et m'autorise les oui-nécessaires : sorties et activités de toute sorte,

marches dans la nature, et ce, tant et aussi longtemps que ne me reviendra pas le désir de poursuivre.

Je ne pensais vraiment pas en arriver là.

Je fais confiance à ce que je ressens et à ce qui s'installera.

Plus tard, je lis dans *L'ART à la rescousse du cœur et des silences* de Diane Lambin, artiste en arts visuels, un extrait de l'entretien avec la psychanalyste Françoise Aline Cloutier qui me reconforte. Voici ce qu'elle exprime : « L'expression de la tristesse n'est pas toujours bien accueillie, elle est même dévalorisée. Nous devons sourire, être de bonne humeur, nous amuser, profiter de la vie, elle est si courte, entend-on souvent... On se fait offrir jugement et solution, bousculade et échéancier... Nous sommes incités à performer sans relâche, comme des dieux⁶. »

Ce qui s'est installé... ça en valait vraiment la peine... c'est que j'ai compris, mais surtout, surtout RESENTI au fond de moi, au fin fond de moi, ce qui est juste de penser : non, je n'étais pas responsable des gestes posés, de ce qui m'était arrivé dans ces histoires, car j'avais expliqué mes intentions, questionné les leurs. Ils m'avaient répondu de leur faire confiance... mais eux, sans scrupules et malhonnêtes, s'en sont foutus.

L'expérience de cette recherche-crédation vient de m'enlever le poids énorme de la culpabilité.

Tout au long de ces deux années, m'affranchir de mon bourreau (ce qui est spontanément ressorti comme mon métier intime... faut le faire!) qui me gardait honteuse et coupable m'a aussi allégée. De très difficile au début, c'est devenu peu à peu et demeure plus facile... parce qu'il y a un espace qui se crée et que j'aime... je me réapproprie mon existence.



PHOTOS : MICHELLE ROCHETTE

Bourreau,
 Tu auras été un mal nécessaire,
 non pas que je souhaite ton retour,
 mais parce que je sais
 que pour m'en sortir,
 il a fallu que je t'accepte.
 J'ai ainsi appris à mieux m'aimer.
 Merci, p'tit maudit!
 XX, Michelle



J'ai aussi compris les différents bienfaits et exigences que l'art me fait vivre, selon la discipline. Tandis que le dessin me donne une image positive de moi parce que je me sens appréciée et valorisée par la précision du rendu, ou que la création d'une miniature exigeant plus de temps et de réflexion m'aide à m'accomplir, le chant et la danse, quant à eux, répondent à des élans viscéraux qui me demandent moins d'efforts, pour ne pas dire pas d'efforts. Je comprends alors l'importance de la spontanéité et de la gratification des performances qui m'animent et m'énergisent. Pour moi, créer est comme l'amour. Ça ne se commande pas, ça se vit.

La miniature me fascinera probablement toujours autant. Mais non plus parce que je vivrai le grand dans le petit, en condensé, mais plutôt le petit dans le grand, en expansion.

Je crois donc avoir enfin trouvé et je ne crois pas me tromper en disant que finalement, mon plus grand désir n'est pas de faire de l'art. Mon plus grand désir est d'être. Être Michelle et vivre la vie. Maintenant. Pleinement. L'art sera un moyen, mais plus le but.

J'ai ressenti cette expansion, comme une lumière et une libération.

La calotte de ma tête s'est soulevée.

J'ai aidé petite Michelle à en sortir.

Nous nous sommes balancées
au gré de chauds vents et de rires.





Les rencontres nécessaires





PHOTO : JULIE MORIN

Avec les yeux de l'autre : regard croisé sur ma pratique artistique

par Johanne Maheux

À toi qui regardes, vois-tu comme moi? Vois-tu ce moment si banal et si singulier à la fois? Vois-tu dans ce lieu toute l'intensité de ce qui s'y déroule? Vois-tu ces magnifiques bruns du mois de novembre? Vois-tu ce que je vois quand je regarde le monde?

J'ai 16 ans et c'est dans la chambre bleue que j'occupe à la suite du décès de mon jeune frère, cette chambre qui me sert de refuge, que tout commence. C'est là que je rêve de sauver le monde et que je dessine pour la première fois les prostituées de Toulouse Lautrec. Si je ne suis pas artiste, je serai travailleuse sociale. Mais pourquoi faut-il choisir?

Dessin de maternelle
Gouache sur papier, 30 x 40 cm
Johanne Maheux, 1969



PHOTO : JOHANNE MAHEUX



Le vieil homme
Huile sur toile
46 x 36 cm
Johanne Maheux, 1990

À 20 ans, je peins déjà les itinérants que je m'imagine, le visage des vieillards et la détresse des êtres humains. À cette époque, je voulais déranger, j'avais l'impression que moi seule pouvais voir cette misère et que je devais en faire quelque chose.

Après avoir fait mes études en service social, je travaille dans mon domaine tout en continuant de créer des œuvres plus ou moins empreintes de cet idéal qui caractérisait ma jeunesse.

Comme le dit Pierre Bertrand, philosophe, dans *L'Art et la vie* : « C'est l'acte même de créer qui donne un sens à la vie et non pas l'objet créé, aussi beau, sublime et génial soit-il¹. »



Breaktime
Pastel à l'huile sur carton velours
13 x 41 cm
Johanne Maheux, 2002

Puis, à 40 ans, je décide d'entreprendre un long périple artistique qui me mena à la rencontre de 365 femmes unies pour la cause du cancer du sein. Au fil de ces rencontres où j'ai peint ces femmes, je réalise que ce processus est aussi important que l'œuvre finale. Je ne le sais pas encore, mais ce projet aura un impact important sur ma vision des choses par la suite, car après, il y a comme une sorte de vide qui s'installe.

Fascinée par les peintres Hopper, Lemieux, Muhlstock... ceux pour qui la vie, si ordinaire soit-elle, fait du sens, je crée dans le même esprit.



PHOTO : LYNDIA GAGNON

De symposium en symposium, d'exposition en événement de toutes sortes, je poursuis ensuite une recherche de sens jusqu'à mon inscription à ce programme sur l'étude de la pratique artistique.

Ce que je fais est-il utile? Est-ce que mes œuvres disent quelque chose d'intéressant, de dérangeant, de saisissant, de touchant? Y a-t-il trop d'images dans ce monde?

Peut-on produire quelque chose qui ne soit pas qu'une image de plus?

Malgré l'apparente indifférence, qu'en est-il au juste? Car au-delà de mon besoin viscéral de créer, il y a ce quelque chose dans le regard du spectateur qui m'importe. Mais il y a aussi ce quelque chose dans la rencontre à travers l'art qui m'intéresse.

Joëlle Tremblay, artiste œuvrant dans la communauté, dit que « la rencontre avec les gens inspire la pratique solitaire et que la pratique solitaire inspire ce qui se passe avec les personnes² ».

Alors, à travers des expériences s'inspirant en partie des méthodes de l'enquête menée en recherche qualitative, j'ai voulu vérifier si le fait de créer un contact plus intime ou inhabituel avec le spectateur pouvait faire une différence dans la réception de l'œuvre.

– Monsieur, Madame...

– Que dites-vous à la vue d'une œuvre d'art?



Portraits de la série
Femme un jour, femme toujours
Pastels à l'huile sur cartons velours
10 x 10 cm (chacun)
Johanne Maheux, 2006-2011

(Page ci-contre en haut à dr.)
Travailleuses
Pastel à l'huile sur carton velours
36 x 30 cm
Johanne Maheux, 1997

(Page ci-contre en bas à dr.)
Johanne Maheux dans son atelier avec Martyne au cours de la réalisation de son projet ***Femme un jour, femme toujours***.



PHOTOS : JOHANNINE MAHEUX



- Rien!
- Et pourquoi?
- Parce que je pourrais me tromper, je n’y connais rien.

C’est ce type de commentaires que j’ai reçus au début de cette expérience. Je vais maintenant vous présenter le déroulement de quatre expériences menées dans des contextes et des lieux différents. J’ai donc utilisé quelques œuvres de différentes séries produites dans les cinq dernières années et je les ai présentées sans aucune information sur celles-ci.

1. Les gens du Rappel

Selon Joëlle Tremblay³, il est stratégique d’établir une relation avec les personnes rencontrées dans les lieux investis par l’art, que ce soit le spectateur ou le participant à une œuvre. Pour elle, l’art se déplace au cœur de la société et crée du lien social entre les différents acteurs. Elle dit aussi que la première condition qui permet de tisser des liens est le désir réel de rencontre.



PHOTO : JOHANNE MAHEUX

C’est ce que j’ai tenté de faire avec le groupe du Rappel. Le Rappel est un lieu de rencontre en santé mentale où chaque jour des personnes atteintes de troubles sévères se rencontrent. Ils participent à différentes

(Page ci-contre)

1. *Terminus*

Acrylique sur toile

60 x 60 cm

Johanne Maheux, 2015

2. *Surtout ne m’oublie pas*

Acrylique sur toile

60 x 60 cm

Johanne Maheux, 2017

3. *Les citadins*

Acrylique sur toile

30 x 30 cm

Johanne Maheux, 2015

4. *La manufacture*

Acrylique sur toile

46 x 36 cm

Johanne Maheux, 2016

5. *La pause*

Acrylique sur toile

30 x 30 cm

Johanne Maheux, 2017

6. *Peu importe le temps*

Acrylique sur toile

60 x 60 cm

Johanne Maheux, 2015

7. *Carpe Diem*

Acrylique sur toile

102 x 102 cm

Johanne Maheux, 2016

(À g.)

Projet de création de signets avec le groupe du Rappel à Saint-Georges-de-Beauce en 2018.



Christian et Paulin à leur vernissage au Centre d'art de Saint-Georges-de-Beauce en 2018.

activités d'animation dont les cours d'arts plastiques. Afin de m'intégrer au groupe, je me suis proposée au professeur pour faire d'abord une démo et à partir de cette rencontre, j'ai suggéré de revenir pour faire un projet avec eux. Comme les astres sont parfois bien alignés, on m'apprend que le Rappel fête son 25^e anniversaire de fondation sous le thème de la différence. Pour ce, les personnes participeront à une activité nationale qui s'appelle « À livre ouvert ».

Après discussion avec eux, il a été décidé de faire des signets à vendre lors de cette journée pour le financement d'activités artistiques. Faire de l'art qui sert à quelque chose, pour une bonne cause.

Cette aventure a duré six semaines où j'ai côtoyé ce groupe, j'ai assisté à certaines de leurs activités dont un vernissage et où je crois avoir réussi à créer un lien.

Cela s'est terminé par une rencontre où j'ai apporté mes œuvres. Ils se sont exprimés sur ce que celles-ci évoquaient pour eux et semblaient même assez à l'aise malgré qu'on m'ait signifié que je ne devais pas avoir trop d'attentes. Ils avaient quelque chose à dire sur mes œuvres et ce qu'ils avaient à dire était pertinent.

Voici quelques commentaires reçus :

« une montagne de difficultés, les idées noires, le temps maussade, la dépression, la recherche de quelque chose, les âmes en peine, l'attente, l'insécurité, la solitude, il fait froid... »;

mais aussi : « la protection par la clôture, le regard vers l'avenir, l'espoir, le refuge, le lever du soleil et le soleil couchant, c'est chaud, c'est beau ».

Le jour de l'activité du livre ouvert, nous avons pris cette photo de groupe et on m'a dit : « merci ». J'ai compris que l'œuvre, c'était aussi ce temps que j'avais passé avec eux. Et je crois que c'est de cela dont parle Suzanne Boisvert, artiste dans la communauté, dans son mémoire de maîtrise *Créer, penser et aimer sans réserve*.

2. Les médias sociaux

Je suis de celles qui croient que les médias sociaux sont capables du meilleur et du pire au même titre que tous les autres médias. Bien que je les utilise depuis un certain temps, je n'avais jamais vraiment posé de questions ouvertes sur mes œuvres. Pendant six semaines, j'y ai publié une œuvre. Pour la première fois, j'ai demandé aux gens de m'écrire quelques mots sur leur perception de l'œuvre. Ce que j'ai reçu est une source d'information inestimable pour la poursuite de mon travail.

Plus de 90 personnes différentes ont répondu à l'appel pour près de 200 commentaires. La question n'était pas d'évaluer la qualité ou l'intérêt de l'œuvre mais plutôt de dire ce qu'ils percevaient ou ressentaient face à l'œuvre. Certains ont laissé libre cours à leur créativité en m'écrivant des poèmes magnifiques qui en disent long sur la réception de l'œuvre.



Groupe participant au projet de signets du groupe d'entraide Le Rappel à Saint-Georges-de-Beauce en 2018.



PHOTOS : JOHANNE MAHEUX

Lors de l'exposition *L'art en soi* présentée à la Villa Bagatelle à Québec en 2015, Dany Quine, historien de l'art et Simon Grondin, psychologue, distinguent quatre principaux phénomènes dans la perception et l'appréciation des œuvres : « phénomènes perceptuels, affectifs ou émotionnels, en lien avec la connaissance, et en lien avec des facteurs culturels⁴ ».

« [...] contempler une œuvre d'art est un acte révolutionnaire [...] »

– Louise Sanfaçon

À la lumière des commentaires reçus, j'ai pu constater que mes œuvres touchent principalement des phénomènes d'ordre affectif et émotionnel et parfois liés à des facteurs culturels. Il est possible que l'état d'esprit ou le contexte dans lequel se trouve le spectateur change aussi son expérience. De même, serait-il possible que le spectateur virtuel, dans l'anonymat, soit plus enclin à exprimer son opinion face à une œuvre. Le temps disponible pourrait aussi être un facteur ainsi que le fait de n'avoir qu'une œuvre à la fois à regarder.

Louise Sanfaçon, historienne de l'art, dit que « contempler une œuvre d'art est un acte révolutionnaire [...] ».

Selon elle, « [...] l'œuvre d'art et plus particulièrement un tableau, est déjà physiquement immobile et silencieux par sa nature. Il s'agit de l'invention la plus propice

à l'arrêt du temps, l'objet le plus éloquent que nous ayons créé pour un acte qui semble aujourd'hui devenu presque impossible, voire suspect et subversif; la contemplation⁵. »

3. Mon expérience dans une ressource d'hébergement pour personnes âgées

Premier jour

Je suis installée dans une entrée de circulation à ma demande. Je peins en direct et j'expose un tableau. Les gens sont réservés, passent rapidement. Je suis un oiseau rare et je crois que je ne me suis jamais sentie aussi mal à l'aise. Certains me disent que c'est beau, mais quand je demande pourquoi, les gens dévient la conversation ou me disent ne pas savoir. Plusieurs s'intéressent à la qualité technique : « Combien de temps pour faire? Comment et avec quoi? ». Rien à propos du sujet ou du ressenti.

Deuxième jour

Je m'installe à une table avec des papiers et des crayons. J'expose un tableau différent de celui d'hier, juste pour voir. J'offre aux gens qui passent de s'asseoir un moment et de dessiner avec moi. Une seule personne accepte. Les autres ont peur de ne pas être capables. On leur a dit qu'il fallait être bon en dessin pour dessiner. Quelques-uns me disent qu'ils ont déjà créé mais ne le font plus. Les problèmes et la maladie les ont amenés à laisser tomber. Serait-ce aussi la raison de leur manque de mots? Voilà une hypothèse à considérer, car toujours rien en ce qui concerne le regard sur mon œuvre.

Troisième jour

En arrivant, quelqu'un me dit, « Bonjour Picasso! » On commence à s'habituer à ma présence, on s'arrête un peu plus, on me parle de tout et de rien. J'expose toujours un tableau, un nouveau. Comme je dessine, une dame m'offre de me servir de modèle.

PHOTO : JOHANNE MAHEUX



Portrait de Mme Paulette
Pastel à l'huile
sur papier Canson
30 x 30 cm
Johanne Maheux, 2018



PHOTO : JULIE MORIN

Rencontre avec une classe de 4^e secondaire à la polyvalente de Saint-Georges en 2018.

groupe de 4^e secondaire. Avec l'aide du professeur en art, environ une centaine de jeunes de 15 et 16 ans ont répondu à un questionnaire sur leur perception de trois de mes œuvres. Le matériel recueilli aurait pu à lui seul faire l'objet de cette recherche. Ce que je retire de cette expérience est que sous leur apparente nonchalance ou indifférence, leurs commentaires démontrent une grande sensibilité et je crois que leur perception est vraiment influencée par leur vécu personnel. Par contre, ici, ce n'est pas le temps que j'ai passé en leur présence qui a influencé le regard, mais probablement le temps permis qu'il ont eu pour y réfléchir.

Rencontre avec une classe de 2^e année

Cette expérience fut la partie la plus ludique de cette recherche. Une petite heure passée en leur compagnie, un peu comme la cerise sur le « sundae » pour terminer

Je m'exécute avec plaisir, on me regarde travailler, et comme je suis capable, je commence à être digne d'intérêt.

Si mes œuvres laissent indifférent, je crois que ma présence elle, commence à faire une différence. L'éducatrice en loisir me demande si j'accepterais d'organiser une activité artistique avec elle. Et si j'arrivais à créer ce lien? Et si c'était cela la bonne chose à faire? J'accepte avec plaisir!

4. L'école

Rencontre avec des groupes de 4^e secondaire

en beauté. Dans cette classe, l'aura de l'œuvre et de l'artiste est importante. Les enfants voient beaucoup de choses et voient des choses que les grands ne voient pas.

Cette recherche est porteuse d'espoir pour moi et pour les autres artistes, car je sais maintenant que malgré l'apparente indifférence, il est encore possible de toucher si on prend le temps qu'il faut pour le faire.

Bernard Émond, cinéaste, écrit dans son livre intitulé *Il y a trop d'images* : « [...] car les œuvres ont besoin de nous. Il ne manque pas de livres et de films oubliés sur les rayons des bibliothèques ou dans les voûtes de cinémathèques. Une livre qu'on ne lit pas, un film qu'on ne voit plus n'existent pas. Mais il suffit qu'un spectateur retrouve le fil perdu de la conversation avec une œuvre pour qu'elle reprenne vie⁶. »

Y a-t-il trop d'images? Comment faire quelque chose qui ne soit pas qu'une image de plus?

D'après Bernard Émond, « résister est ce qu'on doit faire pour ne pas tomber dans le cynisme⁷. »

Rencontre avec une classe
de 2^e année à l'école Lacroix
de Saint-Georges-de-Beauce en 2018.

PHOTO : GUYLAINE JACQUES



Overtime

Acrylique sur toile, 30 x 90 cm
Johanne Maheux, 2017

« Madame, vous avez oublié de
mettre le bouton du téléphone »

Être là sans y être
Paule Pintal, 2018



PHOTO : PAULE PINTAL

Le vêtement donnant forme au corps et abritant l'errance au sein d'une pratique artistique

par Paule Pintal

En guise d'introduction à cette communication, voici une citation de Philippe Filliot (abrégé d'arts plastiques, professeur de yoga, docteur en science de l'éducation à l'université de Paris VIII) :

« Une mise en ordre de soi-même et des choses est indispensable à une pratique artistique cohérente, au sens plein du mot, c'est-à-dire qui unifie l'être et le réel¹. »

Ce programme d'étude de la pratique artistique m'a justement permis de procéder à une certaine mise en ordre de ma pratique artistique et également de moi-même. J'ai emprunté le chemin de l'introspection, de la réflexion, de même que celui du savoir et de la connaissance, ce qui me permet de vous livrer les réflexions que je me fais à propos de ma pratique artistique, celles-ci appuyées par les pensées de chercheurs, de philosophes, de même que de celles formulées par

« Une mise en ordre de soi-même et des choses est indispensable à une pratique artistique cohérente, au sens plein du mot, c'est-à-dire qui unifie l'être et le réel. »

– Philippe Filliot



PHOTO : PAULE PINTAL

Entre-deux

Acrylique et technique mixte
sur panneau de bois
62 x 53,3 cm
Paule Pintal, 2018

des artistes en arts visuels ayant traité du sujet qui me préoccupe, soit du vêtement associé à l'errance.

Je ne savais pas trop où ce projet recherche-crédation me conduirait. Je suis maintenant impressionnée de constater que d'y plonger ait pu faire remonter autant de souvenirs enfouis.

Vu une existence, sans cesse en adaptation, ayant pour cause de nombreux déménagements, plusieurs souvenirs m'ont échappé, d'en voir ainsi certains renaître paraît invraisemblable.

Mon regard sur le monde s'est porté sur des sols à défricher que j'ai trop vite délaissés, ce qui me donne cette impression d'avoir été absente de ma vie.

Zaineb Hamidi (psychologue, psychanalyste, psychothérapeute) convient que « l'errance psychique naît de l'imprévisible du Réel, le sujet doit revisiter, déconstruire et restructurer son système représentationnel en remaniant les repères intrapsychiques et ancrages identitaires qui le régissaient jusqu'alors. [...] C'est lorsque le corps n'est plus engagé dans une NÉCESSITÉ de mouvance (intuitive ou pulsionnelle), que l'activité de penser peut alors se développer². »

Si nous pouvons bien parler que de ce que l'on connaît, je suis en mesure de traiter de ce sujet de recherche avec un certain recul et une curiosité à plonger dans l'inconnu. Car une vie en mouvement laisse son empreinte et cela se reconnaît dans ma pratique artistique qui se présente imprévisible dans sa forme. Les thèmes de l'absence, de la solitude ainsi que la présence d'une certaine dimension dramatique sont souvent présents et s'expriment de très variables manières.

C'est dans cet esprit que je présente cette réflexion liée au vêtement dans le but d'en faire lien avec l'errance. J'ai cherché à trouver des artistes en arts visuels inspirants, qui ont exploré des sujets similaires aux miens. J'ai retenu le travail de Betty Goodwin, Frida Kahlo, Yannick De Serre, Maryla Sobek et Kiki Smith. Ces artistes ont tous travaillé sur le vêtement en lui attribuant une charge émotive.

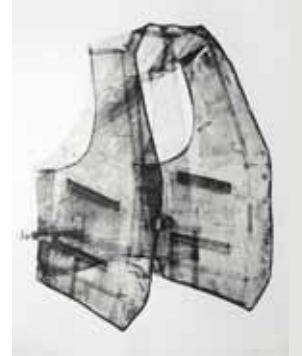


À titre d'exemple, cette œuvre de Betty Goodwin issue de sa série *Les vestes* nous place devant l'absence des corps. Son œuvre a par ailleurs, toujours été remplie de toutes sortes de tragédies, de fragilité humaine et d'une véritable angoisse inépuisable³.

Frida Kahlo a joué de sa propre image comme d'un véritable langage. Les vêtements dans lesquels elle se représente sont l'expression d'un choix délibéré et signifiant. Ses toiles sont empreintes de culture mexicaine; elle insiste pour dire que ce qu'elle a représenté était sa réalité.

Diego Rivera dit de son œuvre « qu'elle est dure comme l'acier, fragile et fine comme les ailes du papillon, aimable comme un joli sourire et atroce comme l'amertume⁴. »

Quant à Yannick De Serre, le vêtement est pour lui un mur. Son obsession visuelle est : l'autoportrait, les tensions par l'absence, le rejet social et la solitude. Il s'interroge sur le rapport entre le vêtement et la peinture. Pour lui, le vêtement est « comme une seconde peau, c'est une représentation de nous-mêmes⁵. »



Veste n° 2
Eau-forte, 66 x 50,8 cm
Betty Goodwin, 1970

Les deux Frida (à g.)
Huile sur toile
173 x 173,5 cm
Frida Kahlo, 1939

Sans titre
Projet *Lost and Found*, Centre
d'Art Sagamie, Chicoutimi
Impression de jet d'encre et
graphite sur papier sans acide
30 x 28 cm
Yannick De Serre



PHOTO : YANNICK DE SERRE



PHOTO : NORMAND RAJOITE

L'exposition Taller :
objet-vêtement
Robe cathédrale,
l'art prêt-à-porter
Maryla Sobek

Dans le projet *Lost and Found*, un aspect de sa recherche tenait à démontrer que c'est à travers l'épuration et les vides omniprésents que l'image se reconstruit.

Maryla Sobek, architecte et designer, désire accorder un sens d'habitat au vêtement, donnant une structure réelle contrant l'errance. Ses vêtements sont conçus comme des plans de maison. Elle dit que « le vêtement, comme l'objet architectural, doit répondre à trois fonctions : parure, protection, pudeur⁶. »

Tous ces artistes s'accordent sur le fait que le vêtement donne forme au corps, qu'il y soit représenté ou non. Il en émerge par les matières utilisées, fragilité ou pérennité et une symbolique d'habitat identitaire, constant, rassurant ou contraignant.

Aussi, ce que nous taisons ou avouons sous ces couches de tissus, sous ces objets ouvragés, nous lie ou nous distancie au regard de l'Autre.

Dans une perspective scripturaire et, comme il se trouve une source à toutes choses, il m'apparaît important de mentionner que les premiers humains, une fois devenus conscients de l'existence du mal, ont cherché à cacher leur nudité. Dieu s'est alors chargé de les vêtir de peau de bête.

Du fait, ils sont devenus les premières personnes à vivre l'exil.

Cette charge spirituelle allouée à ce vêtement de peau a intéressé des artistes en arts visuels, dont Kiki Smith, Yannick De Serre.

Kiki Smith « s'interroge sur ce qui peut relier l'homme, ou plus précisément chez elle, la femme et



(À dr.)
The Muybridge's Horse
Kiki Smith

l'animal. Dans ces œuvres, le poil voyage, recouvre alternativement ou simultanément bêtes et figures féminines⁷. » Elle crée un lien quasi affectif ou identitaire avec l'animal jusqu'à la métamorphose. Ces œuvres illustrent bien la dualité entre esprit et corps.



Yannick De Serre, vu précédemment, a utilisé la fourrure dans sa pratique artistique pour représenter la dualité animal/humain, établissant une « dramaturgie ensorcelante et parfois morbide⁸. »

Les philosophes, Roland Barthes et Marie Schiele, nous donnent leur définition du vêtement comme étant davantage que l'objet travaillé. Roland Barthes nous dit : « que ce rien, ouvragé à même le corps, habille non le corps, mais une nudité plus intime que celle que le corps avoue ». Il est « le vestibule de l'intimité, il est à la fois notre vitrine et notre gardien, nous révèle et constitue un rempart⁹ ».

Alors que pour Marie Schiele, le vêtement est « un terrain d'expérimentation de la pensée, toujours mobile, toujours inquiète ». Elle a une fascination concernant



PHOTO : YANNICK DE SERRE

The deer mocks-me

Encre, graphite et fourrure sur carton sans acide, 50,8 x 30,5 cm
Yannick De Serre (coll. privée)

1773-2013, 2013 (à g.)

Crayons de couleur, graphite, huile et laque sur papier
42 x 29,7 cm
Elly Strick



PHOTOS : PAULE PINTAL

Les cerfs-volants

Acrylique et technique mixte sur papier Fabriano
28,5 x 49 cm
Paule Pintal, 2009

Naufragée du désert

Acrylique et technique mixte sur papier Fabriano
Paule Pintal, 2009
(coll. privée)



Les mots cachés

Aquarelle et technique mixte
sur papier Saint-Armand

57 x 77,5 cm

Paule Pital, 2016

moments le carré enferme le sujet représentant bien un lieu métaphorique où il peut se réfugier, ou s'y absenter.

Zaineb Hamidi dit de l'errance que celle-ci naît de « l'imprévisible du réel et chez certains d'une difficulté, voire d'une incapacité à trouver manière de l'habiter. Le sujet ne se sent plus en phase avec ses mondes interne et externe, jusqu'à essayer de se fuir ou tenter de se retrouver dans les méandres de son être¹¹ ».

J'ai pu observer que le vêtement donne une apparence à l'errance, une visibilité qui semble réelle, qui propose une structure solide. Il donne forme et épouse le corps; par sa constance, sa nécessité, il matérialise l'errance.

(À dr.)

Ne plus savoir

Aquarelle et technique
mixte sur bois

61 x 61 cm

Paule Pital, 2015



PHOTOS : PAULE PITAL

« la fabrication de l'apparence, [...] sur cette façon qu'a l'homme d'être l'artisan de ses métamorphoses¹⁰ ».

Il a ses replis, ses déchirures, son usure, ses taches, ses secrets, il se lie à la personne qui le porte; parure ou mur?

Dans ma pratique, lorsque se trouve le vêtement, il apparaît parfois de manière loufoque. En d'autres temps, certaines parties du corps s'effacent laissant le regard sur un vide, une absence, une douleur.

Du fait que le personnage, présent dans mes images, évolue le plus souvent dans des non-lieux, cela présage une absence de repère physique, toutefois à certains



Bien des récits de vie se racontent sous les dessous de l'apparence.

Dans ma pratique artistique, la poïétique se voit par les divers matériaux utilisés, j'explore diverses techniques, le papier dans sa transparence me permet de déjouer le temps en superposant le présent sur le passé. Je joue avec le collage, les impressions, l'aquarelle, le transfert d'image; je déchire, superpose les papiers, créant ainsi un espace sur lequel le sujet évoluera vers une lecture esthétique.

Compte tenu du fait que j'ai vécu une sorte de carence de la gent humaine parce que j'étais toujours en mouvement, le personnage est très présent dans ma pratique, je le place en différents contextes me créant ainsi un rapport à l'Autre. De cette façon, nous cheminons, le personnage et moi, ensemble.

En d'autres temps ce sera une situation, une réalité sociale, une lecture, le visionnement d'un film qui me conduira à la création, ou encore, l'image s'imposera d'elle-même pour naître lors du processus créateur. La véritable rencontre de l'artiste et de son œuvre se produit lorsque celle-ci devient autonome.



PHOTOS : PAULE PINTAL

Correspondance

Aquarelle et technique mixte sur bois
61 x 61 cm
Paule Pintal, 2015

(Ci-dessous, à g.)

L'itinérante du métro Papineau

Technique mixte
31,7 x 30,5 cm
Paule Pintal, 1994-2017

(Ci-dessous, à dr.)

Au nom des leurs

Pastel sec
et technique mixte
25,3 x 33,5 cm
Paule Pintal, 2017





PHOTOS : PAULE PINTAL



Apparence

Tissus et rembourrage
en polyester
66 x 56 cm
Paule Pintal, 2018

(À dr.)

Habitat inhabité

Aquarelle et technique
mixte sur bois
61 x 122 cm
Paule Pintal

Mes images sont mes mots, elles sont autobiographiques, je m'y reconnais et y trouve un écho.

Avant de vous présenter le corpus d'œuvres qui clôturé ce programme d'EPA, je cite cette pensée de Jean Girel tirée de son livre *La sagesse du potier* : une « œuvre mérite de vivre si elle a traversé avec succès toutes les épreuves que son créateur a imaginées, mais cela ne suffit pas, elle doit naître aussi avec quelque chose de plus, que son auteur n'attendait pas¹². »

En ce corpus d'œuvres, j'ai usé de plusieurs techniques, de tissus à l'argile, de l'argile aux papiers, des papiers à l'œuvre 3D, de l'œuvre 3D à la photographie et je me suis dit que la mouvance et ce désir d'explorer seront sans doute toujours là.



PHOTO : PAULE PINTAL

Situé dans le temps, ce sujet de recherche-crédation a sa place et j'aimerais lui donner une suite : le revoir en présence d'autres personnes dans l'esprit d'une cocréation suscitant l'échange, voire une rencontre avec l'Autre.

L'image performance et un concept photographique pourraient, conjointement ou indépendamment devenir une avenue à explorer.

Errance

Image 3D, technique mixte
26,6 x 61,5 x 10 cm
Paule Pintal, 2018



PHOTOS : PAULE PINTAL



À ce jour, mon questionnement est :

En voie de sédentarisation, quelle direction prendra ma pratique artistique?

Comment elle et moi, vivrons-nous cet état de permanence et que produira-t-elle au sein de mon travail?

Quel chemin vais-je prendre afin de diffuser le résultat de ma pratique ayant une vue sur la rencontre de l'autre?

Je conclus en disant que je quitte cette formation enrichie, non seulement intellectuellement, et en possession d'outils alliant recherche et pratique, mais de cette rencontre avec des personnes exceptionnelles, d'une grande humanité et je rends gloire à Dieu pour cela.

(Page ci-contre, à g.)

Être là sans y être

Photographie, image
performance

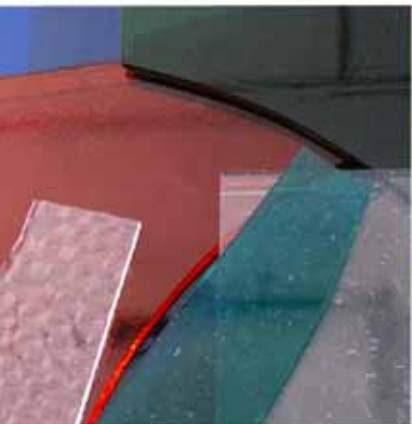
Paule Pintal, 2018

(Page ci-contre, à dr.)

Revenir à la maison

Concept photographique,
installation

Paule Pintal, 2018



PHOTOS : LOUISE VACHON

Éloge aux savoir-faire des femmes de mon enfance : explorer la matière, du textile au verre

par Louise Vachon

Au cours des deux dernières années, ma participation au programme d'étude de la pratique artistique m'a non seulement permis de faire le point sur ma propre pratique, pratique multidisciplinaire qui s'articule principalement en installation, mais aussi amenée à la rencontre de ce qui m'anime en tant qu'artiste : la matière et son utilisation avec des techniques que je maîtrise.

Voici deux exemples qui le démontrent :

Dans le cadre du cours Sculptural I (de mon baccalauréat), où il fallait partir d'une image et réaliser un objet en trois dimensions; j'ai choisi l'une des gouaches de la série *Nu Bleu* de Matisse et j'ai cousu du tissu pour recouvrir une structure faite de styromousse et de molleton afin d'en faire une sculpture.

Poupoune et Doudoune

Styromousse, bourre
de polyester et tissus
90 x 60 x 30 cm
Louise Vachon, 2008



PHOTO : LOUISE VACHON



Pris au piège
Fil de laiton croché
Dimensions variables
Louise Vachon, 2012

Contenu de mon coffre
à souvenirs : courtepointe,
vêtements de poupées,
broderies Hardanger
et ruban de frivolité.

Intention de recherche-création

Lors de la première rencontre de janvier, je n'avais aucune idée de mon intention de recherche. Ce n'est qu'au retour, le dimanche matin, qu'au petit-déjeuner j'ai été prise d'un véritable saisissement créateur lorsqu'un court extrait du roman *Captive* de Margaret Atwood est remonté à ma mémoire et tout d'un coup, les yeux brillants, je venais de repérer le filon à suivre.

J'allais créer une installation qui mettrait en relation des techniques artisanales reconnaissables, mais avec des matières différentes, des matières qui pourraient être exposées aux intempéries dans mon jardin.

Je concentrerais ma recherche sur l'étude puis l'exploration des savoir-faire liés aux créations textiles réalisées par les femmes de mon enfance, en fait, aux premières textures qui m'ont procuré un plaisir sensoriel : les tapis, les dentelles et la courtepointe.

Il me fallait donc découvrir l'essence des créations textiles que j'avais choisi de présenter dans mon installation *in situ* afin de pouvoir en reproduire ou imiter les textures ou l'apparence avec du verre et des plantes.



PHOTOS : LOUISE VACHON

Pour concrétiser ma recherche, je suis passée par la bibliothèque. Une citation de Mylène Salvador tirée de *La Sagesse de la dentellière* décrit bien l'importance de la recherche livresque au sein d'une recherche *a priori* artistique et manuelle :

« Je revendique a contrario la nécessité du savoir comme du savoir-faire. Passer par la connaissance – voir avec sa tête – permet d'apprendre à regarder, à ouvrir son regard. Sans cette connaissance, on voit moins et moins bien¹. »

Le verre comme matériau

Depuis quelques années, le verre est la matière que je privilégie. La matière qui devient matériau lorsqu'on l'utilise pour l'intégrer à une œuvre. Je l'utilise avec différentes techniques : vitrail, mosaïque et depuis peu, thermofusion.

Mais aussi comme matériau brut pour les textures ou couleurs qu'il possède; tel qu'utilisé dans cette mini-installation *À tout vent* réalisée en 2017 dans le cadre du cours Fondements de la pratique en art.



PHOTO : LOUISE VACHON, 10 MARS 2016

Après avoir assisté à une conférence et visité les jardins de Dale Chihuly à Seattle, j'ai compris que cette matière est très résistante et qu'elle peut être utilisée à l'extérieur et subir les intempéries liées à nos climats nordiques.



À tout vent

Caissettes d'huîtres, verre, roches, tissu, bois, tige de métal
Dimensions variables
Louise Vachon, 2017

(À g.)
Chihuly Garden and Glass
Seattle



La petite chambre (ci-dessus)
Métal, bois, verre, béton, gazon
synthétique
30 x 30 x 20 cm
Louise Vachon, 2018

La maquette

Dans le but de valider si mon intention de recherche tenait la route, j'ai fabriqué une maquette de mon triptyque spatial. Selon Étienne Souriau : « La maquette est la première ébauche d'une sculpture, en petit, dans une matière assez plastique pour se travailler avec les mains ; elle sert surtout à matérialiser une idée d'ensemble². »

J'ai choisi de faire la mienne, à une échelle de 1/12.

La petite chambre étant l'espace réservé de notre enfance où l'on se retire pour dormir, rêver, jouer et y faire nos premières découvertes sensorielles.



Technique de la mosaïque de verre

Je souhaitais débiter ma recherche-crédation par le tapis; car j'avais réalisé au cours des deux dernières années deux œuvres avec la technique de la mosaïque de verre que je prévoyais utiliser pour celui-ci.

À tire d'ailes rend hommage aux oiseaux du Québec. Cette œuvre a été réalisée à l'aide de cinq moules différents en 29 parties. Elle est installée au jardin avec une cage en acier faite dans le cadre d'un atelier de soudure suivi en 2012.

Mamie, raconte-moi mon pays illustre 20 contes, mythes et légendes provenant de toutes les provinces et territoires du Canada. Elle fut réalisée avec les mêmes



moules et est de la même dimension que l'œuvre précédente. Cette œuvre fut exposée au Musée du Bronze d'Inverness au cours de l'été 2017.

Les tapis

Pour le tapis, je tenais à imiter deux savoir-faire artisanaux : le tapis tressé qui se trouvait devant toutes les portes extérieures de la maison lorsque j'étais enfant et le tapis crocheté sur toile vus chez mes grands-mères.

Le tapis tressé : Le savoir-faire du tapis tressé s'est fait connaître dans les années 1920 dans les provinces maritimes et la Gaspésie par l'arrivée des immigrantes du nord de l'Angleterre.

Dans le livre *Le Tapis tressé américain* de Marie José Malargé-Fucks, l'essence de ce savoir-faire va comme suit : « C'est une création féminine, une tresse enroulée sur elle-même. En un mot, cette tresse est une image de la vie qui se prolonge à l'infini.³ »

Le tapis crocheté sur toile : Le tapis crocheté était, à son origine, fait sur une toile de lin. Vers 1850 est arrivée la toile de jute qui a permis d'en faciliter la confection et de rendre cette technique plus accessible. En 1892, un résident de Nouvelle-Écosse, John E. Garrett a commencé à imprimer des dessins sur la toile de jute pour les distribuer par catalogue dans les magasins Eaton, Simpson, La Baie d'Hudson et Woolworth.

Au Québec, vers 1930, Georges-Édouard Tremblay et Clarence Gagnon ont développé des motifs distinctifs qui étaient reproduits par des ouvrières de Pointe-au-Pic et de Baie-Saint-Paul.

Pour ces tapis, la texture à imiter consiste en bouclettes de laine collées les unes sur les autres.

Le tapis « tressé et crocheté » en mosaïque de verre : Pour faire le dessin du tapis tressé, j'ai reconstitué le chemin que parcourt une tresse si je l'enroule sur elle-

À tire d'ailes (page ci-contre, en haut à dr.)

Verre et béton polymère
1,4 m de diamètre x 6 cm
d'épaisseur

Louise Vachon, 2016

À tire d'ailes, 2016 et *Cage en acier peint*, 2012 (page ci-contre, en bas à g.)

Verre et béton polymère, acier
peint

Cage : 3 m de hauteur x 1,8 m
de diamètre

Louise Vachon

Mamie, raconte-moi mon pays (page ci-contre, en bas à dr.)

Verre et béton polymère
1,4 m de diamètre x 6 cm
d'épaisseur

Louise Vachon, 2017



PHOTO : LOUISE VACHON

Tapis tressé et crocheté

Verre et béton polymère
3 tuiles de 40 x 40 x 6 cm
d'épaisseur pour une grandeur
totale de 1,2 m x 40 cm x 6 cm
Louise Vachon, 2018

The human presence in the absence of a figure V

Verre
90 x 50 x 1 cm
Philippa Beveridge, 2014



PHOTO : LOUISE VACHON

même dans une forme rectangulaire. Le dessin m'a aussi permis de démystifier la tresse à trois brins. C'est lorsqu'on y ajoute la couleur que l'on voit apparaître le troisième brin, celui qui se trouve toujours en dessous.

Pour donner la texture du tapis crocheté sur toile de jute dans la partie centrale de mon tapis, j'ai dessiné un bouquet de roses en forme de cœur. Cette partie a été faite comme une mosaïque byzantine avec des petits carreaux de verre coupés d'un quart de pouce.

Les étapes de la technique : il faut faire un patron, couper les pièces de verre, les meuler et les placer à l'envers au fond d'un moule dans lequel est versé du béton polymère. Après avoir laisser durcir le béton, on démoule le tout.

Voici mon tapis « tressé et crocheté » en mosaïque de verre. La contrainte liée au moulage m'a obligé à faire trois sections carrées qui juxtaposées donnent une forme rectangulaire.

Le verre soumis à la chaleur

Depuis l'été dernier, j'ai commencé à explorer la thermo-fusion du verre et je voulais poursuivre sur cette voie pour créer mes dentelles de verre. Le verre est malléable lorsqu'il est soumis à la chaleur; voici deux œuvres qui en témoignent : l'une de Carol Milne issue du coulage du verre en fusion dans un moule fait de matière réfractaire et la seconde de Philippa Beveridge issue d'un moulage et de la thermofusion. Ces deux œuvres imitent des matières textiles.



PHOTO : CAROL MILNE

Les dentelles

D'origine européenne, les dentelles portent les noms des régions ou des villes qui les ont vu naître. Elles se classent selon la grosseur du fil ou l'outil avec lequel elles sont réalisées : fuseaux, aiguille, fourche, crochet ou navette.

Les deux prochaines citations proviennent de *La Sagesse de la dentellière*, de Mylène Salvador. La première définit la dentelle : « C'est l'existence des jours, c'est-à-dire de « trous », et l'absence de support qui, au sein de la grande famille des fils, définit la dentelle... Le temps, ou le fil, c'est un début et une fin. Or tout l'art de la dentellière consiste à masquer le plus savamment, le plus ingénieusement possible, l'origine des fils et leur fin. Elle doit camoufler, rendre invisible, éliminer les « coutures ». Alors la dentelle devient circuit fermé, fil unique de nouveau mis en boucle sur lui-même. Un nœud de Moebius peut-être⁴. »

La seconde citation concerne le dessin du carton : « Créer une dentelle, c'est d'abord un long travail préparatoire : il faut imaginer son dessin en dentelle, le transposer mentalement. Le dessin du carton est une dentelle idéale, il propose des formes qu'un fil, naturellement, n'a pas; il va falloir le contraindre à les prendre. Ainsi faut-il prévoir, au moment de l'élaboration du dessin, où et comment les déformations, les défauts inévitables vont advenir⁵. »

Le verre est un peu comme le fil, il ne peut facilement prendre des rondeurs à moins d'être soumis à la chaleur et d'atteindre le point de fusion.

Types de dentelles

- **Aux fuseaux** : Bayeux, Bruxelles, Chantilly, Cluny, Flandre, Fleuri de Bruges, Lille, Puy, Torchon et Valenciennes
- **À l'aiguille** : Venise, Alençon, Argentan, Sedan et Burano
- **Avec une navette** : Frivolité
- **À la fourche et au crochet**

Fil : très fin, fin, moyen ou gros

Motifs : fleurs et feuilles figuratives, symétriques et asymétriques, géométriques, rosaces

Knit (page ci-contre, à dr.)
Verre
Carol Milne, 2014



PHOTO : LOUISE VACHON

Fenêtre à 9 carreaux
en dentelle de verre
Métal peint, verre
70 x 70 x 3 cm
Louise Vachon, 2018

La dentelle de verre

Le verre utilisé pour la thermofusion est un verre qui a les propriétés physiques suivantes : lorsqu'il est soumis à la chaleur, peu importe son épaisseur, il reprend une épaisseur de ¼ de pouce. Après avoir effectué quelques essais, j'ai réussi à imiter un fil en faisant la cuisson de linguine de verre et pour les picots en faisant la cuisson de petits morceaux de verre de la taille de ¼ de pouce. Pour les parties pleines des dentelles, j'ai utilisé des morceaux de verre coupés selon le patron que j'avais dessiné.

J'ai choisi de présenter un cœur contenant des fleurs dans le carreau central et d'introduire une référence au temps par des motifs liés aux quatre saisons dans les quatre coins de ma fenêtre : des fleurs de cerisier pour le printemps, des cerises pour l'été, une feuille d'érable pour l'automne et un cristal de neige pour l'hiver. Le temps précieux et nécessaire pour la production de tous les travaux d'aiguille.

Pour la fenêtre à neuf carreaux, j'ai fait le croquis et j'ai demandé à un ami qui possède l'outillage nécessaire de la réaliser en métal et de la peindre en noir satiné pour s'harmoniser au lit.

La courtepointe et la mosaïculture

Je voulais orner le lit de mon triptyque d'une courtepointe, mais dans une matière vivante : des plantes, en réalisant une mosaïculture et rejoindre ainsi, une autre de mes passions, le jardinage.

La courtepointe

Les Cercles de Fermières du Québec, de par leur mission, doivent transmettre le patrimoine artisanal. Dans *Les secrets de la courtepointe* qu'ils ont édité, j'ai trouvé les informations suivantes :

L'origine de la courtepoinette en Amérique remonte à quelques centaines d'années. Ce sont des immigrants en provenance de l'Angleterre qui apportèrent cette technique en Amérique. La courtepoinette fabriquée à partir de carrés caractérise plus particulièrement les travaux réalisés à partir de formes géométriques. Le carré de base est de 12 pouces et il peut être formé de façons différentes et engendrer ainsi de nombreux motifs.

La mosaïciculture

Pour réaliser la mienne en mosaïciculture, j'ai rencontré un spécialiste en ce domaine. Il a su me guider sur le choix des plantes annuelles, le type de terreau et la profondeur du caisson pour le contenir. Le principe est assez simple, il faut créer des massifs en jouant avec des plantes aux feuillages contrastants ayant les mêmes besoins en eau et en ensoleillement. Ces plantes doivent être coupées régulièrement pour épouser la forme ou le motif voulu.

Voici, ci-contre, la courtepoinette qui contient, au centre, un motif de cœur encadré par un losange. J'ai choisi deux couleurs d'*Echeveria* pour le cœur et deux types d'*Alternanthera cromatela* de couleurs contrastantes pour les losanges et les bordures.

J'ai fait le caisson en bois. La tête et le pied du lit achetés dans une brocante ont été restaurés et repeints. « Faire du neuf avec du vieux » tel que le faisaient nos grands-mères.

Courtepoinette en mosaïciculture
Plantes : *Alternanthera cromatela* et *Echeveria*
1,8 x 1,2 m
Louise Vachon, 2018



PHOTO : LOUISE VACHON

Conclusion

Bien que cette recherche-création se trouve en continuité avec mes projets précédents et mes explorations des dernières années, elle m'a permis de retrouver l'origine de ce qui a fait émerger en moi le goût pour le travail singulier de la matière et des savoir-faire artisans.

Le triptyque spatial qui en découle se situe à la rencontre des frontières traditionnellement admises entre les métiers d'art et les arts visuels. L'art *in situ* permet de modifier la perception de l'espace et cette installation viendra, je l'espère, revendiquer la légitimité du travail artisan des femmes pour en faire une œuvre s'inscrivant au plein sens du terme dans le champ de l'art actuel.

En y introduisant une matière vivante, je démontre mon engagement artistique à l'égard de cette réalité.

Hommage aux femmes de mon enfance

Rose-Marie Guay, ma mère

Alice Guay, ma tante

Ang  lina Roseberry, ma grand-mère maternelle

Marie Lessard, ma grand-mère paternelle

Les mères de mes amies: Marie-Paule Par  , Jeannine Bergeron, Dorothy Monahan, Suzanne Montminy

Et toutes les autres dont j'ai oublié le nom...

Petite chambre avec vue sur le fleuve se veut un espace symbolique rendant hommage aux créations textiles réalisées par les femmes de mon enfance. Elle prend place dans mon jardin situé en bordure du fleuve Saint-Laurent.

En été, si vous passez par la route 132, entre Verchères et Contreco  ur, je vous invite à faire un arrêt au 1102, je me ferai un plaisir de vous guider pour la visite de mon jardin.

Petite chambre avec vue sur le fleuve (page ci-contre)

Métal et verre thermoformé, bois et plantes,
lit en métal peint, verre et b  ton polymère

Dimensions au sol : 3 x 3 m

Louise Vachon, 2018





Généalogie d'une renaissance

Quelques observations sur l'installation

Cabinet de curiosités. Une archéologie du soi

par Louise Gauthier

Mise en contexte

Bonjour. Quoi que je dise aujourd'hui, être ici devant vous est, pour moi, une réussite en soi, après 15 ans d'absence du milieu universitaire.

La traversée

Dans son *Discours à l'Académie suédoise*, Bob Dylan, lauréat du prix Nobel de littérature 2016, relate les périples d'Ulysse dans *L'Odyssée*, l'épopée d'Homère, ce fameux poète de l'antiquité grecque :

L'Odyssée est une étrange légende qui raconte l'aventure d'un homme d'âge mûr essayant de rentrer chez lui après avoir combattu lors d'une guerre. Il entreprend ce long périple pour rentrer chez lui, et c'est un parcours jalonné de pièges et d'embûches. Il est condamné à errer. [...]

Le voilà échoué sur une île déserte. Il trouve des grottes et s'y cache. Il rencontre des géants qui lui disent : « Je te mangerai en dernier. » Et il échappe aux géants. Il essaie de rentrer chez lui, mais il est chahuté et bloqué par les vents. [...]

Il y a deux itinéraires possibles, et les deux sont mauvais. Les deux dangereux. L'un peut conduire à la noyade, l'autre à la famine. Il s'avance sur un détroit périlleux avec des tourbillons d'écume qui l'engloutissent. Rencontre des montres [...]. Des déesses et des dieux le protègent, mais d'autres veulent le tuer. Il change d'identité. Il est épuisé. Il s'endort, puis est réveillé par un rire. Il raconte son histoire à des inconnus. La route a été dure¹.

Le compositeur américain rappelle alors la discussion entre Ulysse² et Achille – célèbre guerrier qui a « préféré à une longue vie de paix et de satisfaction une vie brève, remplie d'honneur et de gloire ». Le célèbre chanteur *folk* raconte le moment où Achille dit à Ulysse, quand Ulysse lui rend visite dans les Enfers, « que tout ça a été une erreur. [...] Que quelles qu'aient été les souffrances de son existence, elles étaient préférables à se trouver ici, dans cet endroit de mort³. »

Dylan évoque ces histoires pour rappeler que les « grands thèmes » de l'expérience humaine ont inspiré nombre d'œuvres littéraires au cours des siècles, tout comme elles inspirent nos chansons aujourd'hui. Mais plus encore, il les évoque pour rappeler que « Nos chansons sont vivantes au pays des vivants⁴. »

Cabinet de curiosités. Une archéologie du soi est un voyage dans les profondeurs de l'existence, une expédition psychobiologique au cœur des archétypes. Il raconte à sa manière l'histoire de l'*Odyssée*, de la traversée de périples incertains, périples qui,

chacun à sa manière, s'installent en nous à différents moments, à différents degrés. Mais le *Cabinet* est, lui aussi, comme toutes productions quelles qu'elles soient, un manifeste « au pays des vivants ».

Poïétique et esthétique

Deux dimensions de l'expérience artistique informent ma pratique : la dimension poïétique – c'est-à-dire mon expérience face à l'œuvre en cours de production – et la dimension esthétique – c'est-à-dire, l'expérience du spectateur, y compris la mienne, face à l'œuvre achevée. Je crois donc qu'il est juste de dire que la conception et la production d'une œuvre sont, pour moi, tout aussi importantes que sa diffusion et sa réception. Je crée l'œuvre pour la partager.

Produire, ou oser faire

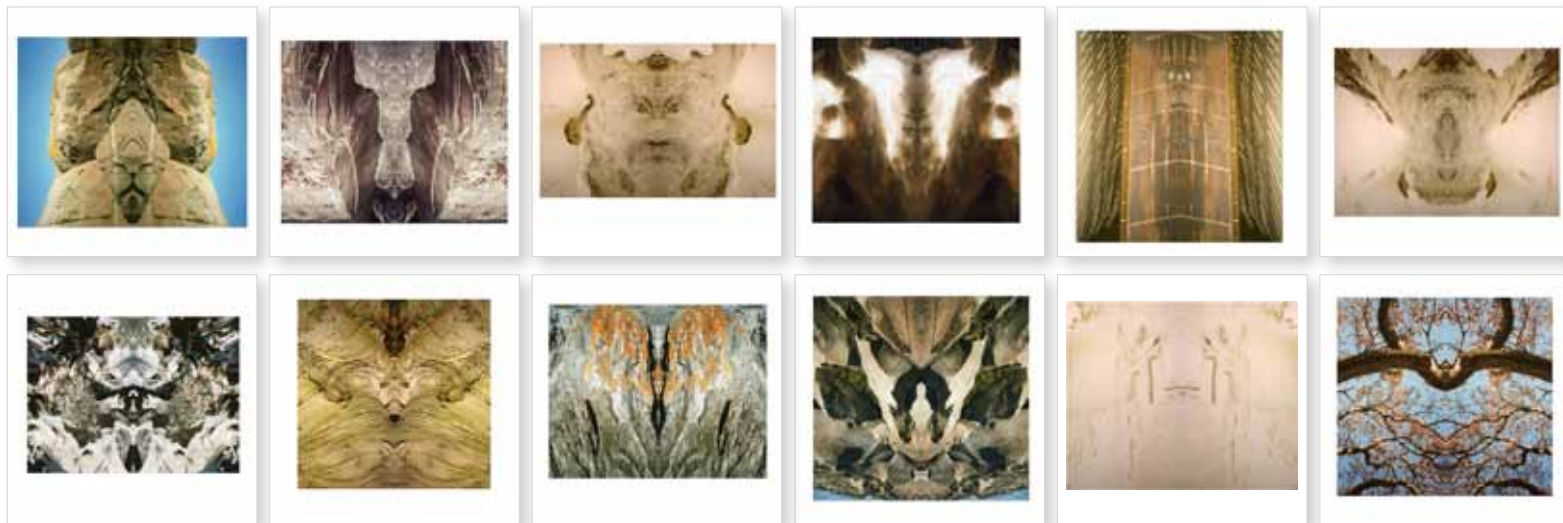
C'est en novembre 2015 que je me relance dans les sentiers incertains de la pratique artistique, à la suite d'une longue pause, et en réponse à un besoin viscéral de sortir de mon mutisme et de rayonner. Plus précisément, c'est dans le contexte psychothérapeutique – plus particulièrement, de la psychothérapie corporelle intégrée – que l'élan créateur s'éveille en moi à nouveau et que le *Cabinet* prend forme.

Origine du *Cabinet*

Au cœur du *Cabinet*, 47 photomontages de format Polaroid produits de novembre 2015 à juillet 2016, à partir d'un corpus de clichés du monde organique – principalement minéral – captés au tournant du siècle⁵. Construits autour du principe de la symétrie et traitant de thèmes et de phénomènes communs à tous, dont la fertilité, la naissance, la protection, la puissance, l'érotisme, la mort et la transmutation, ces photomontages,

Quarante-sept photomontages de format Polaroid produits de novembre 2015 à juillet 2016, à partir d'un corpus de clichés captés au tournant du siècle.





Quelques exemples de ces « spécimens-témoins » de la condition humaine.
(De g. à dr., de haut en bas) :

1. *Le pèlerin (Inuit)*, 1997-2015/16, 7,6 x 9,1 cm
2. *Buddha agenouillé (Ligne de terre)*, 2000-2015/16, 6,8 x 8,5 cm
3. *Remous (Victorian Lady, or Angry Vickie)*, 1998-2015/16, 6,6 x 10 cm
4. *Bovidé (Bull's Eye) - memento mori*, 1998-2015/16, 7,2 x 8,1 cm
5. *Louie Insomnie (Louisa Insomnia)*, 1997-2015/16, 8 x 7,8 cm
6. *Effroi*, 1998-2015/16, 7,5 x 10 cm
7. *Voodoo (Le petit fantôme)*, 2000-2015/16, 6,3 x 8,5 cm
8. *Le bouc et l'empereur*, 1998-2015/16, 7 x 7,2 cm
9. *Enterrement (Chrysalide)*, 1997-2015/16, 6,9 x 8,7 cm
10. *La source*, 1997-2015/16, 8 x 8,4 cm
11. *Abri (La conversation)*, 1998-2015/16, 5,7 x 6,9 cm
12. *En suspens (Falling)*, 1997-2015/16, 7,4 x 8 cm

Jeu de cartes
et coffret d'origine

2016

10 x 10 cm (jeu de cartes)
6,2 x 12 x 12 cm (coffret)



PHOTOS : LOUISE GAUTHIER

dont quelques exemples figurent à la page ci-contre, sont, pour ainsi dire, des « portraits » de personnages, soit féminins ou masculins ou encore androgynes, ou encore d'animaux hybrides quadrupèdes ou bipèdes. Ces portraits « sous-réalistes », sont, en fait, des prises de vue de l'intérieur – sortes de *selfies* internes – qui constituent ce que je nomme des « spécimens-témoins de la condition humaine ». L'univers dans le soi.

Initialement destinés à former un jeu de cartes logé dans un coffret, pour consultation individuelle, tel un jeu de Tarot, une fois fait, il me paraît maintenant nécessaire de faire « respirer » ces 47 « spécimens-témoins de la condition humaine ». C'est ainsi que j'en viens à l'idée de leur tailler chacune une place à la lumière du jour. S'ensuit la production de 47 tableaux-objets, les 12 premiers (à droite), chacun comportant un photomontage, entouré d'une marie-louise, c'est-à-dire d'un passe-partout en tissu, et une moulure de bois doré dans l'esprit de la Renaissance italienne. Tous sont de format identique pour créer une série en continu et tous sont petits pour inciter une rencontre intime entre l'œuvre et le regardeur.

Du jeu de cartes, aux tableaux-objets, à l'installation

Une fois fait, il m'importe maintenant de voir ces 47 tableaux-objets déployés dans l'espace. Mais comment faire?

Rayonner, ou oser partager

En août 2016, au moment même où je fabrique les tableaux-objets – et reprends l'écriture – Catherine Morneau, membre de la présente cohorte, prend connaissance de ma production et m'incite à déposer une demande d'admission au programme



Les 12 premiers tableaux-objets de la série de 47. Québec, 2016. Chaque tableau-objet est composé d'un photomontage numérique à partir d'une épreuve argentique d'un négatif 35 mm, d'une marie-louise en tissu de linge à vaisselle coton et lin sur carton de boîte d'entreposage d'objets personnels (17,8 x 17,8 cm) et d'une moulure de bois doré ou argenté (23,2 x 23,2 x 2 cm).



Présentation 2016, extrait 1
Attestation de naissance
Hôpital du Sacré-Cœur,
Montréal, 1964

Extrait 2 (à dr.)
Louise, vers 1971,
Saint-Lambert,
Rive-Sud de Montréal

Extrait 3
Études, 1990, Graduate
Faculty of Political and Social
Science, New School for
Social Research, New York

PHOTO : SCHUTER PHOTOGRAPHY / JOE SCHUTER



court en EPA. Ayant quitté le milieu universitaire au début des années 2000, il me paraît audacieux de m'y réintégrer à titre d'étudiante au 2^e cycle, d'autant plus que je suis diplômée au 3^e cycle et que j'ai déjà, jadis, œuvré en tant que professeure et chercheure dans le champ des arts et de la culture. Mais quelque chose m'apparaît fondamentalement différent : ma position dans ce champ se transforme. Ce que la vie me propose maintenant est d'agir à titre d'artiste-chercheure.

Et voilà que ce désir de rayonner, d'oser partager, semble prendre forme.

Ouverture en quatre temps

Ici, je voudrais souligner quatre temps, ou moments forts, de ce processus de rayonnement, ou d'ouverture vers l'autre, tout en reconnaissant que ces moments forts s'inscrivent dans un continuum d'échanges plus vaste et fluide.

UQAR – Lévis, octobre 2016

D'abord, une présentation – ou autoethnographie visuelle, semblable à celle-ci d'aujourd'hui – que je livre dans le cadre du cours Éléments constitutifs du processus créateur en octobre 2016, me permet de refaire surface dans le milieu circonscrit de la recherche et de l'enseignement supérieur, mais cette fois, en tant qu'artiste, ou plus précisément, en tant qu'artiste-chercheure. Il s'agit, donc, d'une première manifestation concrète de cette reprise de parole et d'ouverture vers l'autre que je recherche depuis un moment.

« Au début des années 2000, à la suite d'une longue réflexion, j'ai quitté le monde universitaire pour éventuellement devenir conseillère en édition dans le domaine des arts et de la culture, profession que je pratique encore aujourd'hui. [...] Mais c'est tout récemment, en 2015, que je me suis engagée à réfléchir sur mon propre processus créatif, mon propre besoin de créer. »



PHOTO : FRANÇOIS LANCÔT



UQAR – Lévis, mars 2017

Dans un deuxième temps, la réalisation d'une œuvre, inspirée de la pratique centenaire du « ready-made », dans le cadre du cours Fondements d'une pratique artistique en mars 2017 me permet de faire marche avant. Intitulée *Le Nécessaire*, cette œuvre

fabriquée à partir d'une valise (valise qui m'a suivie dans tous mes déplacements jusqu'à tout récemment et contenant des objets personnels liés au voyage, réel ou symbolique – appareil photo, lettres, encens, coquillages, etc.) met en lumière pour la première fois deux tableaux-objets de la série du *Cabinet*.

Ayant préalablement vidé la valise de son ancien contenu (celui de ma mère) et l'ayant réinvesti du mien (véritable fouille archéologique), l'étape d'aboutissement de l'œuvre consiste à ouvrir cette valise devant les membres de la cohorte en EPA, signe de témoignage d'ouverture vers l'autre.

Le Nécessaire se greffe par la suite tout naturellement au *Cabinet*. Le *Cabinet* se manifeste et prend de l'expansion.

Kneisel Hall

Quelques mois plus tard, à la suite d'une rencontre inattendue l'été d'avant, je présente non pas deux, mais 17 tableaux-objets, en plus du *Nécessaire* et l'ébauche d'un exercice de perception, dans le pavillon d'accueil du Kneisel Hall, une école d'été et le lieu d'un festival de musique de chambre sur la côte du Maine,



PHOTOS : LOUISE GAUTHIER

(À g.) *Le Nécessaire*, 2017, 15 x 46 x 31 cm. Œuvre « ready-made » réalisée dans le cadre du cours Fondements d'une pratique artistique.

(En haut à dr.) *Le Nécessaire* ouvert dans l'atelier. Objets divers, dont deux tableaux-objets.

(En bas à dr.) Présentation du *Nécessaire* aux membres de la cohorte du programme court de 2^e cycle en EPA.





PHOTOS : LOUISE GAUTHIER

Présentation de 17 tableaux-objets, du **Nécessaire** et de l'ébauche d'un exercice de perception dans le cadre de l'exposition *Selected Pieces from the Series "Cabinet of Curiosities: An Archeology of the Self"* dans le pavillon d'accueil du Kneisel Hall Chamber Music School and Festival, Blue Hill, Maine.

(Ci-dessus, de g. à dr.)

Le pavillon d'accueil.

Les tableaux-objets, l'exercice de perception, l'artiste.

Les tableaux-objets et
Le Nécessaire.

(À dr.)

Vue à l'entrée de l'exposition installative **Cabinet de curiosités. Une archéologie du soi** à la galerie L'Articho, Québec.

qui propose en complément, un programme d'exposition afin d'encourager les échanges interdisciplinaires entre musiciens, artistes et artisans, et d'alimenter la vie culturelle de la région. Cette exposition, ou plutôt, ce *work in progress* non seulement comble en moi ce besoin d'ouverture vers l'autre, mais répond à un désir profond de diffuser mon travail visuel au-delà des limites traditionnelles de l'art.

Galerie L'Articho

Enfin, en octobre 2017, l'œuvre « prend sa place », en quelque sorte, ici au Québec, à Québec, à la galerie L'Articho, lieu d'exposition hors circuit lié à un commerce d'encadrement. Là, j'ai l'occasion de déployer les 47 tableaux-objets⁶, accompagnés du **Nécessaire**, ouvert et maintenant vitré, signe d'un passage accompli. Curieusement, par hasard, les dimensions de l'espace d'exposition, soit 5 x 5 m, correspondent à celles des premiers cabinets d'étude de la Renaissance.



Ainsi, ce qui a pris forme en tant que jeu de cartes, ensuite en tant que tableaux-objets, se révèle maintenant sous forme d'installation aux connotations historiques.

C'est là, et dans la poursuite du rapport à l'autre, que l'idée de l'« expo-labo » s'impose. L'expo-labo est un geste expérimental d'ouverture vers l'autre dans lequel j'invite le visiteur à participer à une réflexion sur ces 47 « spécimens-témoins de la condition humaine ». Au centre de la pièce, chose nouvelle : *L'Écritoire*. Au centre de *L'Écritoire*, une sélection de crayons et de plumes et un bloc-notes. À droite, une lampe de joaillier illumine deux feuillets cartonnés : l'un, un témoignage d'une tierce personne sur l'ensemble des tableaux-objets, l'autre, quelques consignes liées à un « petit exercice de perception ». À gauche, un reliquaire. Le but, à quiconque lit les consignes, est clair : choisir un tableau-objet, lui donner un titre et déposer le titre dans le reliquaire. Répéter l'exercice à volonté. En échange, une copie autorisée de l'œuvre ou des œuvres choisies est envoyée par courriel au visiteur-participant qui le souhaite.

Ainsi, *Cabinet de Curiosités. Une archéologie du soi* devient à la fois une œuvre installative, un laboratoire de réflexion et un lieu d'expérimentation et d'échange où le visiteur est invité non seulement à apprivoiser le contenu, mais aussi à l'alimenter⁷.

La suite des choses, ou oser continuer

Je termine mon allocution d'aujourd'hui, en partageant avec vous, quelques mots sur ma production récente. Où j'en suis.



L'Écritoire, 2018, pupitre, chaise pliante, lampe de joaillier, encrrier, crayons, plumes, porte-crayon, bloc-notes, coffret de bois, 76 x 131,5 x 66 cm (pupitre), 80 x 40 x 50 cm (chaise pliante).



Une archéologie du soi (ci-dessus)
Livret monotype, 2018
21,7 x 14,6 x 1,3 cm



partie, en février dernier par la fabrication d'un livret monotype. Mais, son contenu est vide, ses pages blanches.

Le livret

Ayant œuvré dans le domaine de l'édition depuis les années 1980 et professionnellement depuis le début des années 2000, je poursuis un projet de publication autour du *Cabinet* depuis 2015. Ainsi, mon intention au cours de cette session était de produire une publication en guise d'accompagnement à l'installation. Mon intention se concrétise, du moins en



Le *Coffret de curiosités*, 2018
4,8 x 15,4 x 12,6 cm
Conte en cours

D'abord inquiète de ce vide, il me faut quelque temps à comprendre que ce livret restera ainsi. Titré *Une archéologie du soi* et signé Gauthier, faisant état de mon double rôle en tant qu'auteure et éditeur, il est à mon image, ici et maintenant, dans ma nouvelle peau en tant qu'artiste-chercheuse : le vide est un vide vivant, les pages sont blanches, signe de possibilités et du devenir.

Le coffret

Par ailleurs, je souhaite dans un proche avenir, écrire, sous forme de conte illustré, l'histoire de Louie, ce petit être maigrichon au cœur de mon⁸ archéologie du soi. Et tout se passe comme si le coffret, fabriqué lui aussi de ma main en février dernier, est propice à l'accueillir.



PHOTOS : LOUISE GAUTHIER

(À dr.) *Blue Louie*, 1997-2015 7,8 x 6,9 cm (image)

Repérage

Depuis l'exposition à la galerie L'Articho à l'automne dernier, je cherche d'autres lieux propices à accueillir le *Cabinet*. Particulièrement, j'oriente mes énergies à le déposer dans son lieu d'origine – c'est-à-dire dans les palais de la Renaissance en Italie, d'où je rentre d'un court séjour. Mais, à la suite d'une rencontre fortuite, ce n'est peut-être pas dans les palais que le *Cabinet* continuera à prendre forme, du moins pour l'instant, mais peut-être plutôt dans une chapelle quasi abandonnée, appartenant à des moines, qui, me dit-on, se feraient un plaisir de voir l'espace utilisé ainsi.

Quoi qu'il en soit, l'important, je crois, c'est d'être à l'écoute du rythme interne de réalisation de l'œuvre, comme le dit Diane Laurier.

Ouverture dans un cinquième temps

Enfin, j'ai parlé tout à l'heure d'ouverture en quatre temps. En fait, il y en a cinq. Le cinquième est ici, aujourd'hui. Partager avec vous ces quelques observations consacrées à la reprise de parole et au rayonnement constitue pour moi un moment important dans le processus de recherche-crédation. Ce partage démontre, en effet, que la recherche-crédation est, pour reprendre les mots de Bob Dylan, « vivante au pays des vivants ». Certes, c'est la fin du programme court en étude de la pratique artistique, mais cette fin fait partie de cet élan créateur, élan qui cherche sans cesse à prendre forme et dont nous sommes tous porteurs. Merci.



Repérage. Entrée, Pieve di San Leolino, Panzano di Chianti.
Mai 2018



Me centrer sur l'essentiel dans l'acte photographique

par Daniel Petit

Nous évoluons dans un environnement complexe et, au quotidien, nos sens sont sollicités en abondance de sorte qu'il est assez facile de nous éloigner de l'essentiel au risque d'occulter qui nous sommes vraiment. À ces bruits environnementaux s'ajoutent ceux de notre culture, de notre entourage social, de l'agitation de notre esprit et d'autres sources de déviation.

Il est bien connu que la voie méditative favorise un rapprochement avec sa nature profonde, son véritable soi, sa créativité. Mais quelle pourrait être la contribution de la pratique de la photographie?

Dans ma recherche-crédation, je souhaite approfondir le questionnement suivant : me centrer sur l'essentiel dans l'acte photographique peut-il m'aider à renforcer le lien de qualité avec mon essence, c'est-à-dire avec qui je suis? Peut-il favoriser ma croissance et ma créativité?

« Il est bien connu que la voie méditative favorise un rapprochement avec sa nature profonde, son véritable soi, sa créativité. »

– Daniel Petit

Pour y répondre je souhaite :

- approcher et comprendre la notion de « l'essentiel » sous l'angle philosophique et ce, en cohérence avec le sens de ma recherche.
- réfléchir sur les bénéfices de « me centrer sur l'essentiel dans l'acte photographique » quant à l'évolution intérieure et la créativité.

Selon l'*Encyclopædia Universalis* :

« L'essence d'un être, c'est ce qu'il est vraiment, ce qui fait qu'il est ce qu'il est. [...] C'est ce qu'il y a de plus intime... ».

Cette définition philosophique rejoint le questionnement et la nature de mon projet de recherche-crédation. Les étapes suivantes porteront sur la documentation et l'expérimentation qui sont l'objet principal de ma recherche.

Au préalable, il me semble conséquent de dire un mot sur ma pratique de la photographie. Celle-ci a débuté à l'adolescence, alors que j'exerçais cette activité pour le plaisir. Depuis cette époque jusqu'à ce que je débute ce programme universitaire, je recherchais la « belle » image. Deux exemples :

Des photos captées sur le vif, aucune recherche et, en règle générale, peu ou pas de liens entre elles.



PHOTO : DANIEL PETIT

Tout au long de ces années, je n'avais pas eu la curiosité de m'inspirer du travail de d'autres photographes car je ne voulais pas, je pense, m'insérer dans la spirale dangereuse de l'influence, ou pire encore, dans celle de la copie. C'était, à ce moment, ma vision des choses. Depuis, je connais mieux mon approche et je reconnais que se documenter sur le travail des autres photographes est un moyen d'enrichir sa pratique.

Ces dernières années, j'ai fait des recherches, consulté plusieurs sites Web, et acquis de nombreux ouvrages de référence. Ces initiatives m'ont aidé à comprendre, à améliorer et à maîtriser mes techniques de travail.

En étudiant et comparant ma production à celle de ces grands photographes, en étudiant leurs parcours, j'en arrivais à la conclusion qu'il était difficile, voire très difficile de faire mieux ou différemment et que tout avait été réalisé : un constat dangereusement démotivant.

Me démarquer m'apparaissait donc impossible. Mais pourquoi vouloir me démarquer? Est-ce important pour moi?

Mon projet de recherche-crédation est le résultat de mon cheminement dans ce cursus universitaire : des exercices d'intériorisation, des lectures suggérées, des discussions et la synergie du groupe.

Je me suis beaucoup questionné au cours de ce programme et ma pratique de



PHOTO : DANIEL PETIT

Philippe Filliot écrit « la conscience vibrante de ce qui vit, en soi et autour de soi, est le lieu de rencontre entre méditation et création¹. » Puis Sylvie Cotton « Je sens que plus on se connaît et qu'on est présent à soi dans l'instant, plus on crée des œuvres touchantes et qui transmettent de l'authentique savoir sur l'existence². »



Ma quête se précise : atteindre un état de présence totale dans l'acte photographique. Et cette quête passe définitivement par le langage des émotions.

En optant pour une pratique de la photographie qui puise à l'intérieur de moi-même, il n'était donc plus nécessaire de me comparer ou d'entrer en compétition avec d'autres photographes.

PHOTO : DANIEL PETIT

que la photo minimaliste d'une part, et Miksang d'autre part aussi désignée photographie contemplative ou zen.

Je présente l'une de mes photos (à droite) qui pourra servir de référence aux propos minimaliste et Miksang.

La photo minimaliste pourrait correspondre, à première vue, à mon projet de recherche. Le courant minimaliste en photographie, bien qu'il soit tendance, demeure très peu documenté. Denis Dubesset, photographe, risque une définition : « une photographie peut être considérée minimaliste lorsqu'elle répond à une volonté de simplicité, excluant le superflu pour ne retenir que l'essentiel ». Ma photo (à droite) pourrait être de l'approche minimaliste. Ayant parcouru son ouvrage *Les secrets de la photo minimaliste*, il m'est apparu, peut-être à tort, comme étant un travail orienté sur la technique et sur le résultat final. Mon intérêt ne porte pas sur l'esthétisme, c'est-à-dire sur la qualité de l'œuvre finale et la réception de celle-ci, mais, comme je l'aborderai plus loin, plutôt sur le point de vue poétique, recherchant à modéliser les différentes étapes des actes créateurs.

Michel Proulx, photographe, s'est exprimé sur la question de la photographie minimaliste versus la photographie Miksang ou contemplative. Pour lui « Le minimalisme est une facette de la photographie contemplative, mais cette dernière ne se limite pas à des compositions épurées⁴. »

À la suite de mes lectures, je suis d'avis que le Miksang correspond mieux à l'objet de ma recherche et à mes intentions.

Le terme Miksang veut dire « bon œil » en tibétain. Il représente une forme de photographie contemplative basée sur les enseignements du Dharma Art de Chögyam



PHOTO : DANIEL PETIT

Trungpa, dans lequel l'œil est en synchronisation avec le mental. Cette perception particulière du monde, adaptée à la photographie, produit une manière particulière et ouverte de voir le monde. Ma photo ci-contre pourrait possiblement être de la pratique Miksang.

« Pour exprimer par
l'image l'émotion vécue
et ma réalité intérieure,
puis reproduire ce que
raconte la scène, j'ai
dû simplifier la lecture
visuelle et ne me centrer
que sur l'essentiel. »

– Daniel Petit

La pratique Miksang, c'est voir autrement l'ordinaire, développer une meilleure conscience de l'instant présent, se placer dans un état de réceptivité ou de perception augmentée. Il y a là quelque chose qui rejoint mes intentions profondes et qui trouve davantage ses réponses dans la poïétique, c'est-à-dire dans mon rapport avec le processus d'élaboration de l'œuvre et dans ma relation intime avec celle-ci : être pleinement conscient des étapes créatrices, les vivre.

Les photos minimaliste et Miksang sont en apparence comparables et une simple recherche sur le Web révèle de nombreuses photos de l'une et l'autre des approches. Selon moi ce qui différencie ces images se trouve dans le rapport qui s'établit entre le photographe et son œuvre. Ce rapport débute avant la capture de l'image. Ma photo de la page précédente aurait pu être de l'approche minimaliste ou celle du Miksang, mais ce n'est pas le cas. À ce moment-là, je n'étais pas en mesure de qualifier mon rapport à l'œuvre, je ne le comprenais pas et c'est d'ailleurs ce qui m'a conduit vers ce programme universitaire.

Afin de mettre en pratique l'objet de ma recherche-crédation, j'ai commencé une série de photos intitulée : *Simplement blanc*. Pour exprimer par l'image l'émotion vécue et ma réalité intérieure, puis reproduire ce que raconte la scène, j'ai dû simplifier la lecture visuelle et ne me centrer que sur l'essentiel.

Bien qu'il y ait un fil conducteur entre les images, j'ai porté une attention afin que chacune soit assez forte afin d'exister par elle-même.

Si au moment de la capture de l'image, j'exploite au mieux ce que la scène m'offre, le travail en postproduction, c'est-à-dire à l'ordinateur, a aussi son importance. C'est à ce moment, à partir du fichier numérique brut, que je développe l'image pour atteindre l'effet visuel recherché. Il s'agit par exemple d'ajuster le contraste, l'exposition, la netteté, le bruit, la tonalité...

À la suite de l'expérimentation de ma recherche-crédation, j'en arrive à la conclusion que me centrer sur l'essentiel dans l'acte photographique, mon Miksang à moi :

- offre une voie d'accomplissement pour renforcer ou maintenir un lien de qualité avec mon essence, c'est-à-dire avec qui je suis;
- nourrit un langage émotionnel, un langage entre l'intérieur et l'extérieur;
- stimule ma créativité et m'apporte une plus grande satisfaction lors de mes sorties photographiques;
- finalement, favorise l'atteinte d'un état de présence totale avant et au moment de réaliser ma photo.

Ces lignes écrites par Danielle Boutet m'inspirent grandement et me projettent vers l'avant « En se posant comme témoin de ses processus, l'artiste devient conscient d'être à la fois celui qui vit les expériences et celui qui les regarde. Il ne se vit plus simplement comme sujet de sa recherche, mais aussi comme témoin de cette recherche et un autre niveau de présence à soi s'instaure alors⁵. »

Au terme de ce cursus universitaire et de mon cheminement, j'exerce ma pratique différemment. Je suis en mesure d'écrire un propos sur mon travail et de planifier une recherche-crédation. L'acte photographique devient un moyen pour exprimer une

« En se posant comme témoin de ses processus, l'artiste devient conscient d'être à la fois celui qui vit les expériences et celui qui les regarde. »

– Danielle Boutet

« Reviens en toi-même et regarde [...] et ne cesse de sculpter ta propre statue »

– Plotin

singularité véritable. Mon processus créateur est alors en lien avec mon expérience intérieure et la photographie, le médium pour y accéder.

Pour le philosophe Plotin, il faut voir l'âme de l'artiste, ceux qui accomplissent de belles œuvres et pour qui la découverte de soi est une sculpture interne, il écrit : « Reviens en toi-même et regarde (...) et ne cesse de sculpter ta propre statue⁶. »

Je présente quelques images de ma recherche-crédation, soit sept photos tirées de ma série *Simplement blanc* sur laquelle d'ailleurs je prévois travailler encore quelques années.

Aucun texte n'accompagne mes photos. La personne qui regarde mes images y voit ce qu'elle veut voir. Elle vit sa propre expérience et c'est ce que je lui souhaite.



PHOTO : DANIEL PETIT



PHOTOS : DANIEL PETIT



PHOTOS : DANIEL PETIT



PHOTOS: DANIEL PETIT





L'idée de passage



PHOTO : RENÉ BELLEFEUILLE

Point de bascule : Questionnements sur l'unification du spirituel et du corporel ; quand la rencontre avec soi soutient la réflexion sur la création

par Chantal St-Pierre

Mode de recherche

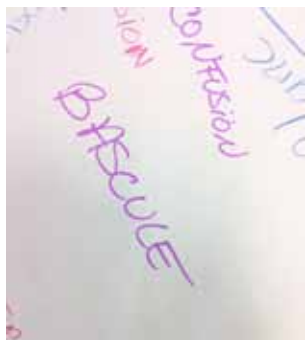
Pour cette communication, effectuée dans le cadre de ce colloque en étude de la pratique artistique, je me suis inspirée de l'approche méthodologique qui convient à mon propos : celle des histoires de vie. Selon les professeurs Pineau et Legrand : « L'histoire de vie comme méthode de recherche correspond aux écritures du moi qui expriment la vie¹. »

« Nous faisons tous les efforts du monde pour donner un sens à notre vie et ce sens peut être volatilisé par un événement qui ne dépend pas de nous, qui surgit d'un aléa ou d'un accident. Art subtil entre tous, art de surfer sur les vagues d'un océan dont les lois n'ont rien à voir avec nous, art de faire face à l'épreuve qui arrive



PHOTO : CHANTAL ST-PIERRE

À l'hôpital Anna-Laberge,
Châteauguay, juillet 2014



Détail d'un exercice lors d'un
cours intitulé Fondements
d'une pratique artistique,
Lévis, avril 2017

sans raison². » C'est sur ce texte de Pierre Bertrand, tiré de son livre *L'art et la vie*, que je vous présente mon sujet de recherche-crétation.

Le chemin qui a mené à ma pratique actuelle est parsemé d'arrêts et de recommencements. J'ai vécu plusieurs ruptures dans différents domaines : le travail, l'affectif et l'environnement physique. Des passages de vie assez courts marqués par des arrêts non intentionnels qui se sont inscrits dans ma mémoire physique et psychique.

La genèse de la recherche-crétation

En juillet 2014, j'ai fait une chute. Résultat : fracture à la jambe gauche et fracture du pied droit. Quatorze jours d'hospitalisation. Je me souviens avoir dit au médecin qui tentait de mesurer mon état physique et mental que cette fracture ne représentait rien. C'est tout le contexte qui était horrible : période de chômage, de maladie, une opération récente dans l'épaule droite. Cet état a nourri plusieurs pensées suicidaires. L'étendue des blessures intérieures était plus grande que ces stupides fractures. C'est sous l'effet de la morphine et de l'attente du résultat de radiographies que le contexte de ma recherche-crétation est apparu au stade embryonnaire. Ce fut le moment du moment.

Dépasser les frontières intérieures

Pendant plusieurs années, je croyais que ma vie était inutile. La seule façon de me prouver le contraire s'est manifestée dans le processus créatif. C'est dans un contexte de vie trouble, que l'émergence du spirituel perce. C'est au travers d'arrêts souvent non intentionnels, que ce qui cherche à prendre forme peut changer notre trajectoire.

Je crois que la spiritualité combinée à la création permet à la résilience d'émerger et qu'elle est l'essence de la reconstruction et de la transformation. Ma pratique artistique en devient le moteur. Un besoin parallèle au processus s'est imposé alors : me rapprocher de la spiritualité. Observer ce qui émane de l'intérieur lorsqu'une rupture majeure engendre un arrêt dans le temps, une fissure physique et psychologique.

La quête de sens

Les questions de recherche qui gravitaient autour de ma quête sont les suivantes :

- comment représenter la confusion de l'âme et le rapprochement au spirituel s'opérant à un moment précis?
- comment, par l'art visuel, puis-je arriver à connecter l'intérieur à l'extérieur?
- comment faire émerger dans l'œuvre, l'état de confusion qu'entraîne une blessure, qu'elle soit physique ou psychologique et le changement que cela peut engendrer?
- comment tout cela peut-il être révélateur pour tout être humain?

Ces questionnements m'amènent à observer ce qui me préoccupe actuellement : la filiation de l'introspection spirituelle à mon besoin d'expression visuelle. Avant, je procédais sans vraiment m'arrêter à chercher à comprendre pourquoi je peignais depuis l'enfance. Maintenant, c'est cette quête qui m'intéresse. Je connaissais le comment, maintenant, je veux comprendre le pourquoi. Pourquoi je me réveille en pensant que j'aurai peut-être une chance de peindre aujourd'hui. Je cherche les raisons de ces moments d'arrêt dans lesquels je n'avais plus envie de peindre d'une certaine manière; les raisons pour lesquelles ça ne m'intéressait plus. Je découvre de plus en plus comment mon chemin s'est construit.

« Maintenant, c'est cette quête qui m'intéresse. Je connaissais le comment, maintenant, je veux comprendre le pourquoi. »

– Chantal St-Pierre



Radiographie de ma fracture
Hôpital Anna-Laberge,
Châteauguay, juillet 2014

L'expérience autotélique

Ce sont sans contredit mes périodes de pratique en atelier qui sont salvatrices. Lorsque je fais cette activité, cela me procure sans aucun doute une expérience autotélique. Dans un texte portant sur la définition de l'autotélisme que l'on peut retrouver sur le site *Web Récits d'artistes*, Danielle Boutet explique :

- « L'autotélisme, c'est la capacité de s'investir dans une activité sans en attendre de récompense extérieure [...]
- [...] ou sans y être contraint, pour la simple gratification que nous procure l'activité en elle-même.
- Un mot qui, pourtant, parle de quelque chose qui se passe entre soi et sa conscience, quelque chose de très intime. Un mot qui parle de l'esprit, cet élément irréductible, le plus difficile à enchaîner ou à détruire d'entre tous les éléments³. »

Créer, c'est un temps significatif pour moi, je ressens la sensation de perte de notion de temps. Cela me procure un immense bien-être et un sentiment de réalisation de soi. « C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche⁴ », mentionne le peintre et graveur, Pierre Soulages.

En processus de recherche, je me pose ces questions :

- Le phénomène d'observation du processus de création peut-il me nuire dans la création de l'œuvre, peut-il, m'empêcher d'être en pleine conscience car complètement absorbée par lui?
- Mais est-ce que réfléchir à ces moyens influence ma façon de faire et est-ce que ça modifie mon sujet de recherche?

Cela m'amène à aborder l'approche poïétique de mon travail et cela en deux temps : un temps d'action (qui est la création en elle-même) et un temps d'observation de soi dans l'acte de créer. La manière de le rendre peut passer par des étapes bien définies et l'une d'elles se produit dans l'atelier.

Comme le mentionne René Passeron, auteur de plusieurs livres sur la peinture et la poïétique, l'objet spécifique de la poïétique ne se situe pas en l'artiste, ni en l'œuvre, mais plutôt dans le rapport dynamique qui se joue entre l'artiste et son œuvre pendant qu'il est aux prises avec elle⁵.

Comme vous pouvez le constater, ceci éveille en moi beaucoup de questions. Je suis particulièrement animée par le questionnement suivant :

L'élaboration d'une œuvre singulière

Est-ce que l'élan créateur pur n'est présent qu'au seul moment de la création de la première œuvre de la série, lorsqu'on crée un corpus d'œuvres?

Est-ce que toutes les œuvres qui en découlent ne deviennent que de simples productions découlant de la première? René Passeron fait une analogie avec l'aéronautique en disant que l'on crée un prototype, mais on produit des avions. Le concept d'œuvre singulière et de variation a éveillé en moi une autre façon d'approcher ma recherche-crétation⁶.

L'œuvre maîtresse

Inspirée par mon œuvre maîtresse, ma réflexion se propage au travers des autres œuvres qui viennent en appui à mon propos. Avec le travail d'une série de tableaux, sur le thème de la rupture, j'entends évoluer dans, et par ma pratique artistique.



PHOTO : RENÉ BELLEFEUILLE

Détail du panneau 1, triptyque
Fracture
30,48 x 60,96 cm
Chantal St-Pierre, 2015



Triptyque
Fracture
91,44 x 60,96 cm
Chantal St-Pierre, 2015

(À dr.)
En processus créatif,
Discontinuité,
Chantal St-Pierre,
mars 2018

Un autre aspect de la poïétique correspond, selon moi, à l'observation de ce que je crée alors que je crée. Mais cette position d'observatrice m'empêche d'être totalement dans l'acte créateur. C'est comme inspirer et expirer, les deux actes sont essentiels mais ne peuvent se faire au même moment. Il faut profondément croire au geste de peindre pour rester motivé dans sa démarche. Je ne dois pas ni me juger, ni m'observer, juste être dans l'acte, complètement absorbée par lui. « Créer, ça demande du courage, c'est la nécessité de se remettre au monde », nous a mentionné Diane Laurier lors de notre formation.

L'intention d'un corpus d'œuvres

La source de motivation à poursuivre ma recherche est dans la réalisation d'une série d'œuvres sur le thème de la rupture. J'observe, recule, reprends et puis, je prends de la distance. Si je sens que je n'y suis pas tout à fait arrivée, je me recentre, j'approfondis. Ce qui s'approche davantage de la rectification. Il ne s'agit pas de copier ou d'imiter le prototype mais d'approfondir la quête. Je cherche à créer l'œuvre qui exprimera le mieux, et différemment de la précédente œuvre réalisée, l'unification du spirituel et du corporel.



PHOTOS: CHANTAL ST-PIERRE



Le processus de création

Dans ma démarche, je travaille par petits bouts et j'ai besoin souvent de m'en détacher. Quelques pages d'écriture, un croquis, la recherche de radiographies servant au sujet, la réflexion, cela ressemble à comment s'est construite ma vie.

Dans l'atelier, je me laisse guider par l'expérience des heures antécédentes passées à l'exécution. Après la réflexion, la prière et la méditation, c'est la matière qui s'exprime. Pour mon projet sur la rupture, j'utilise des images de radiographies du corps humain. Des images de fractures des os et de la réparation effectuée par la suite, des clous, plaques et vis de métal, et autres.

J'y expose des parties du corps humain, soit blessées, soit réparées ou sans blessures apparentes.

Je travaille les gels, les pâtes et les médiums acryliques. J'applique en alternance des lavis et des glacis. En cours de production, lorsque je dépasse la moitié du chemin sur une œuvre, je dis souvent que c'est elle qui me dicte les prochains gestes. Je ne fais que lui obéir. Elle respire d'elle-même.

Lorsque je suis hors de l'atelier, pour remédier au problème de m'observer hors du temps où je

(À g.)

En processus créatif

Interruption

Chantal St-Pierre, juillet 2017

Dans l'atelier de
Chantal St-Pierre

le 25 décembre 2017.



PHOTOS : CHANTAL ST-PIERRE



PHOTO : RENÉ BELLEFEUILLE

Chantal St-Pierre en processus créatif, août 2017

(À dr.) Détail du panneau triptyque, **Regénération**, 25,4 x 25,4 cm, octobre 2018

En processus de création, juillet 2018



suis dans l'acte de créer, je m'enregistre à l'aide de mon téléphone intelligent. Il est toujours à ma portée.

C'est la manière que j'ai trouvée pour que mes pensées soient plus spontanées. Si je m'installe pour écrire, je pense à la structure de phrase, si ce que j'écris est bien « formaté ». Je me juge, me censure. Si je parle, je suis plus fluide. Je capte des moments en atelier, je parle de l'attente d'inspiration et de ma disposition à peindre, de mes frustrations



PHOTO : RENÉ BELLEFEUILLE

sur le tâtonnement lorsque les idées ne viennent pas. Il ne me reste qu'à écouter l'enregistrement et en récupérer dans le verbatim l'essence de ma réflexion. Je capte ainsi la rencontre de mes idées et mes réflexions avec moi-même. Le propos de ces verbatim me servira ensuite de combustible au travail d'écriture d'un récit créatif.

Les enjeux pour la suite

Je découvre de jour en jour la relation très fusionnelle qui s'opère entre le spirituel et mon besoin d'expression visuelle. Par ma pratique artistique, j'entends arriver à une reconstruction de toutes mes fibres et atteindre ne serait-ce qu'une seule personne qui est accablée par les séquelles d'une rupture.

Pour la suite, j'entends livrer un travail en art visuel qui soit significatif. Je ressens le besoin d'aller en profondeur et de poursuivre ma recherche-crédation actuelle.

Sur un autre extrait du livre *L'art et la vie* de Pierre Bertrand : « Comme il s'agit d'un apprentissage sans fin, qui dure toute la vie, jusque sur le lit de mort, l'artiste crée jusqu'au bout, jusqu'à la fin, non pas pour laisser un objet de plus, mais pour apprendre un peu plus à vivre, pour pousser un peu plus avant l'art le plus subtil, le plus négligé, car absolument non monnayable, l'art de vivre⁷. »

L'acte et la réflexion

Lors du colloque, *Ce qui cherche à prendre forme*, organisé par l'Université de Québec à Rimouski, au campus de Lévis, le 26 mai 2018, j'ai présenté une courte vidéo lors de ma présentation. Je voulais partager mon travail avec l'auditoire en y démontrant le rapprochement entre l'acte et la réflexion. Voici un verbatim de la vidéo.

Verbatim

« Je suis un peu fatiguée de l'hiver, de mon travail alimentaire, des cours à l'université, des lectures que je viens de faire et du colloque qui s'en vient. Je suis un peu fatiguée. J'ai juste besoin de me laisser aller, de me laisser porter dans mon atelier. Mon plaisir est d'être là et peindre. – Et puis, je vais essayer de me donner congé : un congé mental, et de rester dans le moment présent. D'y aller un geste à la fois, et de ne pas m'imposer d'attente. Juste être dans la pièce qui me rend la plus heureuse. Je m'amuse, j'ai mangé, pris un thé. J'ai pris une douche et là, je me mets à travailler. C'est une belle journée. – Je viens de terminer ma journée de peinture. Il est presque cinq heures. Je suis assez contente des résultats de la journée. Ça bien été sur à peu près tous les tableaux que j'ai touchés. J'ai même trouvé des solutions pour des tableaux que j'avais laissés de côté. Des fois, laisser reposer les choses, ça aide. Prendre un recul et ne pas les voir pour une période.

« Comme il s'agit d'un apprentissage sans fin, qui dure toute la vie, jusque sur le lit de mort, l'artiste crée jusqu'au bout, jusqu'à la fin, non pas pour laisser un objet de plus, mais pour apprendre un peu plus à vivre [...] »

– Pierre Bertrand

Vraiment, je suis assez satisfaite de ma journée, ça m'a beaucoup encouragée. J'avais besoin de ça. – Lorsque je pense à ce corpus d'œuvres avec des os brisés, une fois l'événement passé, l'épreuve, cette épreuve-là que j'ai vécue en brisant ma jambe, ça

été le déclenchement de tout ce processus de reconstruction que je vis depuis deux ans. Ça dépasse le tableau, ça dépasse l'œuvre. C'est un moment de vie. Je suis bien à me réconcilier avec moi-même, à me rebâtir. Créer ce n'est pas juste prendre de la couleur, de l'auxiliaire, du pigment, un pinceau, c'est être en accord avec ce que je suis vraiment. »



Saisie d'une image de la vidéo, avril 2018.

Remerciements

Un gros merci à Louise Daigle pour l'hébergement durant ces deux années d'étude et à René Bellefeuille pour le montage de la vidéo et les photos de mes œuvres.

Moment de partage

La pratique artistique, c'est le moment privilégié de me relier à l'autre. Peut-être serez-vous intéressés à partager vos états d'âme sur vos propres points de bascule.



PHOTO: RENÉ BELLEFEUILLE

Déséquilibre
50,8 x 50,8 cm
Chantal St-Pierre
Octobre 2017

Catherine Morneau, 2018



Se laisser bercer par le métier intime, passage et ancrage

par Catherine Morneau

Depuis plus de trente ans, j'accompagne des individus et des groupes, car j'ai démarré une microentreprise en gestion de carrière. J'aime besogner et aussi la liberté que j'associe à mon statut d'entrepreneure. Faire à ma façon! Accompagner dans la transition, c'est explorer, observer, défricher, susciter la réflexion et favoriser chez l'autre, des pistes d'actions. L'aventure individuelle me fascine. La personne emprunte souvent des détours, parfois longs, pour revenir vers elle. Mon expérience m'a appris que bien souvent il s'agit d'emprunter une avenue très peu éclairée, d'avancer dans une certaine obscurité pour que progressivement nous puissions y apercevoir des éclaircies.

Peut-être que vous êtes surpris que je commence cette communication en m'exprimant sur ma profession dans ce colloque sur l'étude de la pratique artistique. J'y suis attachée à ma profession, j'ai de la difficulté à la quitter.

« La personne
emprunte souvent
des détours, parfois
longs, pour revenir
vers elle. »

– Catherine Morneau

Par ailleurs, le temps file... et parallèlement à cet engagement professionnel, depuis une vingtaine d'années, je suis inscrite à des cours de peinture.

Territoire

120 x 90 cm

Acrylique sur toile

Catherine Morneau, 2017

Une petite madame qui se distrait en faisant de la peinture, diraient certains!

Cette activité est devenue essentielle à ma vie. Peindre me procure un apaisement immédiat, une thérapie à la frénésie de ma vie.

Accompagnée par mon mentor, l'artiste peintre Nathalie St-Pierre, j'ai progressivement gagné en confiance. Toutefois, je me questionne toujours :

Puis-je être une artiste peintre? Et comment, par ma pratique artistique, puis-je continuer à contribuer à être utile?

En « re-traitant » ma vie, je veux, cette fois, accorder un espace plus grand à ma pratique artistique. Je me suis inscrite à ce programme avec comme objectif de faire un pas de plus dans ce passage vers une vie d'artiste peintre autodidacte, ce métier plus discret qui cherche à se révéler davantage.

Par mon art, je tente de témoigner de ces différents territoires que nous choisissons et qui teintent l'aventure de notre vie. Dans quel paysage est-ce que je marche? est une question qui m'habite lorsque je suis dans mon atelier.

C'est souvent par la représentation de carrés pour symboliser l'ancrage, de même que par l'insertion des lignes assez présentes dans mes toiles suggérant des directions à privilégier, que je



PHOTOS : HUGO LACASSE

meuble mon tableau. Aimant la nature, le tout suggère fréquemment des paysages abstraits aux couleurs variées, semblables au déroulement de ma vie, avec ses travers et ses beautés.

Les réflexions qui me nourrissent portent sur « l'art d'être soi ». Mon projet de recherche-crédation s'inscrit dans cette quête. Je veux rendre possible cette transition vers une vie d'artiste peintre davantage investie.

Pour aborder ce sujet, je vous présente aujourd'hui, par cette communication, les trois temps de ce passage, temps vécus durant ces deux ans de formation sur l'étude de la pratique artistique. Pour ce faire, je vous propose le modèle de Michèle Roberge¹, qui elle, s'est inspirée de William Bridges². Trois phases sont présentes dans une transition : l'achèvement, l'errance et le commencement.

Passage
Temps un
L'achèvement

Peut-être serez-vous surpris d'apprendre que la première étape d'une transition est définie non pas par un nouveau départ mais par la fin : terminer, finir, boucler.

À cet égard, durant la première année de ce programme, je partageais davantage sur ma profession que sur mon art. Aussi, j'ai préparé une exposition où j'ai présenté une série d'œuvres déjà amorcées. Je ne me posais pas de questions, je peignais. Inspirée et influencée par les propos de Clarissa Pinkola Estés, j'étais dans



Passage
Acrylique sur toile
90 x 90 cm
Catherine Morneau, 2017



Nuit bleue

Acrylique sur toile, 100 x 100 cm
Catherine Morneau, 2017

(À dr.)

Carré jaune

Acrylique sur toile, 90 x 120 cm
Catherine Morneau, 2017



ce flot créatif généreux, où on ne peut rien faire d'autres que créer. La volonté ne joue aucun rôle, on le fait, c'est tout³.

Deux semaines d'exposition ont donc suivi en juillet et août 2017. Ce fut une occasion d'échanger, de s'entraider entre artistes exposants, de communiquer et d'être inspirée.

De plus, ayant toujours été influencée par le parcours des battantes, celles qui osent, défrichent, et questionnent les entraves et n'ayant pas de formation en arts

visuels, une des étapes de ma recherche a été de faire des lectures sur des artistes femmes qui m'inspirent par leur audace et par leur courage. Brièvement, je vous en présente quelques-unes :

Je suis fascinée par le cheminement de Marcelle Ferron, qui ose abandonner sa formation aux beaux-arts, n'ayant pas de réponse à ses questions. Quel courage aussi, en 1953, de se séparer de son mari et de quitter le Québec pour Paris avec trois jeunes enfants. Cette femme est une « hors cadre ». Certains encadrements de ses toiles ont été exposés tachés de peinture, symbole à mon avis, de ce besoin de braver les conventions⁴.

Aussi, je suis sensible au parcours de Françoise Sullivan, danseuse, chorégraphe, artiste peintre et sculpteure. Je partage sa vision d'une pratique artistique, qui peut varier dans le temps et dans l'expression, oscillant toujours dans un mouvement de balancier entre le monde intérieur et extérieur, entre l'expérimentation en solitaire et les rencontres nécessaires⁵.

J'aime également la vivacité des tableaux de Kitty Bruneau, une Montréalaise, artiste indépendante qui n'a jamais voulu faire partie d'une école ou d'un mouvement particulier⁶.

Passage

Temps deux

Errance

Je commence la deuxième année de ce programme énergisée par cette exploration de l'univers des arts visuels et par cette exposition tenue en juillet et août 2017. Je me dégage progressivement de certaines responsabilités professionnelles.

«Je partage sa vision
[Françoise Sullivan]
d'une pratique
artistique, qui peut
varier dans le temps
et dans l'expression,
oscillant toujours
dans un mouvement
de balancier entre le
monde intérieur et
extérieur [...] »

– Catherine Morneau

peux alors m'engager dans mes cours en étant moins essouffée et m'accorder plus de temps pour peindre.

« Étrangement, je ne
sais pas comment
cela est arrivé mais,
je me retrouve
désemparée, figée.
C'est l'impasse. »

– Catherine Morneau

Étrangement, je ne sais pas comment cela est arrivé mais, je me retrouve désespérée, figée. C'est l'impasse. Vulnérabilité et agitation dans l'immobilité m'envahissent.

Je ne suis plus capable de peindre ce que je peignais jusqu'à maintenant. Je perds complètement la motivation. De septembre 2017 à avril 2018, je tourne en rond. Je me questionne :

- Devrais-je abandonner ce programme sur l'étude de la pratique artistique?
- Quelle est ma place dans cet univers de l'art visuel?
- Pourquoi n'ai-je pas d'idées concrètes pour un projet de création?

Michèle Roberge décrit ce passage comme un voyage dans une zone de ballottage, de flottement, d'incertitude qui se vit dans le silence et l'ombre⁷.

Je partage aussi les propos de Sylvie Cotton qui nomme cet état comme un moment de traversée en solitaire, une retraite qui se travaille de l'intérieur⁸.

À cette même période, une autre étape de mon projet de recherche a été de noter les propos de certains de mes clients dans mon cabinet de consultation :

« Je suis vraiment mêlé, il faut que je fasse ma demande demain et aucun programme m'intéresse. »

« Ça me donne quoi de faire une maîtrise en gestion, j'*pu* certaine de vouloir gérer. »

« Si je m'écoutais, je lâcherais ma job. »



« J'arrive de voyage, *pis* j'ai juste envie de repartir ».

Je me sens alors dans la même parenté que ces personnes qui doutent, et qui errent.

Afin de me motiver, je décide de me donner une certaine discipline, d'adopter des habitudes régulières. Je vous explique donc ce que j'ai fait pendant plusieurs jours, dans une routine que je m'imposais :

Deux matins par semaine, après une marche avec mon chien, j'entre dans mon

atelier. J'enfile mon tablier d'artiste, une vieille chemise de mon père. La seule chose qui m'anime est de faire du ménage. Un matin, par exemple, je nettoie les pots qui contiennent mes pinceaux. Ce sont les anciens bocaux qui étaient classés par ordre de grandeur sur le comptoir de cuisine chez ma mère.

Ma mère! J'ai aussi un petit tableau d'elle dans mon atelier, car durant mon adolescence, elle suivait des cours aux « loisirs au féminin ».

Je passe donc plusieurs matinées habitées par des souvenirs tout en classant mes tubes de peinture, mes cartons, mes cahiers. Je jette, je donne, je trie.

Nos étés (à g.)
Huile sur toile, 20 x 25 cm
Lucille Lévesque Morneau



Sans titre
Acrylique sur toile, 50 x 50 cm
Jeanne Lévesque (5 ans), 2017



Au début de ce mois de mai, je fais finalement une œuvre. Je travaille rapidement en utilisant que du noir et du bleu.

Je peins ce tableau en compagnie d'une de mes petites-filles, Jeanne, cinq ans, qui apprécie peindre dans mon atelier.

Passage

Temps 3

Commencement

Je continue de revisiter mon atelier. Je démêle certains documents reçus dans ce programme, je feuillette mes notes. Mon attention se porte alors sur ce terme encerclé dans un de mes cahiers, le métier intime, élément que nous avons abordé brièvement en classe.

Une autre étape de ma recherche a été de lire sur ce thème.

Daniel Hazard, psychosociologue s'est particulièrement intéressé à ce sujet. Mon enthousiasme revient. Peut-être que plusieurs d'entre vous ne connaissent pas ce concept. Je vais tenter, simplement de vous l'expliquer.

Le mot métier a une double étymologie : ministterium, ministère, qui signifie service à autrui. Le métier public, comme vous le savez c'est ce que nous répondons lorsque les gens nous demandent : « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ».

Le métier intime réfère davantage en ce quelque chose, qui existe en nous, souvent caché, enfoui, mais qui cherche à se dévoiler, à se révéler. Un ressenti difficile à expliciter, moins vu dans le regard des autres sur soi. « Exercer son métier intime, c'est tenter de révéler son mystère en services à autrui⁹. »

L'auteur explique que pour cheminer vers la connaissance de son métier intime, il faut s'observer dans des gestes quotidiens, se raconter comment nous faisons quand nous exécutons une activité que nous aimons¹⁰.

Je réalise, sans aucune hésitation que ce que j'aime faire, c'est

Me bercer

La chaise berçante fait partie de ma vie depuis toujours.

Ma première rencontre avec la chaise à bascule remonte à mon enfance. Retirée de l'école à la suite du décès d'une de mes sœurs, seule, avec ma mère, je passais de longs temps, dans le silence, le nez écrasé dans la fenêtre embuée. L'hiver était froid. Je traçais avec mes doigts d'enfant des carrés, des maisons, et je m'inventais des histoires. Ce que j'aimais de ces longues journées était ce temps où ma mère me berçait en écoutant, à la télévision de Radio-Canada, l'émission *Femmes d'aujourd'hui* animée par Aline Desjardins. Je rêvais de devenir une Aline Desjardins! Dans ces moments-là, malgré l'atmosphère de chagrin, j'étais doucement heureuse. Le moment de la consolation.

Selon l'anthropologue Serge Bouchard, « sur le plancher de la vraie vie, la berçante est la seule qui peut revendiquer le titre de siège des rêveurs aguerris¹¹ ». Mais qu'est-ce que je fais quand je fais du « berçage »?

L'espace d'un moment, je suis rattachée au solide, à la terre. Ensuite, je pars en voyage dans mes pensées, une forme de bonheur dans l'inutilité.

Ce balancement régulier me donne l'élan nécessaire pour faire un agir confiant, que j'espère utile.

« [...] sur le plancher de la vraie vie, la berçante est la seule qui peut revendiquer le titre de siège des rêveurs aguerris. »

– Serge Bouchard

« J'ai exploré le territoire des arts visuels et de ses habitants, j'y ai cherché mon chemin, je suis retournée sur les sentiers de mon enfance [...] »

– Catherine Morneau

Par ces lectures sur le métier intime, je réalise que ma vie d'artiste peintre sera teintée de mon métier public, et que mon métier public a été influencé par la rêveuse aguerrie que je suis. Pourquoi m'inquiéter? Ces deux métiers ne séjournent-ils pas ensemble en moi depuis toujours?

Et ce voyage de deux ans dans ce programme, ce parcours introspectif, n'était-il pas nécessaire avant que prennent forme à nouveau des projets artistiques concrets?

J'ai exploré le territoire des arts visuels et de ses habitants, j'y ai cherché mon chemin, je suis retournée sur les sentiers de mon enfance, j'ai protégé mes racines, j'ai désencombré mon terrain. Je suis prête pour les semis.

Mais avant de vous quitter, je vous laisse, en silence, une minute de rêverie.

Sans titre (page ci-contre)
Acrylique sur toile
91 x 121 cm
Catherine Morneau, 2018





Du temps perçu et de sa fuite ; l'art photographique comme réflexion sur les saisons de la vie

par Louis Linteau

Je suis depuis longtemps habité par le temps, la temporalité, l'éphémère, l'évanescence.

Le temps a toujours été, un peu inconsciemment, intégré à mon corpus photographique.

Pour revisiter ce territoire, j'ai cherché comment intégrer mon art photographique à une autre de mes habiletés : l'écriture.

J'ai orienté ma recherche-crédation sur le temps dans son aspect physiologique, c'est-à-dire le temps que l'être humain ressent plutôt que le temps organique, celui qui se mesure avec une horloge ou le passage des jours et d'y ajouter une forme d'écriture que je ne connaissais pas avant l'année dernière : le haïku.

Enfin, j'ai voulu continuer à explorer le médium photo dans son évolution en art actuel, mais en conjonction avec le texte court et poétique du haïku ainsi que l'animation.

« Je suis préoccupé
par le temps, surtout
celui qui passe,
s'écoule, disparaît.
Dans mes recherches,
j'ai pu mettre un mot
sur ce concept : le
temps-durée. »

– Louis Linteau

Pour joindre ces trois objectifs et partager ma vision photographique du temps, il m'est apparu que la thématique des saisons ouvrait grandes les portes de l'expression intégrée de mes préoccupations de recherche (images, poèmes et performance).

Je vais tenter de vous communiquer mon cheminement par le pourquoi, le qu'est-ce, le comment et le quoi, les quatre étapes d'une recherche en art.

Le pourquoi?

Je suis préoccupé par le temps, surtout celui qui passe, s'écoule, disparaît. Dans mes recherches, j'ai pu mettre un mot sur ce concept : le temps-durée. Ou le temps calculé entre deux événements identifiables. Ceci m'a également amené à lier mon sujet à une réflexion sur la mort. Ce sujet ne m'avait pas interpellé jusqu'à maintenant. Plus j'y pense cependant, plus je constate que notre chemin vers la mort a débuté le jour de notre naissance.

Le qu'est-ce?

J'ai donc réfléchi sur ce pourquoi pour établir ma question de départ, circonscrire mon sujet, élaborer la problématique du sujet et le cadre théorique où il se situe.

Ma question de recherche pourrait s'énoncer comme suit : comment passons-nous à travers la vie, de la naissance à la mort, au plan de la perception de cette vie et ses étapes, à l'intérieur de nous-mêmes et comment puis-je l'exprimer dans le cadre de ma pratique artistique.

Cette question appelle pour moi nécessairement une réponse qui tourne autour des saisons. Les saisons temporelles et les saisons intérieures, celles que je ressens en moi-même.

J'ai en conséquence circonscrit mon sujet comme étant l'étude des saisons temporelles en comparaison/opposition des saisons intérieures.

La problématique du sujet résidait dans la compréhension de la notion de durée, notion qui jusque-là ne m'était pas encore apparue quand je parlais du temps qui passe, de l'évanescence.

Le comment?

Je me suis mis à la recherche de livres pertinents écrits par des théoriciens du temps et de renseignements sur la technique du haïku : un court poème qui donne une image, un instantané, une photo littéraire.

Dans le cadre de ma recherche sur le temps, j'ai eu la main heureuse de tomber sur le livre de Hervé Barreau dans la collection *Que sais-je? Le temps*. C'est en lisant ce livre que j'ai cerné les notions de temps organique versus temps physiologique. Dans son introduction, il dit :

« Nous éprouvons le temps de l'intérieur de nous-mêmes¹. »

Il traite de la dissymétrie entre passé et avenir, attestée dans la différence entre souvenir certain et attente incertaine.

Une autre réalité dont il m'a fait saisir l'importance est la soumission de tous les êtres vivants (plantes, animaux, humains) à des rythmes naturels : respiratoires, circadiens, menstruels, de reproduction, migratoires, hibernatoires, etc. Ces rythmes déterminent dans l'esprit de l'être des points de référence de la durée.

« Le temps n'est autre que la forme du sens interne, c'est-à-dire l'intuition de nous-mêmes et de notre état intérieur. »

– Emmanuel Kant

J'ai continué ma recherche sur le temps auprès d'autres auteurs :

Jacques Léon – *À la recherche de l'espace et du temps perdu*. Le temps ne peut être pensé autrement que dans l'action : un avant, un présent et un après. Ce que nous saisissons du temps, c'est son écoulement. Il cite Kant : « Le temps n'est autre que la forme du sens interne, c'est-à-dire l'intuition de nous-mêmes et de notre état intérieur². »

Léon ajoute : « [...] on compare la durée d'un phénomène physique à la durée d'un autre phénomène physique, périodique celui-là, que l'on maîtrise mieux et que l'on a choisi, arbitrairement, comme étalon de notre mesure³ ».

Dans *Briser la dictature du temps*, Bruno Jarroson relate l'expérience de spéléologues qui ont passé un certain temps sous terre, hors de repaires horaires ou diurnes. Ils se sont tous trompés sur l'estimation du temps passé sous terre, habituellement en moindre que le temps réel. En isolement, tout ce qui n'est pas noté tout de suite est perdu. Le contenu du temps est fonction de l'information alors que la sensation du temps n'est pas la mesure de celui-ci. La durée est un concept psychologique.

Ces recherches peuvent sembler principalement sociologiques et psychologiques dans le cadre d'un cours sur l'étude de la pratique artistique. Mais elles m'apparaissent nécessaires comme fondement de réflexion dans l'élaboration de ce projet artistique.

Ma deuxième étape documentaire fut de me renseigner sur la technique du haïku, puisque j'avais décidé d'intégrer ce médium à celui de la photographie car le haïku m'est apparu comme une forme de photographie.

J'ai réussi à cerner l'essence et la forme du haïku, chez Philippe Costa dans *Petit manuel pour écrire des haïku*⁴.

Ce que le haïku n'est pas :

- pas intellectuel,
- pas un énoncé de spiritualité,
- ne sert pas à véhiculer un sens caché,
- rien de « zen ».

Ce qu'est le haïku :

- une image visuelle,
- simple et dépouillée,
- qui permet de rendre compte du spectacle de la nature,
- c'est en quelque sorte une photo littéraire d'un moment précis.

Le haïku et la photo sont quasi synonymes!

Voilà donc qui cadre à merveille avec mon propos sur le temps-durée.

J'avais déjà l'idée de présenter les quatre saisons en photos, mais à la suite de mon cheminement de recherche et de ma réflexion, s'est ajoutée la présentation de la cinquième saison humaine : la mort.

Il m'est également apparu que je devais entraîner l'auditeur/spectateur à réfléchir de façon superposée aux saisons temporelles et aux saisons psychologiques. Pour ce faire, je présente une photo-texte, soit un haïku de saison, une photo de la saison selon le niveau de floraison et la lumière propre à chacune et enfin une photo d'un cimetière.

Le quoi?

Le résultat de ma recherche-création est le suivant :

Présentation du présent texte faisant état de la question posée, de ma démarche de recherche et de la conclusion à laquelle j'arrive et

Présentation d'une séquence d'images-textes et d'images photos pour chacune des saisons accompagnée de gestes marquant le temps.

Conclusion

Ce travail de recherche-création a ouvert des voies nouvelles à ma pratique artistique : tout d'abord la mise en place d'une méthodologie pour l'approche d'un projet photographique; ce fut pour moi une révélation puisque jusqu'alors je percevais la création artistique comme une pure manifestation de l'intériorité, des tripes de l'artiste. Bien sûr, ce mouvement intérieur doit exister, mais il s'améliore d'un encadrement méthodologique. Ce travail m'a ensuite conduit à l'intégration d'images photos, d'images littéraires et d'images gestuelles dans une unité métamorphosée pour livrer un message d'une forme et d'une dynamique nouvelles.

De nouveaux horizons artistiques s'ouvrent à moi. En effet, j'en viens à comprendre ma pratique photographique comme une partie – essentielle – d'un plus grand ensemble artistique : image, geste, parole. Je m'éloigne donc de la photo-image pour m'intégrer à l'art actuel où les frontières interexpressions ont disparu.



Le printemps

Naissance, joie et rires
Printemps joyeux et sans fin
Début, fin à venir



L'été

Été, soleil, mer
Montagnes, rires, insouciance
Des folies à faire



L'automne

Les feuilles tombées
Art, sagesse et connaissances
Douce complicité



L'hiver

Neige et cheminée
Petits-enfants à l'écoute
Fin en destinée



... Et puis ...

Cinquième saison
Espace infini, toujours
Adieu, abandon



Dialogue avec l'invisible





La pratique artistique : miroir ouvert sur la connaissance de soi

par Gaëtane Dion

C'est dans une perspective autobiographique que j'ai effectué ma recherche-création et pour en témoigner aujourd'hui, j'ai choisi de vous convier au récit des expériences les plus significatives que j'ai vécues au cours des quelques dernières années.

Décembre 2014 :

Quelque chose m'échappe... Je ne sais pas très bien comment décrire cette sensation inconfortable qui m'habite. Je ressens au cœur de moi comme un amas de coton opaque tout froissé. En surface, tout semble bien aller, mais à l'intérieur, c'est le chaos. Une sorte de cécité m'empêche de voir clair et me force à faire quelque chose.

Tout allait bien pourtant. Mais ça, c'était avant. Avant que je n'entende parler du programme en étude de la pratique artistique.

(Page ci-contre)
Autoportrait debout
(détail)



PHOTO : GAËTANE DION

Grand jour

91,44 x 61cm

Acrylique, collage et feuille
d'or 22 K sur toile

Gaëtane Dion, 2017

Je ressens une grande satisfaction à créer dans mon atelier depuis plus de 35 ans. J'ai toujours laissé mon intuition me guider dans l'expression de mon art et les résultats sont parfois intéressants, du moins c'est ce que j'en déduis par l'intérêt qu'on porte à mon travail. Néanmoins, j'éprouve de la difficulté à articuler ce que je fais.

J'explore le thème de la féminité de manière récurrente depuis plusieurs années et je mets sur le compte de la timidité ma réserve à élaborer au sujet de mes réalisations. Je ne suis pas volubile. Voilà!

Ça, c'était quand ça allait bien. Mais il y a eu cette artiste qui, en me parlant de la formation qu'elle suivait à Lévis, est venue placer un projecteur bien lumineux sur ma lacune. Dès lors, je ne pouvais plus l'ignorer!

Je veux désormais comprendre ce que je fais. Et ça presse!

C'est ce qui m'amène ici il y a deux ans. Me retrouver avec un groupe d'artistes du même âge que moi et exprimant des problématiques similaires me reconforte. Nous formons une communauté réfléchissante nous dit-on. Les autres me serviront de miroirs pour m'examiner, pour voir l'artiste que je suis. Je me sens comme dans un laboratoire.

J'ai beaucoup d'espoir. J'écoute, je participe et je lis. Fabienne Verdier, Nancy Huston, Mihaly Csikszentmihalyi et Wassili Kandinsky ne sont que quelques-uns des auteurs qui me livrent des propos fascinants et éclairants à propos d'une foule d'aspects touchant l'art, de la théorie à la philosophie en passant par le récit d'artistes. Je suis à l'affût de tout ce qui pourrait éveiller quelque chose en moi au sujet de ma pratique... Bien que j'enrichisse mes connaissances, le voile de coton est toujours là. Je suis encore confuse, mais j'ai faim! Et je dévore!

Un jour, j'apprends que ne pas analyser ses rêves, c'est comme ne pas ouvrir son courrier... et que la seule façon de savoir quoi créer est de savoir qui on est... en amassant du matériel, des souvenirs qui nous parlent de nous.

Voilà quelque chose qui résonne en moi.

Je cherche des réponses, mais ceci me fait réaliser que je ne me pose peut-être pas la bonne question.

Il devient alors plus clair pour moi que ma quête véritable concerne davantage la connaissance de soi. Mieux me connaître m'aidera à mieux comprendre ce que je fais.

Me voilà en pleine quête identitaire. Qui suis-je vraiment? De quoi suis-je faite?

Je crois que l'interprétation de mes rêves peut s'avérer un bon point de départ pour mieux me connaître puisque je rêve beaucoup. Et j'en écris les récits depuis quelque temps.

Je me documente sur le sujet. Je veux apprendre à saisir ce que mon inconscient cherche à me dire sur moi.

Je continue ma recherche en lisant au sujet de la symbolique, l'identité, le récit, le processus d'individuation, la connaissance de soi. Chercher dans les livres m'aide à orienter ma recherche en moi.

En parallèle, je me demande bien ce que je vais peindre dans le cadre de ce projet de recherche-crédation. Je veux me laisser le champ libre à tout ce qui chercherait à



PHOTO : GAËTANE DION

« L'interprétation de mes rêves peut s'avérer un bon point de départ pour mieux me connaître... »

prendre forme... Lorsque vient le temps de m'y mettre, ça ne marche pas, mais pas du tout!

Le néant! J'en déduis que je ne suis pas prête.

Quelques semaines plus tôt, j'avais entrepris la conception d'un projet pour une exposition de livres d'artistes. J'avais monté une maquette de livre-objet : une petite commode. Je pensais explorer le thème de l'intimité. Moi, la peintre, j'étais emballée à l'idée de créer quelque chose de différent et faisant appel à d'autres savoirs que je possédais. J'avais rapidement mis le tout de côté pour pouvoir me consacrer à mon projet de recherche-création.

Autoportrait debout
(en cours de réalisation)

Quelques jours plus tard, un déclic m'amène à décider de faire un autoportrait. Et durant la nuit d'insomnie qui a suivi, c'est devenu très clair... Tout s'est mis en place! J'ai été prise par un véritable saisissement créateur!

Travail réflexif = miroir

Miroir = me regarder moi-même, autoportrait

Regarder à l'intérieur de moi = les tiroirs

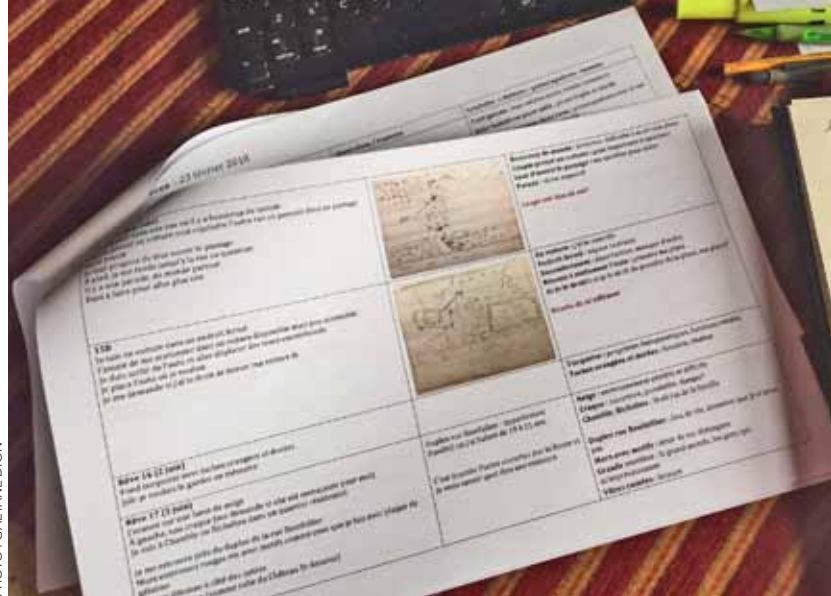
Eurêka! Ma petite commode qui attendait d'être réalisée allait non seulement devenir un autoportrait, mais aussi être le témoin bien vivant de la transformation qui s'amorcerait bientôt en moi! J'entreprends donc de monter ce petit meuble comme si je me construisais moi-même. Comme si, pour mieux me définir, j'avais besoin de voir, par le biais de cette réalisation métaphorique, l'aspect extérieur de moi tel que je le perçois et le réunir à l'aspect intérieur, invisible et intime, que je veux pénétrer et saisir.



PHOTO : GAËTANE DION

Pour y arriver, je choisis d'analyser une séquence d'une trentaine de rêves. Mes lectures sur le sujet et mon intuition me guident vers différentes méthodes d'analyse que je combine pour en créer une hybride qui me convient. Ainsi, je monte un document à trois colonnes où j'inscris d'abord le résumé du rêve, tel que vécu et ressenti. Je place l'illustration ou les commentaires au centre, et en dernière colonne, les différents symboles et leurs sens possibles. Au lieu d'essayer de voir le rêve dans la cohérence d'une histoire, je suis amenée intuitivement à isoler chaque symbole ou élément de rêve et à noter pour chacun les significations qui me viennent spontanément à l'esprit. Enfin, en relisant le tout, je peux reconstituer un message plus compréhensible.

PHOTO : GAËTANE DION



Ce que je découvre dans mes rêves m'éclaire au sujet de mes préoccupations actuelles. J'en discerne plusieurs, mais trois familles principales sont plus récurrentes :

- besoin d'intimité avec moi-même afin d'ouvrir les poupées russes qui m'habitent;
- désir de changement, d'émancipation;
- besoin d'individuation, de distinction et de reconnaissance.

Mes découvertes me brassent. Je prends conscience d'une partie de moi que je néglige et que je ne peux plus ignorer ou délaisser. Je me rends compte que pour

défaire le nœud de mon inconfort, je dois aller encore plus au cœur de moi, tenter de retirer le voile de coton et voir ce qu'il y a là...

Pendant ce temps, ma petite commode attend son contenu... Combien de femmes se sont-elles placées devant leur vanité pour chercher des réponses... Je décide de la questionner!

Je place mon petit meuble devant moi sur la petite table d'une pièce de la maison que j'ai transformée en sanctuaire pour mes lectures et mes réflexions. Je ferme les rideaux pour créer une atmosphère plus intime. Je commence à l'interroger et je procède à une visualisation.

Moi : Petite commode, qu'as-tu à me dire? Que contiens-tu dans tes tiroirs?

Commode : Je contiens dans mes tiroirs ce que tu contiens en dedans de toi. Tu veux savoir ce qu'il y a à l'intérieur? Tu n'as qu'à explorer par toi-même... Vas-y délicatement. Tout doucement pour ne rien échapper.

Moi : Ça y est! Je vois une petite fille complètement désespérée arriver dans la cour d'école pour son entrée en première année. Cette petite fille de six ans qui n'a plus sa maman, son grand frère ou sa grande sœur près d'elle pour la protéger, c'est moi! Je suis comme une siamoise qu'on vient de séparer. Toute seule, je ne sais pas comment faire pour être avec les autres. J'ai beau être parmi les plus grandes de première année, j'ai le cœur gros comme la terre tellement j'ai de la peine. Et je ne dois pas pleurer. Je suis une grande de six ans, et à l'école, on ne pleure pas...



PHOTO : GAËTANE DION

Je note à mesure toute notre conversation. C'est incroyable tous les souvenirs que ce minuscule meuble à tiroirs a pu réanimer ainsi que toutes les émotions qui m'ont envahie au cours de cet exercice. Je me suis sentie littéralement téléportée dans le passé où j'ai pu revoir et observer avec un regard nouveau l'enfant, l'adolescente et la jeune adulte que j'ai été. J'ai éprouvé beaucoup de compassion pour cette petite fille sensible et timide qui aurait voulu être comme les autres sans y parvenir. J'ai pris conscience de sa souffrance et je l'ai cajolée. J'avais besoin de « ramener le vécu passé dans mon champ attentionnel pour le percevoir et l'éprouver à nouveau¹ », comme le mentionne Louis-Claude Paquin, professeur au doctorat en communication à l'UQAM.

Je me suis en quelque sorte réconciliée avec la jeune personne que j'ai été et qui demeure toujours bien vivante en moi, cette jeune fille qui accepte de m'en apprendre sur moi-même. Je sais maintenant que je l'aime et que je peux lui rendre visite. D'ailleurs, le poète et romancier Franz Hellen affirme que « l'enfance n'est pas une chose qui meurt en nous [...]. Ce n'est pas un souvenir, dit-il. C'est le plus vivant des trésors, et il continue de nous enrichir à notre insu [...] ². »

Une sensation de paix a remplacé l'amas de coton qui m'habitait. J'ai réalisé que je suis une personne unique, avec des forces, des vulnérabilités et des besoins. J'ai aussi compris que j'ai non seulement le droit, mais le devoir de laisser s'exprimer toutes les parties de moi.

L'analyse de mes rêves et cette expérience d'autoexplicitation ont suscité une prise de conscience qui a rendu intelligible à mes yeux le contenu de ma récolte. Je sais alors ce que contiendra mon petit bureau.

Par la suite, animée par une puissante énergie créative, toute une chorégraphie d'actions entretoisées m'amène à imaginer et à créer le contenu de mon petit meuble

« [...] l'enfance n'est pas une chose qui meurt en nous [...]. Ce n'est pas un souvenir. C'est le plus vivant des trésors, et il continue de nous enrichir à notre insu [...] ».

– Franz Hellen



PHOTO : ROGER PAQUETTE



PHOTO : ROGER PAQUETTE



PHOTO : ROGER PAQUETTE



PHOTO : ROGER PAQUETTE



PHOTOS : GAËTANE DION



dans un ballet incessant entre mon intuition et ma raison, dans mon atelier, dans mon bureau et dans mon sanctuaire. Tout mon être est mis à contribution.

Ainsi, le livre qui prend place dans le premier tiroir tente d'éclairer ma nuit en proposant quelques questionnements et différentes citations qui m'ont guidée dans mon exploration identitaire. Le second livre reproduit le chaos intérieur en contenant une foule de symboles recueillis dans mes rêves et mes souvenirs. Enfin, le troisième esquisse les différentes facettes de mon être en présentant une mosaïque de mes personnages qui, je le découvre, sont le reflet de ce que je suis.

Réalisés avec du papier à dessin 160 g et du mylar cousus en sections, ces trois livres sont assemblés avec une reliure allemande. Les pages contiennent des citations, des écrits calligraphiés, des collages de dessins, de photos et de symboles créés avec des papiers peints à l'acrylique.

Ce petit meuble bien féminin m'a servi de médiateur pour accéder à mon histoire et de fait, à moi-même, comme l'écrit la psychologue Kristina Herlant-Hémar³ à propos de Paul Ricoeur. L'introspection que j'ai été amenée à faire dans le cadre de ce projet, de même que la recherche identitaire qui s'est amorcée parallèlement en moi, sont à mes yeux la manifestation de la puissance de ce langage qu'est la pratique artistique lorsqu'on accepte d'aller au-delà de l'œuvre.

Le programme en étude de la pratique artistique m'a permis d'éveiller davantage ma conscience. En plus d'un accompagnement extraordinaire, j'y ai reçu des outils précieux pour effectuer ce voyage fructueux au cœur de moi. J'ai ainsi pu créer un lien concret entre cette démarche et ma pratique artistique. Celle-ci étant devenue un véritable miroir ouvert sur la connaissance de soi, je sais désormais d'où viennent mes personnages. Je sais aussi qu'en plus de présenter un caractère autoportraitique, ceux-ci communiquent quelque chose d'universel.



PHOTOS : ROGER PAQUETTE



PHOTOS : GAËTANE DION

Cornes d'abondance

76,2 x 101,6 cm

Acrylique, collage et feuille d'or 22 K sur toile

Gaëtane Dion, 2018

Il y a deux ans, je me demandais si je n'avais pas fait le tour du jardin avec mes personnages. Je me rends compte que ce n'est pas le cas. J'ai probablement épuisé quelque chose dans la manière de traiter de la féminité, mais certainement pas le sujet. Différentes lectures ont aiguë mon intérêt à explorer plus à fond certains aspects touchant l'intime et l'identité au féminin. Mon intention est de les aborder par le biais de projets de recherche-crédation dans un contexte plus contemporain tout en considérant encore davantage la spatialité en plus de la picturalité, notamment par des concepts d'installations ou de créations hybrides.



***Intuition* (à g.)**

61 x 45,72 cm

Acrylique, collage et feuille

métallique sur bois

Gaëtane Dion, 2018

***Promesse* (à dr.)**

101,6 x 91,44 cm

Acrylique, collage et feuille

métallique sur toile

Gaëtane Dion, 2017



PHOTO : GAËTANE DION

Autoportrait debout
31,75 x 19 x 11,43 cm
Bois, miroir, carton,
papier, mylar,
acrylique, collage,
fil de lin
Gaëtane Dion, 2018

Le fil que je tiens
Papier mâché, acrylique,
fil de lin, bois
35 x 25 x 20 cm
Madeleine St Jean

PHOTO : MADELEINE ST JEAN



Les fils qui dépassent... ou ce que révèle la matière

par Madeleine St Jean

Permettez-moi de vous raconter une petite histoire.

La journée des grands vents, il s'est perdu. C'était l'hiver. Un instant, il se blottissait contre les uns et les autres pour se réchauffer et l'instant suivant, il se retrouve seul, sans repère. Du blanc tout autour. Poussin grelotte de tout son corps. Il est bien loin de ses proches et de sa maison sur la grande Terre, là où il a tant d'amis. Il a peur.

Il bouge pour échapper au froid glacial qui transperce son duvet. Il sautille et bat de ses petites ailes pour se propulser ailleurs, en quête de chaleur. Enfin, au pied d'un arbre, il se trouve à l'abri du vent. Mais il a si froid qu'il sautille sans cesse sur place pour se réchauffer.

Ouch! Il frappe sa tête sur une branche. Un peu sonné, malgré



Un petit!

Acrylique sur papier
25 x 25 cm
Madeleine St Jean

(À dr.)
Le ciel en moi
Argile, acrylique et bois
28 x 23 x 20 cm
Madeleine St Jean

l'étourdissement, il saute encore. Et hop! Il atteint une branche. Hop! Le voilà encore plus haut sur une nouvelle branche, et une autre, et une autre.

Poussin se demande s'il pourra apercevoir sa maison du haut de l'arbre. Il saute encore en défiant le vent impitoyable, mais toutes ses forces le quittent. Il est totalement épuisé. Il n'en peut plus. Il se laisse tomber. Il ne sait pas trop ce qui se passe, mais c'est bon... C'est chaud, c'est doux. Totalement affaibli, il s'abandonne, il s'assoupit.

Soudainement, il est éveillé par des sons, une conversation, un langage inconnu. Deux grands oiseaux noirs discutent ensemble :

– Un petit! Quel cadeau! Mais... d'où vient-il?
Comment se fait-il qu'il soit de cette couleur?

– Comme c'est merveilleux. Nous qui nous ennuyons tellement depuis que les enfants sont partis! »

Les oiseaux noirs débordent de tendresse. Ils émettent des longs croassements gutturaux apaisants :

– Il est de la couleur du soleil, et nous, nous sommes de la couleur de la nuit. Quelle différence! Quelle chance!

Les corbeaux s'occupent du petit comme d'un trésor. Il est aimé. Rien ne lui manque. Il grandit de jour en jour dans la joie et le bonheur.

Le printemps venu, le couple avec leur étrange petit, est remarqué. On chuchote dans tous les arbres du comté :





– Ce n’est pas normal! Cela ne devrait pas exister! Ils sont hors la loi! On devrait les arrêter! Arrêtons-les! »

Et c’est ce qui arrive. Les gendarmes se présentent au nid et emmènent le trio devant la reine du royaume. Après une longue réflexion, celle-ci prend solennellement la parole :

– La situation est effectivement bien étrange. Certes, je louange le grand cœur de ces parents adoptifs. Néanmoins, le jeune doit connaître ses racines et les siens. Sûrement que ceux-ci sont alarmés par sa disparition et le cherchent avec acharnement. Je demande donc à tous les habitants du royaume de retrouver la famille du petit.

La nouvelle circule comme une traînée de poudre. En peu de temps, la famille du petit est retrouvée et présentée à la reine. C’est donc devant les

Ils étaient trois

Papier fait main,
fil de lin, acrylique
76 x 228 cm
Madeleine St Jean



J'arrive!

Acrylique sur papier
marouflé sur toile
40 x 92 cm
Madeleine St Jean

deux familles rassemblées, ainsi qu'une immense foule de curieux, que la reine se prononce de nouveau :

– Ni la famille adoptive, ni la famille biologique ne seront séparées de ce mignon petit. J'ordonne donc la garde partagée.

C'est ainsi que Poussin grandit dans l'accueil et la sagesse de ses deux familles. Il devient un magnifique coq. Il partage son temps avec sa première famille sur la grande terre, entouré de tous ses amis de la ferme, et sa deuxième famille, dans les hauts arbres auprès de toute la parenté des grands corbeaux.

Depuis ce temps, les coqs et les corbeaux partagent la tâche, d'une contrée à l'autre, lorsque la nuit salue la lumière du matin, de nous éveiller à l'espoir d'un nouveau jour.

J'ai écrit ce conte en octobre 2016, au tout début du programme en EPA. Je vous le partage aujourd'hui parce que je perçois un parallèle entre le parcours de Poussin et le mien dans le cadre de ce programme.



L'horizon des profondeurs

Monotype sur papier mylar

10 x 24 cm

Madeleine St Jean

Créer, pour moi, c'est exister, c'est me créer, c'est oser prendre une place, ma place. Comme Poussin perdu dans les grands vents d'hiver, je cherche ma place, je cherche là où j'habite. Je commence le programme avec le sentiment de chercher ma place comme artiste. Comme Poussin, je regardais au loin, je grimpais aveuglément, je regardais à l'extérieur de moi, dans l'espoir de trouver cette place qui est la mienne.

Épuisée, je succombe au vent. Et comme Poussin, je tombe. Ce programme représente une descente à l'intérieur de moi-même.



La faille

Papier fait main,
fil de lin, acrylique
61 x 26 cm
Madeleine St Jean

Dessus-dessous (à dr.)

Papier fait main,
fil de lin, acrylique
51 x 51 cm
Madeleine St Jean

Je tombe dans un nid qui me permet d'aller à la rencontre de certains aspects de moi-même que j'ai occultés à force de regarder au loin. Ce nouveau lieu, meublé de souvenirs, d'expériences revisitées, de perceptions renouvelées, me réconcilie avec mon parcours de vie et de création; ce lieu tisse un espace qui relie la source de mon être avec le passé et le présent. Ma quête comme artiste se repositionne à l'intérieur de moi. Je reconnais mon atelier intérieur, ce qui m'est propre, ce qui me distingue et ce qui me définit.

Je crée comme je suis. Je suis comme je crée. Cet isomorphisme ou cette relation de similitude entre le créateur et l'objet créé fait que la création est une source inépuisable de connaissance de soi. Tout le processus créateur, depuis l'émergence de l'intention première au comment se manifeste cette intention dans la matière et sa finalité, est une fenêtre sur l'âme créatrice, sur mon âme créatrice. L'invisible cherche à se manifester dans le visible. Je découvre que depuis toujours ma quête artistique est essentiellement une quête intrapersonnelle.

Le processus créateur est en perpétuelle mouvance. Comme la vie, il suit son propre rythme inéluctable. Il a une vie à soi. Créer, c'est accepter de ne pas savoir et accepter d'aller à la rencontre de l'inconnu, de l'imprévisible. C'est en tirant continuellement sur le fil de la création que j'ai tissé et que je tisse toujours les fils de l'étoffe de ma vie. Comme pour Poussin, créer c'est chercher son chemin pour ensuite s'abandonner à l'inattendu.





Enfant, me pencher sur un dessin crée en moi un espace de tranquillité, de bien-être, détaché des attentes et de l'envahissement quotidien. Un temps et un espace où j'existe, où j'ai une place tout au moins dans mon monde intérieur. Aujourd'hui, je réponds à ce même besoin en créant des lieux qui offrent ce temps de silence vers soi.

Ce lieu que je file

Papier fait main,
fil de lin, acrylique
76 x 30 cm
Madeleine St Jean

le Yukon tout en croquant en dessin les grands espaces, l'étendue des vastes terres cultivées de la Montérégie où j'habite présentement, voilà quelques-unes des expériences et des lieux qui m'habitent et qui s'inscrivent dans mes réalisations artistiques.

Quelques années en Nouvelle-Écosse, quatre autres aux Îles-de-la-Madeleine, un voyage initiatique de quatre mois, seule, vers

Les beaux dessous

Papier fait main,
fil de lin, acrylique
71 x 51 cm
Madeleine St Jean

J'explore de grands espaces silencieux. Je crée des grands vides... qui sont pleins. Pleins de silences, pleins de retours à soi. Je cite l'artiste Guy Laramée : « Rien de tout cela n'est à propos de la nature ou de paysages, mais à propos d'émotions qu'on ressent devant des choses qui nous dépassent, des lieux qui sont plus grands que nous¹. »

Les grands espaces sont une métaphore pour ma quête vers l'ailleurs. Là où se rencontrent l'esprit et la matière. Une matière qui





Madeleine St Jean à l'œuvre
dans son atelier.

Je fabrique mon papier avec de la pâte de coton dans laquelle j'insère des fils et des petits objets pour donner forme et structure à la composition. Je touche, je taponne et je découpe en faisant. Les fibres submergées dans l'eau sont déposées sur une surface pour ensuite être modelées, texturées et ajourées.

témoigne des pulsions de vie d'un territoire intérieur qui ne demandent qu'à émerger et à être accueillies.

Présentement, là, où j'aspire à aller, il y a de grands espaces à saisir et également des profondeurs insoupçonnées à découvrir... sous les apparences. Deux profondeurs se rencontrent : l'appel de ce qui est plus grand que soi et l'émergence d'énergies sous-jacentes qui teintent la perception.

Alors comment tout cela se manifeste-t-il dans l'atelier? Présentement, j'utilise le papier-matière pour créer des grandes feuilles de papier que je superpose en laissant transparaître partiellement ce qui est caché sous les différentes couches.



Mon chemin est rarement défini clairement. La citation : « Ce que je fais m'apprend ce que je cherche² » de l'artiste Pierre Soulages traduit assez bien mon processus créateur. Chaque étape de la réalisation exige à la fois de l'attention et à la fois un lâcher-prise dans mon dialogue avec la matière.

La matière parle, et la qualité de mon écoute alimente un état d'être où je me laisse guider par ce que l'œuvre a besoin, ce que l'œuvre a à me dire. Je laisse les couches de conscience se dévoiler dans la matière.

Je produis de grandes feuilles de papier texturées, sillonnées de fils. Une fois séchées, celles-ci deviennent les supports sur lesquels j'applique des couleurs pâles et monochromes, laissant les fils et les textures définir l'espace. Les feuilles de papier superposées sont collées et cousues sur une structure de bois qui permet à l'œuvre d'être suspendue démontrant les contours irréguliers du papier et certains des fils qui dépassent.

Mon intention est de ne révéler que partiellement les mouvements souterrains qui cherchent à émerger à la surface. L'intimité nécessite sa part de pudeur. Je tolère de ne pas savoir, qu'un certain mystère demeure.

Néanmoins, le lâcher-prise dans le processus créateur ne vient pas sans heurts. Les peurs et les qu'en-dira-t-on intérieurs, les gendarmes du contrôle et du *statu quo* s'acharnent à saboter, à éviter l'inconfort du chemin le moins emprunté.



En suivant le fil

Papier fait main, fil de lin, acrylique
66 x 132 cm

Madeleine St Jean



Croquis pour créations à venir

Pat Allen, artiste et art-thérapeute, affirme que : « S'engager dans le processus de création d'images peut faire naître des craintes. Pourtant, entrer dans nos pires craintes, paradoxalement, est un chemin de renouveau³. »

Et ces fils qui dépassent? Que sont-ils? Est-ce que je les coupe? Comment suivre ces fils qui osent sortir du cadre. Des fils qui témoignent de vulnérabilités, de non-dits, de croisades passées, de déceptions rapiécées, de cicatrices estompées, mais aussi, de bienveillance recousue. Ces fils qui dépassent osent la différence et les travers qui me rattachent à une « humanité individuelle et collective⁴ »; un terme cerné par Albert Jacquard pour définir une rencontre nouvelle avec soi et avec l'autre.

La reine du royaume tranche. Elle m'invite à accueillir le nouveau, le « pas savoir », la différence, les peurs dans l'élan de création, mon élan unique de création. Je crée comme je suis, je suis comme je crée. L'alchimie qui résulte du processus créateur est un pas de plus vers la consolidation de tous ces fils qui dépassent.

Quelle est la suite de cette réflexion de deux années dans le cadre du programme en EPA. Le travail à venir suivra les fils qui dépassent pour sortir de plus en plus du cadre bidimensionnel et occuper l'espace. Des formes spatiales autonomes qui habitent le lieu et prennent une place, leur place.

Ma démarche et ma pratique artistique jumelées à mon travail d'accompagnement en art-thérapie, donnent au processus de création tout son sens. Un potentiel de connaissance de soi, d'actualisation et de guérison. Comme art-thérapeute, accompagner l'autre dans les profondeurs de l'âme avec l'image comme support est un privilège qui permet de dénouer bien des souffrances. L'image comporte une fonction réparatrice dans la mesure où elle permet entre autres de revisiter un passé, de sublimer des anxiétés afin de les appréhender autrement, de diminuer leurs charges émotives et de rétablir un équilibre en soi avec un pouvoir personnel renouvelé.

Le départ

Papier fait main, bois,
cailloux, estampe,
fil de lin, encaustique
51 x 51 cm
Madeleine St Jean





Je me réfère à la grande artiste Louise Bourgeois qui a osé explorer ses liens relationnels passés et présents. Elle n'hésite aucunement à aborder dans ses œuvres une gamme d'émotions à travers des souvenirs et des souffrances vécues. Son compagnon de vie, Jerry Gorovoy affirme que pour Louise Bourgeois, « l'art est une garantie de santé mentale. Elle aborde le

Laisse couler

Papier fait main, fil de lin,
acrylique
51 x 76 cm
Madeleine St Jean

processus créateur comme un voyage sans destination précise, faisait confiance à son instinct pour arriver à une finalité⁵. »

S'accompagner soi-même sur le chemin de la connaissance de soi et de l'authenticité à travers l'art est complexe. Comme les œuvres que je crée dévoilent leurs secrets et leurs mystères par couches délicatement soulevées, ce programme en EPA m'a offert des outils nouveaux et des moyens réflexifs pour accéder à l'articulation des mystères que me dévoile mon propre processus créateur. Ce nid où est tombé Poussin lui a offert l'espace et l'accueil propices à une consolidation de son atelier intérieur et de son atelier extérieur.

Créer pour moi, c'est exister, c'est me créer, c'est oser prendre une place, ma place. Les paroles du compositeur John Cage : « Je n'ai rien à dire et je le dis⁶ » m'inspirent dans la mesure où je n'ai qu'à assumer ma démarche et ma place comme artiste. Assumer le cri du coq comme celui du corbeau dans la création de ma vie, de mes réalisations, de mon travail comme art-thérapeute... J'accueille, je consolide et j'honore les fils qui dépassent.

Le fil que je tiens

Papier mâché, acrylique,
fil de lin, bois
35 x 25 x 20 cm
Madeleine St Jean





Rendre visible l'invisible L'angle mort de l'écriture

par Germaine Salomé

Je suis au haut d'une échelle.
En équilibre.
J'ai réussi à monter.
J'y suis.
J'y reste.

Au loin, le noir absolu.
Sous mes pieds, le blanc infini.

Toute la gamme des couleurs traverse
mon être et mes cahiers noircis
tel un arc-en-ciel au bout de la nuit.

Voilà où je suis.

*Je suis arrivée à ce qui commence¹
mon être femme rapaillée
au seuil du mot aboutissement.*

Histoire de cet aboutissement.
Histoire d'une écriture à travers l'histoire
d'une vie.

L'histoire d'un pan de mon écriture à
travers l'histoire d'un pan de ma vie.

« Celui qui regarde vers
l'extérieur, rêve;
celui qui regarde vers
l'intérieur, s'éveille. »

– Carl Gustav Jung
*Ma vie*²



PAN! PAN! PAN!

Tirent les projectiles sur l'espérance
après quatre ans de recherche intense
pour un lieu de vie.

PAN! PAN! PAN!

Tout s'écroule, et la maison et la ville et
la culture et les arts et les amis.

PAN! PAN! PAN!

Je devrais être par terre, démolie.
Rien de tel, je me relève.
Je souris.

Adieu le milieu, le domaine et ma
personne
l'emboîtement des systèmes à la
Csikszentmihalyi³.

La grosse prise logique de la quête du
lieu vient de se débrancher du mur.

Débrancher ai-je dit?

Non! Tirer!

PAN! PAN! PAN!

Tirer si fort du mur qu'il y a maintenant
UN TROU DANS LE MUR!

Je respirer. J'en perds accords.
Je vouloir parler et *taire* tout.
Du haut de mon échelle : imaginez!
Pouvez-vous-tu?

Après tant de recherches, une douce
brise sur mon visage ne cesse de
scander :
Libre... Libre... Libre...
PAN... PAN... PAN...

Alors, **JE** *parler* à vous **DU TROU DANS
LE MUR** du haut de mon échelle.

1. ÉCRIRE

Il me serait impossible de vivre sans écrire. Vie et écriture ont toujours partagé une même forme de résistance : résistance dans la vie face à la conformité, résistance à l'écrit face au noyau de la création.

Au-delà d'une réconciliation identitaire et littéraire, mon parcours en étude de la pratique artistique a favorisé un rapprochement : une brèche s'est ouverte à même la croûte désormais fendillée du noyau que je porte, et que je nomme, noyau de la création. Dès les premiers cours, l'impact et la force du groupe mettent en veilleuse mes résistances. En rédaction synthèse, je m'amuse à retranscrire une phrase, tirée des présentations de mes camarades, qui m'a marquée ou qui me ressemble. Ensuite, de chacune des phrases, je ne conserve qu'un seul mot et en rédige le texte suivant :

Mon inspiration cherche à construire une résistance nouvelle. L'artiste en mon âme engage son temps dans une structure où l'équilibre tient lieu de tableau. Je revendique le droit de naître spontanément dans une chambre noire, mais la terre canalise ma marche pour ne retenir que l'empreinte de mes tolérances. Je suis ce changement qui regarde l'ouverture d'un passage en profondeur où l'artiste est plus grand que le Moi.

Au cours de ma formation, plusieurs passages en profondeur m'ont confrontée au bastion de résistance qui entoure mon projet de roman et qui monte la garde à la porte de l'autre côté. Mais on ne traverse pas de l'autre côté sans un minimum de préparation. Qui dit préparation, dit pratique.

Ma pratique d'écriture remonte à aussi loin que le noir et le blanc de mon échelle. Je pense que, dans le spectre coloré de mes nuits, mes écrits ont la couleur du rose probablement issu du rouge qui m'habite et qui se dépose dans le blanc de ma vie.

« Aurons-nous un jour assez de mémoire pour nous rappeler ces siècles où nous n'avions que nos sens et nos pensées tourmentées pour affronter la vie et la transformer en alliée? »

– Nicole Brossard
*La capture du sombre*⁴





En 1993, j'amorce un journal de bord, inspiré du livre de Normand Lafleur, *Écriture et créativité*⁵, pratique à laquelle je mettrai fin en 2008. Vingt-cinq journaux échelonnés sur 15 ans de vie. S'ensuit un travail d'annotations, nommé *Projet à reculons*, où journaux de bord, journaux intimes, cahiers, textes de création ainsi que de nombreuses lectures sont triés, classés et identifiés à l'aide d'un système de repérage couleur sur des grilles thématiques. Nées d'un besoin d'approfondissement, ces annotations sont vite devenues un véritable centre d'archives de ma mémoire où je peux effectuer des recherches par mots-clés, lieux, sujets ou encore, par analogie.

Si la pratique est le premier élément essentiel pour traverser de l'autre côté, le second, nous permettra de pouvoir y rester; il s'agit de *l'engagement*.

Mon engagement prendra forme lors du cours Fondements d'une pratique artistique par le biais de l'écriture d'un conte, né d'un exercice de contrainte-crédation à réaliser à partir de boîtes de carton. Ce conte relate l'histoire d'une maison, fermée à clé, au milieu de nulle part. Arrive sur les lieux, une poule au long cou, rêveuse et sans domicile fixe. Cette poule spéciale a été couvée sur du papier journal, par une mère très intelligente, qui lui a, ainsi, appris à lire, avant sa naissance. Dotée d'un flair inestimable, elle peut déceler l'odeur du papier à des kilomètres à la ronde. La poule lettrée va réussir à trouver la maison et à en ouvrir les volets derrière lesquels se trouvent des classeurs remplis de manuscrits. Il s'agit d'un roman dont l'histoire allie l'excessif au merveilleux, la violence à l'étrangeté, le tout aboutissant sur un chapitre laissé en blanc et nommé : *l'invisible*. Lorsqu'au matin la poule osera pénétrer dans la maison, elle réalisera qu'il s'agit de la maison de la création.





Le trou dans le mur

Première partie

La poule n'est pas demeurée longtemps dans la maison de la création. Elle en aime la chaleur, mais se sent en prison. Le jour, elle s'évertue à se promener, à picorer dans les champs et à humer le parfum des boisés. Le soir, elle s'installe sur le toit et regarde la voûte étoilée. Elle réfléchit à cette histoire, inachevée, dans la maison qui l'abrite et se demande toujours comment écrire le disparu. Les années passent. La poule change. Elle se lie d'amitié avec des dindons sauvages qui habitent à proximité. Elle se couche tôt et elle porte des vers. Un jour, de retour à la maison, après avoir bien rigolé avec son amie *DÉCACOTE*, elle aperçoit un trou dans le mur du haut côté. Intriguée, elle s'installe devant. Par instinct, elle sent qu'il lui faudra passer à travers ce trou pour écrire l'invisible de l'histoire.

Armée de son courage, la voici traversée, la bouche pleine de mots qu'elle dépose en cercle, par terre, en forme de nid. Entourée de ses précieux mots par lesquels elle espère donner vie au disparu, elle attend. Rien ne se passe. Aucune magie dans l'espace. Elle décide de couvrir les mots. Rien ne s'écrit. La poule se sent de plus en plus nerveuse. Elle regarde autour d'elle. Tout est blanc. Encore plus blanc que toutes les pages blanches rencontrées dans sa vie. Tout ce blanc fait des nœuds en elle. Elle demeure ainsi entourée de ses mots qu'elle a si méticuleusement choisis jusqu'à ce qu'elle ressente le besoin de les prendre dans ses bras. Elle commence par le mot *HOMMAGE* qu'elle blottit, bien au chaud, au creux de sa poitrine. Il se met à ronronner comme un petit chat. Alors qu'elle fait les cent pas, l'hommage s'étire lentement jusque sous ses ailes. Elle finit par s'asseoir, le dépose à ses côtés puis ferme les yeux. Arrive, en sourdine, le mot *RÊVE*; il s'accroche à sa crête et lui incline doucement la tête : il veut l'aider à quitter le monde réel.

« Mais ce que
l'on porte caché
nous soutient il est vrai.
Ainsi nous viennent en
aide les retenues,
les pudeurs.

Leur secret nous sauvera.
Aimer n'est pas
une fin.
Aimer est infini. »

– René Lapierre
*Les adieux*⁶

Ivujivik, 1993

2. VIVRE

Après la maison de la création, voici la grande maison de l'écriture. Dans la grande maison de l'écriture, voici ma mère, voici mon père, de passage, sur les ailes de la poésie. Ils viennent s'asseoir à notre table; « notre », l'écriture et moi.

Mes parents sont morts en 1990. J'ai quitté la maîtrise pour déposer mon écriture dans l'invisible et me consacrer au visible, à la maladie, à la mort, à ce grand réel teinté d'amour et du « *rien n'est plus important* ». Jusqu'à mon départ pour le Grand Nord, j'avais pour projet d'écrire l'histoire de ma mère dont le titre était *Terre de Sienne*. 1993 : arrivée en terre nordique. Ivujivik. Éblouissement. Que du bleu et du blanc. Communion choc. Véritable épiphanie. *Terre de Sienne* s'évanouit devant la mer turquoise et s'échappe avec les aurores du soir : une histoire inuite gronde puis s'élève de mon blizzard en feu : *Le noyau de la pierre*. Je croyais qu'une histoire née de l'imaginaire était plus riche qu'une histoire racontée, mais je constate aujourd'hui à quel point dans le processus d'écriture, imaginaire et réel sont intimement liés; à titre d'exemples, les romans d'Annie Ernaux⁷ et les poésies de Geneviève Amyot⁸. J'étais aussi mal à l'aise avec l'idée d'écrire sur les miens et sur les proches de ma mère. Le défi était de taille, mais aujourd'hui, je suis convaincue que le conflit intérieur qui m'habitait était plus profond. Dans son essai, *La voyageuse et la prisonnière*⁹, Lori Saint-Martin nous apprend que Gabrielle Roy aura consacré, pendant plus de vingt ans, quelque 900 pages à l'écriture de *La saga d'Évelyne*; saga qui raconte l'histoire de sa mère et dont le manuscrit révisé à plusieurs reprises, est demeuré inédit. Pourquoi? Je ne peux poser la question à Gabrielle Roy, mais je peux la poser à mon projet de roman toujours en chantier : pourquoi? D'abord, des similitudes entre la Gaspésie de ma mère et le Nord des Inuits m'apparaissent : éloignement, isolement, conditions d'extrême pauvreté, de survie, l'une, exploitée pour sa morue, l'autre pour ses fourrures; les deux sous la tutelle de puissantes compagnies qui maintiennent les populations en état de servitude.



Des similitudes rattachées à la vie des familles : l'alcool, les secrets douloureux, le faible niveau de scolarité de même que des conditions de vie extrêmement difficiles et limitées pour les femmes. Enfin, considérant l'espace occupé par ma mère, en mon écriture et en mon esprit, j'ai fait un lien, avec l'énorme place, surdimensionnée même, attribuée à la mère dans l'art inuit.

L'invisible genèse de mon projet de roman, déclenchée par la venue de ma mère en la grande maison de l'écriture, m'a permis de voir l'importance du primitif et de l'originel sous-jacents à la quête de mon roman, l'importance aussi de la mémoire d'une culture orale qui s'effrite tout aussi rapidement que l'effacement de nos mémoires dans la montée numérique de notre temps.

Après avoir relu mes annotations de lecture du livre *Le travail intellectuel*¹¹ de Jean Guilton, pour qui, en création, ce qui relie occupe plus de place que ce qui agit, je me suis posé la question suivante : qu'est-ce qui relie l'histoire de ma mère à l'histoire inuite? Qu'est-ce qui relie ces passés à mon présent? La réponse : le disparu. Je n'ai jamais su vivre avec le disparu parce que je ne sais pas comment vivre la mort.

La mort se colle dans mes flancs, elle dort bien au chaud dans le creux des vides laissés par les grands absents. Ma vie continue puis soudainement la mort se réveille, toujours en empruntant le même territoire, l'écriture, et la même trajectoire, la lecture. Règle générale, c'est lorsqu'il s'agit de lire mes textes de création qu'elle choisit de venir me surprendre comme pour me rappeler sa toute-puissance et me mater à coups de trémolos dans la voix des mots. *Si la mort n'aime pas la poésie* me dis-je, *c'est peut-être parce que la poésie est plus forte que la mort.*

MA MERVEILLE



Femme assise¹⁰
Stéatite, andouiller
46 x 27 x 31 cm
Mattiusi Iyaituk, 1982



Mère au tambour¹²
Serpentine
27 x 9 x 12 cm
Adami Sharky
Année inconnue

MA MÈRE VEILLE



Le trou dans le mur

Deuxième partie

Au réveil, la poule est incapable de bouger. Les mots qu'elle porte inconsciemment et ceux qu'elle a si soigneusement choisis se sont acoquinés et multipliés au cours de la nuit. C'est le désordre! Elle peine à se lever tellement il y a des mots partout. Elle ne peut même pas remuer ses pattes. Le mot *ESSENTIEL* est agrippé à ses ergots musclés et ne veut pas lâcher prise. Malgré le fait d'avoir les pattes liées, la poule est extrêmement touchée de cet acharnement, car *L'ESSENTIEL*, c'est elle qui l'a choisi. Il est resté seul et il l'implore : « Prudence là où tu poseras tes pattes! ». *L'ESSENTIEL* ne veut jamais blesser. Mais la poule n'a même pas la possibilité de marcher. À peine a-t-elle dégagé les mots d'un côté, que de l'autre, ils se sont déjà réinstallés.

Elle baisse finalement les ailes et laisse les mots s'organiser et faire selon leur volonté. Je vais bien voir où ça va mener, se dit-elle. C'est peut-être l'invisible qui cherche à prendre place dans le réel, se dit la poule soudainement toute fébrile. Les mots s'éclatent et virevoltent avec frénésie. Elle n'y comprend rien. Elle lit : **DÉCÈLE TRANSPARENCE RÉSISTANCE TRANSMETTRE DÉSERT TRANSHUMANCE**. Elle réfléchit. Lui apparaît alors que tous les mots convergent vers une même réalité, solidaires, comme s'ils se tendaient la main. Qu'ont-ils en commun? Ce sont des capteurs d'invisible, s'écrie la poule, des mots drones, ici même, derrière le mur des possibles, se dit encore la poule, préoccupée par le numérique! Non, ça n'a pas de sens, je suis de l'autre côté, il n'y a ici ni système de surveillance, ni mémoire à distance. La poule cherche à lire d'autres mots pour valider sa théorie, mais elle n'a pas ses lunettes, elle ne peut lire que les mots collés sous ses yeux. Et la poule pensa alors : l'invisible serait-il donc tout près, si près, presque sous nos yeux...

3. VIVRE ET ÉCRIRE

Le lent rapprochement avec le noyau poursuit sa montée dans le réel du Soi et va s'exprimer à l'extérieur, au cours de l'été 2017, dans le cadre d'une exposition collective à Belœil. La nature de ces créations, issues d'une complicité unissant photographes et poètes, témoigne d'un nouvel intérêt pour des activités de représentation plus actuelles où artistes et public peuvent échanger.

De la brèche autour du noyau, irradie maintenant une lumière qui raccorde vie et écrit. L'invisible poursuit sa route dans le réel de l'écriture par des métaphores, des mises en abyme, des haïkus, ou encore dans l'histoire du mot que l'étymologie, à son tour, révèle.

Bien que j'en ressente le souffle et l'appel, mon écriture s'inscrit plus dans le récit que dans la poésie. Ce qui lui confère un style assez hybride, *prose-prosaïco-poétique*! Ce style enchevêtré est peut-être lui-même issu de ma quête du disparu et de ce lien étrange qui me relie à des époques primitives, sauvages ou révolues. Comme je le soulignais dans mon texte de démarche, je suis, depuis toujours, habitée par des contraires et par le paradoxe de leur convivialité. J'aspire à construire des passerelles pour abouter l'inconnu au monde réel. Au cours de ma formation, j'ai eu la chance de découvrir certaines associations qui partagent cette même vision.

L'APA. L'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, située à Ambérieu-en-Bugey, à proximité de Lyon, s'intéresse à la démarche autobiographique; son objectif premier est la collecte, la conservation, la valorisation de textes autobiographiques inédits. Ses membres se rencontrent, échangent, publient, créent des ateliers et maintiennent ouvertes les portes de leur fondation; ils se nomment : les *apaïstes*!

« Toute folie finit par s'avérer raisonnable quand on la cultive assez longtemps. »

– Christiane Singer
*Où cours-tu? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi?*¹³





Plus près de nous, Le Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie a pour mission de permettre la rencontre de personnes intéressées par les approches narratives, biographiques, autobiographiques et les histoires de vie comme manières de créer, d'accompagner, de chercher, de former et d'intervenir. Ils organisent un symposium chaque année; celui de 2017 a eu lieu à Rivière-du-Loup, où les invités ont présenté leurs actions, tant concrètes qu'extraordinaires, posées dans le réel, à partir de leur propre histoire.

Ce que nous faisons, ici, dans le cadre de ce colloque me semble un peu à l'image de la dynamique de ce réseau : nous partageons nos expériences vécues et nous témoignons de la richesse du programme en étude de la pratique artistique : son esprit, sa qualité, les liens créés et, au-delà des acquis, *l'éclairage rendu possible* grâce à ces mêmes acquis.

En cette fin de parcours de l'étude de la pratique artistique, je me situe devant différentes formes de savoirs *préalables* nécessaires à la reconstruction¹⁴, dans la ligne de sens du paradigme constructiviste, et devant différentes approches méthodologiques, qui à leur tour, ouvrent vers des assises nouvelles, sur lesquelles, encore, ma personne et ma pensée pourront s'appuyer et poursuivre l'avancée.

L'angle mort de l'écriture demeure toujours un lieu, un vaste territoire en mouvance au cœur duquel j'avance, où je dépose par mes mots, des réflexions liées au sens de la vie, et où je me dépose, hors du bruit du monde, dans un silence qui parle plus que tout.

Ce projet de recherche a validé la nécessaire et combien haute exigence du moment présent dans l'acte de création; il m'a fait don d'une posture qui semble vouloir prendre forme et que la poule au long cou vous présente à l'instant.



Le trou dans le mur

Troisième partie

L'ESSENTIEL n'est désormais agrippé qu'à une seule patte, la poule boîte mais réussit à se frayer un chemin en prenant les mots et en les tressant les uns aux autres jusqu'à ce qu'elle se retrouve au bord du mur.

C'est là qu'elle eut l'idée.

Elle se mit à emboîter les mots, sans clous ni marteau, à l'image des anciens bâtisseurs afin de se construire une échelle. La poule souffrait d'acrophobie, mais une force plus grande qu'elle la poussait à monter, prudemment, une à une, les marches de son échelle. Arrivée au sommet, après la blancheur de l'autre côté, elle fut surprise par l'énorme contraste, par tant de noirceur. La tête dans le disparu, la poule au long cou crut entrevoir son père; une boule d'affection aussi grosse que la planète Terre l'envahit. Si sa mère poule l'avait couvée jusqu'à lui apprendre à lire de l'intérieur du monde, son père coq lui avait transmis l'amour de la poésie et du chant avec sa voix grave, profonde et matinale. La poule enfonça la tête un peu plus avant dans le noir étoilé, elle se mit à sentir sa grand-mère, la mère de son père, les aïeules. Elle goûtait à la grande solitude. Le silence régnait à part le souffle de la mer au loin qui cent fois sur le sable déposait son ouvrage. Et là, dans le noir absolu, elle fut traversée d'une certitude : « C'est dans l'invisible que nous vivons vraiment », se dit la poule, « le réel n'est qu'une passerelle ».

Elle se tourna alors vers *L'ESSENTIEL* pour lui confier :

Je suis au haut de mon échelle.

En équilibre.

J'ai réussi à monter.

J'y suis.

J'y reste.



Notes et références bibliographiques

Le lecteur est prié de noter que les différents auteurs ont consulté une foule de documents dans le cadre de leurs recherches. Une contrainte d'espace nous force à ne présenter que les ouvrages cités dans la présente publication.

Ce qui cherche à prendre forme – Déplacer nos frontières intérieures (Diane Laurier)

1. ECCLES, John. *Évolution du cerveau et création de la conscience*. Paris, France, Flammarion. 1993, 368 p.
2. SCHMITT, Éric-Emmanuel. Dans PERREAULT, Émilie, *Faire œuvre utile. Quand l'art répare des vies*. Montréal, Les Éditions Cardinal inc. 2017, 185 p.
3. BERTRAND, Pierre. *L'art et la vie*. Montréal, Liber. 2001, 130 p.

1 – Diane Pintal – De la pratique artistique à la cartographie de ma géographie intérieure ou l'Atlas de l'imaginaire

1. BOUTET, Danielle. L'art comme mode de recherche et de connaissance, 2016, p. 2, dans *Récits d'artistes*. Repéré à http://www.recitsdartistes.org/documents/textes-theoriques/0/1_1-l-art-comme-mode-de-recherche-et-de-connaissance.pdf
2. DEWEY, John. *L'art comme expérience*, France, Gallimard. 2007, p. 65.
3. BUREAU, Luc. *La terre et moi*, Montréal, Boréal. 1990, p. 264.
4. BOUTET, Danielle. L'art comme mode de recherche et de connaissance, 2016, p. 4, dans *Récits d'artistes*. Repéré à http://www.recitsdartistes.org/documents/textes-theoriques/0/1_1-l-art-comme-mode-de-recherche-et-de-connaissance.pdf
5. MOULINIER, Didier. Imagination et imaginaire. Dans *Apprendre la philosophie. Manuel pour les élèves des classes de terminale*. 2010, p. 6. Repéré à <http://apprendre-la-philosophie.blogspot.com/2010/03/imagination-et-imaginaire.html>
6. SAINT-MARTIN, Fernande. *Petit essai sur le sens du sens dans Histoire de sens*. Sherbrooke, Éditions d'art Le Sabord. 2002, p. 48.
7. TIBERGHEN, Gilles A. *Finis Terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard. 2007, p. 128
8. JOURDAIN, Frédéric. Cartographies. Projet pédagogique 2012-2013, dans *Fondation pour l'Art contemporain*. Toulouse, 2012, p. 7. Repéré à http://www.caisseepargne-art-contemporain.fr/cartographies-ok_624.ph
9. ANZIEU, Didier. Et le couple fut... dans ANZIEU, Didier, *Contes à rebours*. Paris, Les Belles lettres. 1995, p. 204.

2 – Marie Rioux – Exploration en terrain inconnu

1. BERGER, René. *L'art video et autres essais (1971-1997)*. Dijon, Les presses du réel. 2014, p. 107.
2. BERGER, René. *L'art video et autres essais (1971-1997)*, Dijon, Les presses du réel. 2014, p. 107.
3. BERGER, René. *L'art video et autres essais (1971-1997)*, Dijon, Les presses du réel. 2014, p. 186.

3 – Julie Morin – Au cœur de ma pratique : nature et nature humaine

1. SÉGUY-DUCLOT, Alain. *Définir l'Art*. Paris, Éditions Odile Jacob. 1998, p. 142.
2. CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain. *Dictionnaire of symbols*, Penguin books. 1996, p. 35-37.
3. CÉZANNE, Paul. *Cinq pommes*, 1877-78, [image en ligne]. Repéré à https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/2c/Paul_C%C3%A9zanne_196.jpg
4. COMS, Léna H. *La pomme dans le symbolisme*, 2010. Repéré à over-blog.com
5. MAGRITTE, René. *La chambre d'écoute*, 1958 [image en ligne]. Repéré à <https://www.flickr.com/photos/23416307@N04/6074177213>
6. MITCHELL, Joan. *City landscape* [image en ligne]. Repéré à <https://www.flickr.com/photos/kebpix/5385297601>
7. KRASNER, Lee. *Polar Stampede*, 1960.
8. CROUILLÈRE, Monique et FERRON, Marcelle. [film] Production ONF Canada, 1989, 51:17 minutes. Repéré à onf.ca
9. DE TORCY, Claire. *La pomme dans l'art* [image en ligne]. Repéré à cargocollective.com

4 – Françoise Falardeau – Naître et renaître de mes personnages : nouvelle integration de Soi par l'autoportrait

1. DELEUZE, Gilles. *Logique de la sensation*. Paris, Éditions du Seuil. 2002, p. 40.
2. BOUTET, Danielle. La dynamique instaurative – (partie 4) – la création de soi par soi. Dans *Le crachoir de Flaubert*. Repéré à <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2016/12/la-dynamique-instaurative-dans-la-recherche-creation-partie-4/>
3. DEWEY, John. L'art comme expérience. 2010, p. 323, cité par BOUTET, Danielle, dans La dynamique instaurative – (partie 4) – la création de soi par soi. Dans *Le crachoir de Flaubert*. Repéré à <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2016/12/la-dynamique-instaurative-dans-la-recherche-creation-partie-4/>
4. NANCY, Jean-Luc. *Le regard du portrait*. Paris, Éditions Galilée. 2000, p. 25.
5. FILLIOT, Philippe. *Illuminations profanes – Art contemporain et spiritualité*. Bruxelles, Nouvelles éditions Scala. 2014, p. 14.

5 – Marlène Ouellet – L'abstraction pour immortaliser la mémoire d'un village oublié

1. HEARTNEY, Eleanor. *Art et aujourd'hui*. Paris, Phaidon Press. 2013, p. 66.
2. EISNER, Elliot W. Traduction libre de BOUTET, Danielle. Dans le texte *L'artiste et sa recherche*. 2016.
3. DEROUIN, René. *Paraiso – La dualité du baroque*. Montréal, Éditions de l'Hexagone. 1998, p. 75.
4. CARRIÈRE, Marcel. *Chez nous, c'est chez nous* [film]. Montréal, ONF. 1972, 1 h 21 min.

5. GAGNON CHRÉTIEN, Simone. *Saint-Octave-de-l'Avenir terre de brume et de soleil*. 1981, p. 5.
6. GAGNON CHRÉTIEN, Simone. *Saint-Octave-de-l'Avenir terre de brume et de soleil*. 1981, p. 76.
7. Corporation des Anciens de St-Octave-de-l'Avenir, www.casoa.net, 2018.
8. DESHAIME, Daniel. 2017. Repéré à www.deshaime.com
9. BERTRAND, Pierre. *L'art et la vie*. Montréal, Liber. 2001, p. 38.
10. KANDINSKY, Wassily. *Du spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier*. Paris, Éditions Denoël. 1989, p. 26.
11. SOULAGES, Pierre. L'espace dans la peinture. Dans *Le Disque vert*, janvier-février. 1954, p. 81.
12. MICHAUD, Patrice. Cité dans LANDRY, Steeve. *Cap-Chat Histoire et attraits touristiques Gaspésie*. Québec, Les Éditions GID. 2014, p. 11.

6 – Michelle Rochette – Suivre l'élan créateur pour franchir mes barrières

1. Extrait de *La chanson d'Isabelle* auquel j'ai changé trois mots aux paroles de Jean-Claude Deret, musique de Jacques Loussier pour la série télévisée *Thierry la Fronde*. France, RTF Télévision. 1963-1966.
2. PRESSFIELD, Steven. *The War of Art*, cité par CHARRON, Marie-Pier dans *Matin Magique*. Repéré à <https://www.matinmagique.com/?s=la+resistance>
3. BERTRAND, Pierre. *La part d'ombre*. Montréal, Édition Liber. 2010, p. 99.
4. BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Presses universitaires de France. 1957, p. 140.
5. BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Presses universitaires de France. 1957, p. 142.
6. LAMBIN, Diane. *L'Art à la rescousse du cœur et des silences. Art-thérapie et vies d'artiste*. Montréal, Les éditions Quebecor. 2005, p. 132.

7 – Johanne Maheux – Avec les yeux de l'autre : regard croisé sur ma pratique artistique

1. BERTRAND, Pierre. *L'Art et la vie*. Montréal, Liber. 2001, p. 123.
2. VOYER, Gaëtane. *La Vallée des Arts* [Entrevue] avec Joëlle Tremblay, Production TVR9 Belœil, lundi 18 septembre 2017, repéré à <https://tvr9.org/emissions-en-ligne/vallee-des-arts/item/vallee-des-arts-avec-joelle-tremblay>
3. TREMBLAY, Joëlle. *L'art qui relie, un modèle de pratique artistique avec la communauté : principes et actes*. (Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal). 2013, 317 p.
4. GRONDIN, Simon et QUINE, Dany. *L'art en soi*. Québec, Les Presses de l'Université Laval. 2016, page XIII de l'avant-propos.
5. SANFAÇON, Louise. *Contempler une œuvre d'art est un acte révolutionnaire*. Repéré à louisesanfacon.com

6. ÉMOND, Bernard. *Il y a trop d'images, Textes épars 1993-2010*. Amérique du Nord, Lux éditeur. 2011, p. 12.
7. ÉMOND, Bernard. *Il y a trop d'images, Textes épars 1993-2010*. Amérique du Nord, Lux éditeur. 2011, p. 52.

8 – Paule Pintal – Le vêtement donnant forme au corps et abritant l'errance au sein d'une pratique artistique

1. FILLIOT, Philippe. *Illuminations profanes – Art contemporain et spiritualité*. Paris, Nouvelles éditions Scala. 2014.
2. HAMIDI, Zaineb. *Vers une conceptualisation métapsychologique de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet*. (Thèse de doctorat, Université de Nice). 2014, p. 47. Repéré à [https://www.google.ca/search?q=ZainebHamidi+theserlz\(...\)](https://www.google.ca/search?q=ZainebHamidi+theserlz(...))
3. WHYTE, Murray. *Betty Goodwin the Great dans The Star*. Repéré à https://www.thestar.com/entertainment/2010/09/22/betty_goodwin_the_great.html dans Betty Goodwin la grande, 2010. Cité par VIAN, René, dans *La Presse*, 2009. Repéré à <https://www.lapresse.ca/arts/arts-visuels/200901/31/01-822906-le-vetement-dans-lart-lart-au-bout-du-fil.php>
4. RIVERA, Diego. Dans Frida Khalho. Repéré dans Wikipédia, encyclopédie libre fr.wikipedia.org/wiki/Frida_Kahlo, p.10, 26.
5. DE SERRE, Yannick. Yannick De Serre : artiste peintre. Dans *La Passerelle*. Repéré à <https://lapasserellemontreal.wordpress.com/2011/10/17/yannick-de-serre-artiste-peintre/>
6. SOBECK, Maryla. L'art prêt-à-porter dans *Le Devoir*. Éd. 18 sept. 2010. Repéré à <https://www.ledevoir.com/culture/296420/l-art-pret-a-porter>
7. SMITH, Kiki. Têtes chercheuses, Le vêtement est-il une seconde peau? Dans *Le blog des têtes chercheuses*, 12 nov. 2015. Repéré à <https://teteschercheuses.hypotheses.org/2487>
8. DE SERRE, Yannick. Repéré à www.action-art-actuel.org/_fr/le-nord-et-le-blanc-yannick-deserre/
9. BARTHES, Roland. Cité dans ABRIAT, Sophie. Discussion sur le vêtement avec la philosophe Marie Schiele. *Fashion thoughts*, sept. 2016. Repéré à <http://www.sophieabriat.com/2016/09/23/discussion-vetement-philosophe-marie-schiele/> pour le magazine *Exhibition*.
10. SCHIELE, Marie. Citée dans ABRIAT, Sophie. Discussion sur le vêtement avec la philosophe Marie Schiele. *Fashion thoughts*, sept. 2016. Repéré à <http://www.sophieabriat.com/2016/09/23/discussion-vetement-philosophe-marie-schiele/> pour le magazine *Exhibition*.
11. HAMIDI, Zaineb. *Vers une conceptualisation de l'errance psychique comme dynamique adaptative du sujet*. (Thèse de doctorat, Université de Nice). France. 2014, p. 3. Repéré à [https://www.google.ca/search?q=ZainebHamidi+theserlz\(...\)](https://www.google.ca/search?q=ZainebHamidi+theserlz(...))
12. GIREL, Jean. *La sagesse du potier*. Paris, L'œil neuf éditions. 2004, p. 96.

9 – Louise Vachon – Éloge aux savoir-faire des femmes de mon enfance : explorer la matière, du textile au verre

1. SALVADOR, Mylène. *La Sagesse de la dentellière*. Paris, L'œil neuf éditions. 2009, p. 15.
2. SOURIAU, Étienne. *Vocabulaire d'esthétique*. Paris, Quadrige/PUF. 1990, p. 976.
3. MALARGÉ-FUKS, Marie José. *Le tapis tressé américain*. Paris, Le temps apprivoisé. 1998, p. 3.
4. SALVADOR, Mylène. *La Sagesse de la Dentellière*. Paris, L'œil Neuf éditions. 2009, p. 29.
5. SALVADOR, Mylène. *La Sagesse de la Dentellière*. Paris, L'œil Neuf éditions. 2009, p. 57.

10 – Louise Gauthier – Généalogie d'une renaissance. Quelques observations sur l'installation *Cabinet de curiosités. Une archéologie du soi*

1. DYLAN, Bob. *Discours à l'Académie suédoise*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (Paris : Fayard, 2017), p. 27-29. Merci à mon ami Gilles Paquet, qui m'est arrivé avec ce livret un jour où je cherchais une manière d'introduire cette synthèse de ma pratique récente.
2. Lors de ma présentation le jour du colloque, j'avais le présent texte sous les yeux, sur le lutrin de la scène de l'UQAR, ainsi que mon objet-témoin, que je qualifierais de « public », sur le socle présentoir au milieu de la scène. Il s'agissait du livret *Une archéologie du soi*. Mais j'avais aussi un autre élément avec moi ce jour-là : un objet-témoin « privé » que j'avais déposé sur le lutrin à côté de mon texte en guise d'accompagnement personnel. Il s'agissait d'une reproduction papier format carte postale du tableau grand format en trois panneaux *Ulysse et les sirènes* de Pablo Picasso, produit en 1947 pour l'inauguration du Musée Picasso à Antibes, musée que j'avais visité le 8 mai 2018, quelques semaines avant le colloque. Haut de 3 mètres 60 et large de 2 mètres 50, ce tableau, de par son thème et son intégration dans l'espace, dans ce lieu lumineux, pierreux et à proximité de la mer, m'a profondément touchée; d'autant plus que je me trouvais maintenant face à Ulysse.
3. Les mots sont ceux de Dylan, dans *Discours à l'Académie suédoise*, p. 32.
4. Ibid.
5. Ou plus précisément du milieu des années 1990 au début des années 2000. Il s'agit à la fois du point de rupture et du point de rencontre du soi. Merci à Joanne Bédard, psychothérapeute, sans qui je n'aurais pu développer le contenu du *Cabinet*.
6. Le nombre d'illustrations a été réduit ici.
7. J'y ai ajouté depuis un bâton de pèlerin et une longue-vue.
8. Prononcé « l' » le jour du colloque (« l'archéologie du soi »). Mais il s'agit bien de la mienne.

11 – Daniel Petit – Se centrer sur l'essentiel dans l'acte photographique

1. FILLIOT, Philippe. *Être vivant, méditer, créer*. Actes Sud. 2016, p. 22.
2. COTTON, Sylvie. *Le feu sacré : la pratique in spiritu*, Réseau Kalame, 20 mars 2012, page 3/5 <http://reseau-kalame.be/Le-feu-sacre-la-pratique-in>
3. HENRY, Michel. *Voir l'invisible. Sur Kandinsky*. Paris, PUF, coll. Quadrige. 2014, p. 37.
4. PROULX, Michel. *La photographie contemplative avec Michel Proulx*. Repéré à <https://www.clubphotostlazare.com/blogue/la-photographie-contemplative-avec-michel-proulx>
5. BOUTET, Danielle. La création de soi par soi dans la recherche-crédation : comment la réflexivité augmente la conscience et l'expérience de soi. Dans *Érudit*, Volume 5, numéro 1, hiver 2018. Repéré à <https://www.erudit.org/fr/revues/approchesind/2018-v5-n1-approchesind03621/1045161ar/>
6. PLOTIN. Citation spirituelles et philosophiques de Plotin. Dans *Patrimoine Spirituel de l'Humanité*. Repéré à <http://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/saint.asp?mc=104>

12 – Chantal St-Pierre – Point de bascule : Questionnements sur l'unification du spirituel et du corporel; quand la rencontre avec soi soutient la réflexion sur la création

1. PINEAU, Gaston et LEGRAND, Jean-Louis. *Les histoires de vie*. Paris, Que sais-je?, PUF. 1993.
2. BERTRAND, Pierre. *L'art et la vie*. Montréal, Liber. 2001, p. 126.
3. BOUTET, Danielle. Autotélisme, autotélique : une définition. Dans *Récits d'artistes*. Repéré à recitsdartistes.org, 1^{er} mai 2011.
4. ENCREVÉ, Pierre. *Soulagés, l'œuvre complet*. Tome I, Paris, Seuil. 1994, p. 287.
5. PASSERON, René. *La naissance d'Icare*, Tome I. Ae2cgÉditions. 1996, p. 170.
6. PASSERON, René. *La naissance d'Icare*, Tome I. Ae2cgÉditions. 1996, p. 28.
7. BERTRAND, Pierre. *L'art et la vie*. Montréal, Liber. 2001.

13 – Catherine Morneau – Se laisser bercer par le métier intime, passage et ancrage

1. ROBERGE, Michèle. *Tant d'hiver au cœur du changement*. Montréal, Septembre Éditeur. 1998, p. 62.
2. BRIDGES, William. *Managing Transitions*, États-Unis, Addison-Wesley Publishing Compagny. 1991, p. 5.
3. PINKOLA ESTÉS, Clarissa. *Femmes qui courent avec les loups*, États-Unis, Ballantine Books. 1992, p. 408.
4. LA PALME, Bertrand. *L'influence de Paris sur les artistes québécois* [extraits de vidéo]. 2010. Repéré à <https://www.youtube.com/watch?v=74nd5siQi9>

5. BEAUDOIN, Marie-France, Exposition de l'œuvre de Françoise Sullivan – Le Musée des beaux-arts passe à côté. Dans *Le Devoir*, éd. 26 sept. 2003. Repéré à <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/37014/exposition-de-l-oeuvre-de-francoise-sullivan-le-musee-des-beaux-arts-passe-a-cote>
6. Kitty Bruneau est une artiste peintre et graveure née à Montréal en 1929. Elle est membre de l'Académie royale des arts du Canada.
7. ROBERGE, Michèle. *Tant d'hiver au cœur du changement*. Montréal, Septembre Éditeur. 1998, p. 61.
8. COTTON, Sylvie et DEBLOIS, Nathalie. *Moi aussi*. Montréal, Éditions les petits carnets. 2013, p. 32.
9. HAZARD, Daniel. De quel métier intime suis-je porteur? L'atelier sur le métier intime. Dans revue *Présences*, UQAR, vol. 4, 2012, p. 4. Repéré à https://www.uqar.ca/uqar/universite/a-propos-de-luqar/departements/psychosociologie_et_travail_social/revue_presences_vol4_hazard_d.pdf
10. HAZARD, Daniel. De quel métier intime suis-je porteur ? L'atelier sur le métier intime. Dans revue *Présences*, UQAR, vol. 4, 2012, p. 3. Repéré à https://www.uqar.ca/uqar/universite/a-propos-de-luqar/departements/psychosociologie_et_travail_social/revue_presences_vol4_hazard_d.pdf
11. BOUCHARD, Serge. *Le moineau domestique*. Montréal, Éditions du Boréal. 2000, p. 108.

14 – Louis Linteau – Du temps perçu et de sa fuite; l'art photographique comme réflexion sur les saisons de la vie

1. BARREAU, Hervé. *Le temps*. Paris, Collection Que sais-je ?, PUF. 2009, p. 3.
2. LÉON, Jacques. *À la recherche de l'espace et du temps perdu*. Paris, Ellipse Poche. 2017, p. 56.
3. LÉON, Jacques. *À la recherche de l'espace et du temps perdu*. Paris, Ellipse Poche. 2017, p. 56.
4. COSTA, Philippe. *Petit manuel pour écrire des haïku*. Arles, Picquier poche, 2010.

15 – Gaëtane Dion – La pratique artistique : miroir ouvert sur la connaissance de soi

1. PAQUIN, Louis-Claude. *Méthodologie de la recherche création*. Note de cours [Présentation Power Point]. (s. d.) p. 14. Repéré à http://lcpaquin.com/metho_rech_creat/metho_rech_creat.pdf
2. HELLEN, Franz. Documents secrets. Dans DURAND, Gilbert, *L'imagination symbolique*. Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 82.
3. HERLANT-HÉMAR, Kristina. Identité et inscription temporelle : le récit de soi chez Ricœur. Dans *Fonds Ricœur.fr*. (s. d.), p. 6. Repéré à http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/espace_chercheurs/identite-et-inscription-temporelle-le-recit-de-soi-chez-ricœur.pdf

16 – Madeleine St Jean – Les fils qui dépassent... ou ce que révèle la matière

1. LARAMÉE, Guy. Cité par BLAIS, Marie-Christine. Guy Laramée : le spectacle immobile, dans *La Presse*, 4 avril 2012. Repéré à <https://www.lapresse.ca/arts/arts-visuels/201204/04/01-4512408-guy-laramée-le-spectacle-immobile.php>

2. DEMARTINI, D. Entretiens avec Pierre Soulages. Dans *Aisthesis*, février 2003. Repéré à <https://dfxdemartini.wordpress.com/entretiens-avec-des-artistes/entretien-avec-pierre-soulages/>
3. ALLEN, Pat B. *Art Is a Way of Knowing*. Shambala, Boston & London. 1995, p. 169.
4. JACQUARD, Albert. Dans LOISEL, Mélanie, Albert Jacquard 1925-2013 – Plaidoyer pour l'humanité. *Le Devoir*, 13 septembre 2013. Repéré à <https://www.ledevoir.com/societe/science/387395/plaidoyer-pour-l-humanitude>
5. GOROVY, Jerry. dans GUICHARD, Camille (réalisateur), la série *Mémoires* [film], coproduction Terra Luna Films et Centre Georges Pompidou, New York. 1993.
6. CAGE, John. Dans MILLER, Allan (directeur et producteur), *The Music Project for Television and American Masters* [film]. 1990.

17 – Germaine Salomé – Rendre visible l'invisible – L'angle mort de l'écriture

1. MIRON, Gaston. *L'homme rapaillé*. Montréal, Éditions Typo. 1998, 272 p.
2. JUNG, Carl Gustav. Dans *Ma vie : Souvenirs, rêves et pensées*. Recueillis et publiés par JAFFÉ, Aniéla. Paris, Éditions Gallimard, 1973, 529 p.
3. CSIKSZENTMIHALYI, Mihaly. *La créativité : Psychologie de la découverte et de l'invention*. Paris, Éditions Robert Laffont. 1996, 541 p.
4. BROSSARD, Nicole. *La capture du sombre*. Montréal, Éditions Leméac. 2007, 144 p.
5. LAFLEUR, Normand. *Écriture et créativité*. Montréal, Éditions Leméac. 1980, 120 p.
6. LAPIERRE, René. *Les adieux*. Montréal, Éditions Les herbes rouges / Poésie. 2017, 420 p.
7. ERNAUX, Annie. *Les années*. Paris, Éditions Gallimard, Coll. Folio. 2008, 254 p.
8. AMYOT, Geneviève. *Je t'écrirai encore demain*. Montréal, Éditions du Noroît. 1995, 126 p.
9. SAINT-MARTIN, Lori. *La voyageuse et la prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes*. Montréal, Éditions Du Boréal. 2002, 392 p.
10. SAUCIER, Céline. *Le refus de l'oubli : Femmes-sculptures du Nunavik*. Québec, Éditions L'instant même. 1998, 191 p.
11. GUITTON, Jean. *Le travail intellectuel*. Paris, Éditions Aubier, 1951, 189 p.
12. SHARKY, Adami. *Mère au tambour*. [Sculpture] Collection privée. Cape Dorset. Série 263766. Serpentine. 27 x 9 x 12 cm. (s. d.).
13. SINGER, Christiane. *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?* Paris, Albin Michel Éditeur. 2001, 155 p.
14. BOUTET, Danielle. *L'idée de « construction » de la connaissance : Différents types de savoirs*. [Notes pour le cours PPS 62098 Accompagnement méthodologique 1] 2016, 8 p.

Notes biographiques des artistes



PHOTO : ROGER PAQUETTE

Gaëtane Dion

Née à Guyenne en Abitibi, Gaëtane vit à Saint-Antoine-sur-Richelieu. Elle pratique son art depuis plus de 35 ans après des études collégiales et universitaires en arts visuels. Sa palette et son imaginaire sont marqués par les vêtements colorés des Sénégalaises côtoyées lors d'un long séjour en terre africaine dans la jeune vingtaine. Peinture, techniques d'impression, collages et livres d'artistes sont les moyens qu'elle privilégie pour créer à partir de questionnements liés à l'intime. Instrument de connaissance de soi, sa pratique artistique est son havre et son phare. Son travail a été présenté au Québec, en France, en Espagne et au Texas.



PHOTO : GUILLAUME SÉGUIN

Françoise Falardeau

Originaire de Montréal, Françoise habite maintenant Belœil. Elle a travaillé plus de 30 ans à la Société Radio-Canada, principalement comme designer. Elle est diplômée de l'UQAM en arts visuels. Depuis 20 ans, elle a une production artistique professionnelle soutenue qui lui a valu plusieurs prix et mentions de ses pairs. Sa démarche est expérimentale et évolutive, en quête d'un équilibre entre instinct et recherche. En dialogue avec ses personnages, elle métamorphose l'image en allant au-delà de la forme, à la frontière du réel et de l'imaginaire. Son activité créatrice se veut un mode d'expression qui révèle une dimension symbolique.



PHOTO : JACQUES COSSETTE

Louise Gauthier

Née à Montréal en 1964, Louise Gauthier étudie les arts plastiques au Cégep du Vieux-Montréal et l'histoire de l'art à l'Université Laval. En 1990, elle s'installe à New York où elle étudie la sociologie de l'art à la New School for Social Research. À la suite d'un stage en édition au Getty Trust à Los Angeles, elle regagne New York où elle rédige sa thèse et enseigne à la Parsons School of Design avant d'accepter un poste à l'Université Concordia en 1999. En 2001, elle quitte la vie universitaire et s'installe à Marrakech pour « faire le vide ». Elle devient conseillère en édition en 2003 et regagne le Québec en 2008. En 2015, elle redécouvre les bienfaits de la recherche-crédation. Elle vit à Québec.



PHOTO : LOUISE VACHON

Louis Linteau

Montréalais de naissance et de vie, Louis s'intéresse très jeune à la photographie, aux antiquités et à l'histoire. Ceci déterminera son cheminement photographique autour du thème du temps : présent, passé, fugitif et évanescent. Il explore d'abord la nature en saisissant des moments magiques, et ensuite le portrait où il arrive à capter la milliseconde d'abandon du modèle. Surtout autodidacte, il passe par toutes les étapes de l'apprentissage des techniques photographiques pour arriver, à la fin des années 1990, à apprivoiser le travail en laboratoire. Aujourd'hui, il utilise ce bagage technique pour des interventions numériques visant à faire éclater couleurs et lumière encore et toujours dans l'environnement de la temporalité.

Johanne Maheux

Née à Saint-Joseph-de-Beauce et passionnée par la création depuis l'enfance, Johanne a fait des études en service social. Parallèlement à sa carrière, elle œuvre dans le domaine des arts depuis plus de 30 ans. Elle a présenté son travail par le biais d'événements artistiques et dans plusieurs expositions collectives et solo. Elle s'implique bénévolement depuis de nombreuses années dans le milieu des arts de sa région. Son métier d'intervenante sociale et celui d'artiste se nourrissent mutuellement. Elle s'inspire de ce grand laboratoire qu'est le monde et s'intéresse à l'utilité de l'art dans la vie.



PHOTO : DANS L'ŒIL DE SYLVIE – SYLVIE BOUCHER

Julie Morin

Julie est née en Beauce. Elle obtient un baccalauréat en arts visuels de l'Université du Québec à Chicoutimi en 1990. Elle perfectionne aussi sa pratique à Espace verre, à l'Université de Montréal, à l'Université Concordia et à l'Université de Calgary. Artiste et enseignante, elle adopte une pratique multidisciplinaire : le dessin, la peinture et le travail du verre lui permettent d'exprimer la fragilité de la vie. Ses influences picturales revêtent une forme plutôt expressionniste avec un clin d'œil au pop art dans les sujets. Elle expose en solo et en groupe depuis 1981. Elle est membre signataire de la PSEC, de Glass Art Association, du RAAV et du centre d'artistes Atelier 4-Arts.



PHOTO : JULIE MORIN

Catherine Morneau

Dès le secondaire, Catherine s'intéresse au théâtre et commence quelques années plus tard un baccalauréat en communication pour bifurquer vers une formation en counseling de carrière. Elle est aussi diplômée du Collège des annonceurs radio télévision. Depuis plus de 20 ans, l'art et la vie, intimement liés, nourrissent sa création. Peintre autodidacte, elle habite Québec et passe ses étés dans le Bas-Saint-Laurent, lieu de tant de souvenirs, d'horizons, de silences et d'éclats de rire. L'atelier intérieur est vaste en nous. Elle croit que chacun naît artiste, et le défi est de trouver le chemin pour le rester.



Marlène Ouellet

Marlène est une artiste établie sur la Rive-Sud de Québec. C'est par l'art abstrait qu'elle exprime sa créativité. Ses œuvres se démarquent par l'opposition entre le noir et le blanc, les textures, les masses et les contrastes qui s'y dégagent. Autodidacte en arts visuels, elle a acquis l'essentiel de sa formation dans des cours privés. Elle a réalisé plusieurs expositions individuelles et de groupe. En 2017, elle s'est vu décerner le 3^e prix du 19^e concours d'œuvres d'art de Diffusion culturelle de Lévis.





Daniel Petit

Natif de la ville de Québec, Daniel possède une formation universitaire en administration et fait carrière dans le réseau de la santé. À l'adolescence, il découvre la photographie qui devient avec le temps une passion. Sa carrière le mène dans différentes régions du Québec où il a la possibilité de découvrir et d'explorer de nouveaux endroits. Sa caméra l'accompagne dans tous ses déplacements. À la moindre occasion, il exerce son œil de photographe et capture des images singulières. Son travail de création alimente aussi sa quête et donne un sens à sa passion.



PHOTO : JÉRÔME LAPIERRE

Diane Pintal

Née à Québec, Diane a par la suite habité dans pas moins de 12 villes et villages répartis dans l'ensemble du Québec. Son histoire personnelle a probablement influencé sa décision d'étudier la géographie. Chargée de recherche et de planification au service de la Fonction publique québécoise, elle a œuvré dans les domaines du développement régional, du tourisme et des affaires municipales. Pendant toutes ces années, elle a cumulé de nombreuses formations en art. Elle profite maintenant de cet espace de vie que lui offre la retraite pour explorer, par la pratique des arts, une nouvelle forme de géographie... celle de l'Intérieur.



PHOTO : PILAR MACIAS

Paule Pintal

Native de Saint-Michel-de-Bellechasse, Paule a changé maintes fois de région, à s'y perdre. C'est à Québec qu'elle a fait ses études à l'École des beaux-arts. Un cours de photographie au Collège Marsan de Montréal et de nombreux ateliers en diverses techniques d'art, ont, par la suite, nourri sa pratique. Elle a exposé en solo, en duo, et en groupe dans quelques régions du Québec. Elle a œuvré comme professeure d'arts plastiques au secondaire, puis comme couturière, illustratrice et conceptrice de décors et de costumes de théâtre. Elle est l'initiatrice d'un collectif de neuf femmes qui créent ensemble depuis neuf ans. Elle offre occasionnellement des ateliers de dessin, étant convaincue de la pertinence de cette connaissance pour toute forme d'arts visuels.



Marie Rioux

Née à Montréal, Marie Rioux a fait ses études en arts visuels à Québec. Tout au long de sa carrière, elle a côtoyé de nombreux créateurs issus de pratiques artistiques différentes. Grâce à une démarche originale, elle développe un art empreint d'authenticité. Elle poursuit présentement une recherche sur différents médiums, ce qui ajoutera à son expression artistique. Les œuvres de Marie sont présentes dans plusieurs collections publiques et privées aux États-Unis, en Europe et au Canada, dont celles de Bombardier, de Norton Rose, de Gentec, et de la Ville de Lévis.

Michelle Rochette

Michelle a grandi dans une famille où la fibre artistique était palpable. Prendre l'option Art au secondaire allait de soi, mais y poursuivre des études supérieures lui semblait non accessible. Cette voie a été mise de côté. Au fil du temps, toujours désireuse de s'exprimer par les arts, elle a suivi différents cours et ateliers de dessin, de peinture et de danse. La performance lui permet d'investir l'espace, tandis que la fabrication de miniatures faites à partir de collages et d'objets recyclés symbolise ce qui l'habite profondément, soit l'imaginaire permissif. Polyvalente, elle laisse venir l'élan créatif pour franchir ses barrières.



PHOTO : ALINE LEBLANC

Germaine Salomé

Germaine Salomé qualifie sa vie de semi-nomade. Sans domicile fixe, elle vit en des lieux qui répondent aux nécessités du moment. Son parcours l'a ainsi menée de la Gaspésie au Grand Nord québécois en passant par Montréal, Québec et la Mauricie. Diplômée en littérature, en philosophie et en alphabétisation, elle a aussi étudié en création littéraire et en informatique. Ses intérêts multiples et son esprit global vont et viennent de la sauvegarde des bâtiments au patrimoine bâti, de l'édition à l'enseignement, des réalités sociales et virtuelles jusqu'aux grandes questions existentielles. Son écriture, point d'ancrage de tous ces mouvements, l'accompagne depuis toujours.



PHOTO : LOUIS LINTEAU

Madeleine St Jean

Franco-Ontarienne d'origine, Madeleine St Jean choisit Saint-Charles-sur-Richelieu en Montérégie comme lieu de vie. Un baccalauréat en beaux-arts et une maîtrise en art-thérapie la conduisent vers l'illustration, la restauration d'œuvres d'art patrimoniales d'églises, l'enseignement des arts et la pratique de l'art-thérapie. Dans sa pratique artistique, elle se distingue par une facture graphique authentique, affirmée et sensible. Dessin, peinture, estampe et modelage composent l'ensemble de son travail qui nous livre des lieux parlant de l'universel et de l'intime, de l'infime à l'immense.



PHOTO : EMMANUELLE BRIÈRE

Chantal St-Pierre

Chantal détient un baccalauréat en design graphique de l'UQAM. Elle a participé à plusieurs symposiums ainsi qu'à de nombreuses expositions collectives et solo. Elle est membre signataire de la Société canadienne de l'aquarelle. Elle a eu une carrière en direction artistique de plus de 30 ans et s'est mérité un prix Boomerang pour la direction artistique du premier site Web de *La Presse*. Certaines de ses œuvres font partie de collections privées et publiques dont la Collection Loto-Québec. Chantal se consacre entièrement à sa pratique. Elle partage aussi ses connaissances en offrant des ateliers et des performances à travers le Québec.



PHOTO : RENÉ BELLEFEUILLE



PHOTO : LOUIS LINTEAU

Louise Vachon

Originaire de Saint-Jacques-de-Leeds, Louise a commencé très jeune l'apprentissage des techniques propres aux matières textiles. Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans qu'elle a décidé de consacrer plus de temps aux arts et de découvrir les techniques et les médiums rattachés aux arts visuels. En 2012, elle a obtenu un baccalauréat en arts plastiques de l'Université Laval. Au cours des années, elle a développé un rapport singulier à la matière et a fait en sorte de maîtriser plusieurs techniques pour la mettre en valeur. Dans son atelier situé à Verchères, elle poursuit l'exploration de diverses techniques liées au verre.

Notes biographiques des professeures



PHOTO : DANIELLE BOUTET

Suzanne Boisvert

Suzanne Boisvert est une artiste interdisciplinaire montréalaise. Elle détient un baccalauréat en art dramatique de l'UQAM et une maîtrise en étude des pratiques psychosociales de l'UQAR où elle est également chargée de cours. À l'œuvre depuis 1982, elle se consacre depuis vingt ans à l'accompagnement de processus créateurs en communauté. Elle cherche à tresser l'intime et le collectif en dehors des lieux consacrés à l'art, car, dit-elle, c'est en entendant le récit de l'autre personne, en la voyant petit à petit apparaître, devenir quelqu'un à mon cœur... que justement s'opèrent les possibles.



Danielle Boutet

Compositeure de musique et artiste interdisciplinaire, Danielle Boutet est professeure au département de psychosociologie de l'Université du Québec à Rimouski. Spécialiste de l'interdisciplinarité et des nouvelles pratiques artistiques, elle a contribué à la création de programmes interdisciplinaires en arts aux États-Unis et au Canada, tant au sein d'institutions d'enseignement que du Conseil des arts du Canada, dont le programme court de 2^e cycle en étude de la pratique artistique de l'UQAR. Ses recherches portent sur la phénoménologie de l'expérience artistique et sur les aspects existentiels et épistémologiques de l'art, de même que sa fonction dans les cultures. Elle étudie aussi les dimensions épistémologiques et méthodologiques de la recherche-création en première personne, en lien avec le champ plus large de l'étude des pratiques psychosociales.

Virginie Chrétien

Virginie Chrétien est artiste en arts visuels et œuvre comme professionnelle pour son expertise dans le domaine des arts. Son intérêt pour le développement des personnes et des organisations la conduit à faire l'expérience d'accompagnements qui touchent différentes sphères de la pratique. Cet accompagnement auprès d'organismes culturels et d'artistes, sous forme de direction, de coaching, de consultation ou de formation s'ajoute entre autres à son engagement comme chargée de cours au sein du programme de 2^e cycle en étude de la pratique artistique (UQAR) ou à titre d'experte et de spécialiste au MCC pour l'application de la politique d'intégration des arts à l'architecture. Son expérience en gestion, en coordination, en logistique de projets artistiques et d'édition a profité à différentes structures culturelles d'ici et d'ailleurs. Virginie Chrétien a complété un baccalauréat en arts plastiques à l'Université Laval (2000) ainsi qu'une maîtrise en arts à l'UQAC (2007).



Diane Laurier

En tant qu'artiste, Diane Laurier a exposé principalement des œuvres installatives dans divers musées et centres d'artistes auto-gérés du Québec. En 1997, elle amorce une carrière de professeure chercheuse au sein des universités québécoises. Ses travaux de recherche portent sur la compréhension anthropophénoménologique de la création de même que sur la méthodologie de la recherche en pratique artistique. Ses intérêts l'ont amenée à accompagner des générations d'artistes dans le cadre de programmes de 2^e cycle en art. Médaille de l'Association québécoise des éducatrices et éducateurs spécialisés en arts plastiques du Québec (AQÉSAP), elle continue à contribuer à titre de cofondatrice du Collectif d'art complice, véritable laboratoire en poïétique où la pratique artistique se veut un lieu de partage et de reconnaissance de l'altérité, dépassant ainsi les individualités au profit d'une conscience commune.



Ce qui cherche à prendre forme

Déplacer les frontières intérieures

Il y a toujours un immense univers de sens, d'intentions, d'intuitions, d'idées « flyées », de connaissances (pas uniquement artistiques), bref un univers original, singulier, qui remplit autant l'atelier que l'esprit de l'artiste. Cette dimension qui guide la création n'est pas toujours consciente ni exprimée. En regroupant leurs présentations, cet ouvrage se veut le témoin du cheminement des finissantes et finissants de la cohorte de Lévis lors du colloque intitulé *Ce qui cherche à prendre forme – Déplacer les frontières intérieures* qui clôturait le programme court de 2^e cycle en étude de la pratique artistique débuté à l'automne 2016.

La contribution des artistes à cet événement tenu au campus de Lévis de l'Université du Québec à Rimouski les 26 et 27 mai 2018, est le résultat d'un travail approfondi de réflexion, d'introspection, d'échanges avec les autres, de questionnements et de prises de conscience, qui a entraîné chacun d'eux, chacune d'elles, dans une aventure artistique et intellectuelle profondément transformatrice.

Ce programme qui offre une formation avancée à des artistes en exercice est basé sur l'idée forte, et toute contemporaine, que la démarche de l'artiste est aussi, sinon plus, intéressante encore que son œuvre et que les artistes ont tout intérêt à apprendre à la partager. Vous entendrez les échos de cet univers à travers ce livre, vous en verrez les contours... Le plus intéressant, selon moi, c'est à quel point cette pensée artistique nous parle de notre condition humaine, de notre sensibilité, de la vie, et du monde dont nous sommes partie prenante.

– Danielle Boutet

Professeure, directrice des études supérieures en psychosociologie
Coordonnatrice du programme court en étude de la pratique artistique, UQAR